

LORETTA NAPOLEONI

# *Le pouvoir du tricot*



*Rétisser nos liens  
dans un monde désuni*



ALBIN MICHEL

Loretta Napoleoni

# Le pouvoir du tricot

Retisser nos liens  
dans un monde désuni



*Traduit de l'anglais par Patrizia Sirignano*

Albin Michel

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Tous les modèles repris dans ce livre ont été testés,  
tricotés et parfois adaptés par *Il Caffé dei Gomitoli* de Cristina Longati à Bologne,  
en collaboration avec Maglialenta, di Grazia Baravelli [www.ilcaffedeigomitoli.it](http://www.ilcaffedeigomitoli.it)

Illustrations d'Alessandra Olanow/Illustration Division, Inc.

© Éditions Albin Michel, 2022  
*pour la traduction française*

*Édition originale américaine parue sous le titre :*

THE POWER OF KNITTING

© Loretta Napoleoni, 2020  
chez TarcherPerigee, an imprint of Penguin Random House LLC

Publié avec l'accord de The Italian Literary Agency

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*À Julian, mon fils,  
l'aiguille qui m'a permis de retricoter les fils de ma vie.*



## Avant-propos



Lorsque la catastrophe s'est abattue sur ma vie personnelle, je me suis tournée vers les différentes disciplines de mon métier – l'économie, la politique et les sciences sociales – pour tenter de raccommoder ma vie. J'ai vite compris que ces domaines d'expertise et de savoir n'étaient pas à la hauteur de cette ambition. J'avais besoin d'un outil plus puissant, universel, de quelque chose qui m'aiderait à m'accrocher à la beauté de la vie, quelque chose de plus positif et de plus fort, à même de me redonner du courage et de l'espoir. En revisitant mon passé et en repensant à toutes les leçons que j'avais reçues dans mon enfance pour me préparer à affronter la vie, je me suis rendu compte que le tricot était un compagnon d'aventure fidèle, un savoir-faire que je partageais avec ceux que j'aimais et qui m'aimaient, une activité concrète qui m'a toujours rattachée aux qualités positives et universelles.

Dans le monde virtuel, les écrans de nos tablettes, de nos ordinateurs et de nos téléphones nous transmettent des images, des mots et des voix en temps réel. Mais ce ne sont là que des échanges factices, guère plus que des interactions entre puces et entre machines. Dans l'univers cyberstérile et froid qui est le nôtre, les contacts physiques sont rares, les gens se touchent et s'embrassent de moins en moins, ils ne respirent plus le parfum de l'autre et ne s'étreignent plus. Nous ne sommes plus reliés par nos perceptions sensorielles.

Nous sommes physiquement coupés les uns des autres. Je suis coupée : je peux parler par Skype tous les jours à mes enfants qui sont à l'autre bout du monde mais je reste des mois sans pouvoir les étreindre. Et ils me manquent beaucoup.

Au tout début des années 1990, un événement politique majeur a changé ma vie. Lorsque les Brigades rouges, un groupe italien de tendance marxiste, décidèrent de mettre fin à leur lutte armée, elles choisirent de raconter leur expérience à quelques personnes de confiance, dont moi. Je quittai mon poste d'économiste à la City de Londres pour mener mon enquête et passai quelques années à interviewer des membres d'organisations armées. Quand je m'aperçus que c'était davantage l'économie que la politique qui influençait leur comportement, j'orientai tout mon travail sur leurs modes de financement. Ensuite est survenu le 11-Septembre, et mes recherches, mes connaissances, tout ce que j'avais appris sur le financement des groupes armés sont soudain devenus très précieux aux yeux de ceux qui voulaient comprendre et combattre le terrorisme moderne.

À mesure que la guerre contre le terrorisme s'organisait, et que s'y ajoutait la transformation imposée par le tout-virtuel et la mondialisation, le monde était acculé à un changement majeur. Le nouveau millénaire était hanté par les démons de la peur et de l'isolement. Plusieurs de mes livres témoignent des changements effarants et douloureux qui ont caractérisé les vingt dernières années. En les relisant, je me suis rendu compte que la société ne parvenait pas à s'adapter à la transition que nous traversons. Pour rééquilibrer notre vie personnelle et publique, il faut soigner les blessures qui nous ont été infligées et nous prémunir de celles qui viendront. Le changement auquel nous faisons face est si inhabituel que les outils traditionnels pour soigner les maux de la société comme la psychologie, la politique et l'économie, ne sont d'aucun secours. Nous voguons dans des

eaux inconnues, et pour nous y orienter de nouveaux savoirs et de nouvelles compétences sont nécessaires ; nous avons besoin de tenter d'autres traitements. En bref, il nous faut sortir du cadre et penser différemment, en-dehors des sentiers battus.

L'isolement physique et la communication virtuelle entra-vent nos comportements sociaux traditionnels jusque dans notre vie intime. Faute de savoir comment affronter ce moment de transition, la société est de plus en plus dysfonctionnelle et les gens ont un comportement toujours plus insensé. Je l'ai éprouvé dans ma chair lorsque mon mari m'a menée, et toute la famille avec moi, au bord de la ruine à la fin des années 2010, et que j'ai dû à nouveau réinventer ma vie.

*Je me sens comme une laine usée mais encore solide entre les mains d'une tricoteuse médiocre et peu sûre d'elle, qui n'arrête pas de faire des erreurs et change de modèle tout le temps. On m'a tricotée, défaite et tricotée à nouveau, encore et encore ; on m'a lavée, étirée et séchée avant de me tricoter et retricoter, tant de fois que j'en ai perdu le compte.*

*Le modèle de vie que je dois suivre est de plus en plus complexe et exigeant, et pourtant j'ai pu m'en sortir à peu près aussi bien qu'une laine toute neuve. Mais cette fois, c'est différent, c'est la dernière tentative, j'ai atteint mes limites, il me faut réussir du premier coup.*

Nous vivons dans un monde asocial qui se complaît dans le voyeurisme et la haute technologie, y compris mon univers personnel et professionnel. C'est un monde de solitude, plein de blessures existentielles, avec de multiples fractures et crevasses dans lesquelles on peut tomber à tout instant. Serait-ce là la raison ultime du malaise existentiel qui nous afflige ?

J'aspire à la convivialité et à la chaleur de l'intimité qui protège ; ce sont les seuls antidotes à cette cybersolitude chronique que nous vivons.

Grâce au tricot, j'ai trouvé un moyen de m'échapper de cet abîme et de remonter à la surface. Un jour, en y initiant la fille d'un ami, je me suis revue auprès de ma grand-mère lorsqu'elle m'a mis des aiguilles entre les

mains. La laine, le modèle, l'émotion de voir ces tiges longues et fines dans les petites mains de ma filleule, mes doigts au-dessus des siens, tout était pareil. J'étais en train d'accomplir un rite d'initiation ancien, une cérémonie préservée du temps et de la technologie. *Je ne suis pas seule, je suis la maille à l'endroit qui est entre deux mailles à l'envers, je suis entre ma grand-mère et ma filleule, et ensemble nous formons un point dans le grand modèle de l'histoire de la société.*

Alessandra Olanow, qui a illustré ce livre, partage mon point de vue. Elle a accepté de participer à ce projet parce que le tricot a créé un lien spécial entre sa mère, qui était en train de mourir, et l'enfant qu'elle portait, une petite fille. Pendant des mois, elle a tricoté pour le bébé à naître, assise à côté du lit de sa mère souffrante, et le fil est devenu le lien, la connexion entre les deux femmes qu'elle aime le plus.

*Le tricot peut être relié à tout ce qui nous intéresse dans la vie, de la politique à l'économie en passant par les relations interpersonnelles.*

Pendant mes recherches pour ce livre et tout au long de son écriture, j'ai retreicoté ma vie à partir de zéro. Mais il ne s'agit ni d'un livre sur moi ni d'un recueil de modèles de tricot. Dans chaque chapitre il y a un modèle qui symbolise le message global ; d'autres images illustrent les vêtements tricotés que j'ai aimés et perdus au cours de ma vie.

C'est l'histoire d'un incroyable savoir-faire artisanal, d'un remède social nécessaire qui nous rappelle que, pour exister, nous avons besoin les uns des autres. Le tricot est une bonne métaphore de notre vie ; il peut être relié à tout ce qui nous intéresse dans la vie, de la politique à l'économie en passant par les relations interpersonnelles. Mon objectif est de traiter de sujets complexes et parfois douloureux de la sphère publique et privée, et d'utiliser le tricot comme un moyen pour les dérouler et les étudier. Pour nous libérer du malaise existentiel, tout ce que nous avons à faire est

simplement tricoter, continuer à enchaîner des mailles à l'endroit et des mailles à l'envers et retricoter ainsi nos vies.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Introduction

## AMOUR, POLITIQUE ET ÉCONOMIE AU FIL DU TRICOT



Mon tout premier ouvrage au tricot était un bandeau bleu ciel. J'avais six ou sept ans lorsque je pris les aiguilles en main pour la première fois, sous la supervision de ma grand-mère. Si je ferme les yeux, je nous revois encore toutes les deux, lovées dans le halo de mes souvenirs les plus chers. Nous sommes assises à côté l'une de l'autre, tout près ; son coude est sous le mien, et à ma gauche je sens la chaleur de son corps généreux. Je suis tout électrisée. Quelque part, de façon intuitive, je comprends qu'il s'agit là d'un rite d'initiation, un tout petit pas sur le chemin qui me conduira à devenir femme et adulte, et je suis impatiente de le parcourir. Je suis nerveuse, aussi. Mes doigts serrent la laine de toutes leurs forces, comme si j'avais peur que le fil ne s'échappe. Ma grand-mère me regarde et, tout en souriant, me l'enlève de la main. Ensuite, elle place gentiment une aiguille sous mon bras droit, place ma main gauche autour de l'autre aiguille, remet le fil dans ma main droite et commence à me guider. Doucement sur la laine, murmure-t-elle, ne tricote ni trop serré ni trop lâche, laisse-la être ton amie, laisse-la danser avec les aiguilles.

Ainsi débuta ma passion pour le tricot. C'est en tricotant avec ma grand-mère que j'ai appris par cœur mes tables de multiplication, mémorisé des poèmes et récité le chapelet. Les mailles à l'endroit et à l'envers devenaient des chiffres, les mots de jolies phrases, les « Je vous salue Marie » et les « Notre Père », tous entrelacés dans la toile magique de notre amour. Ils

reliaient sa vie à la mienne et lui permettaient de me transmettre sa sagesse, afin que son enseignement continue pour toujours de m'éclairer à travers les mailles. Quelques années plus tard, lorsque, âgée d'une vingtaine d'années, je militais avec ardeur dans le mouvement féministe, j'ai partagé cette vision avec les femmes maltraitées et traumatisées qui s'adressaient à notre association en quête de soutien. Fil et aiguilles à la main, je les accueillais pour leur première réunion de bienvenue tout en tricotant mes vêtements.

Ma grand-mère est née en 1900. Elle avait quatorze ans lorsque la Grande Guerre éclata, dix-huit lors de sa rencontre avec mon grand-père, trente-neuf au moment de la Seconde Guerre mondiale, cinquante-cinq à ma naissance et cinquante-neuf lorsqu'elle se retrouva veuve. Elle vit les ravages de la guerre non pas une mais deux fois, elle vécut le fascisme, rejoignit la Résistance italienne et assista à l'essor de la démocratie en Italie. Elle était un livre d'histoire vivant que je ne me suis jamais lassée de lire.

Ses histoires étaient surprenantes – effrayantes, tristes et en même temps joyeuses – mais surtout, elles étaient vraies. Elle me les racontait pendant que nous tricotions ensemble. J'étais fascinée par son récit du monde qui avait sombré dans un conflit sans frontières et par l'histoire de ses frères et de son futur mari, partis au front combattre le méchant ennemi. Il y avait tellement de fierté dans sa voix, une fierté qui atténuait l'horreur des tranchées, le froid, la boue, la faim et les rats. Elle ne cherchait jamais à me cacher l'effroi de la guerre ou la dureté de la vie au front ; elle les replaçait plutôt dans le contexte de la logique imprévisible de la vie et de la politique. La guerre était comme une suite très compliquée de mailles. On ne pouvait sauter aucune étape, on devait toutes les affronter, l'une après l'autre, avec courage et détermination. Je lui suis reconnaissante pour son sens des réalités, car elle m'a enseigné que la paix ne va pas de soi et que pour la protéger, il faut s'engager dans la société.

Ainsi, entre les mailles à l'endroit et les mailles à l'envers, je suis tombée amoureuse de la politique.

Bien évidemment, le principal héros de ses histoires était mon grand-père. Il combattait dans les Alpes, dans le Carso près de la frontière autrichienne, l'une des lignes les plus rudes de la Première Guerre mondiale. Là-bas, dans les tranchées, il rencontra un des frères de ma grand-mère ; ils devinrent amis, au point qu'ils partageaient les vêtements que ma grand-mère tricotait pour son frère, les vestes, chaussettes, bérets, écharpes, et même les caleçons et les maillots de corps qu'ils portaient sous l'uniforme dans l'hiver glacial des Dolomites.

En 1917, pendant une charge ennemie, le frère de ma grand-mère fut tué et mon grand-père, gravement blessé. Lorsqu'il se rétablit enfin, la guerre était finie. Il décida d'aller à Rome pour rendre visite à la famille de l'ami décédé et remercier la mystérieuse femme qui l'avait aidé à se réchauffer dans les tranchées. Il lui rapporta la paire de grosses chaussettes à rayures qu'il portait quand une grenade allemande l'avait touché, seul vêtement qui restait de tous ceux qu'elle avait envoyés. Il s'excusa pour les taches de sang qui avaient résisté aux lavages. Elle le connaissait par les lettres de son frère mais ce qu'elle ne savait pas, c'est que, tout comme elle était tombée amoureuse de lui en tricotant des vêtements chauds, il était tombé amoureux d'elle en les portant.

*Tricoter est un acte d'amour, disait toujours  
ma grand-mère.*

Tricoter est un acte d'amour, disait toujours ma grand-mère, peut-être pour relativiser à mes yeux cette histoire d'amour unique au monde. Elle n'aimait pas se distinguer, se sentir exceptionnelle. Elle était de cette génération de femmes du début du xx<sup>e</sup> siècle dont la place dans la société imposait la modestie, ce qu'elle acceptait sans trop poser de questions. Mais avec moi, elle pouvait sortir de la cage de son statut social et donner libre cours à son brillant esprit. Nous volions haut, sur les ailes de nos aiguilles à

tricoter, par-dessus la terre, jusqu'à un endroit spécial que personne ne connaissait. Dans mon imaginaire, c'était un confortable igloo fait en tricot, au milieu du pôle Nord.

Là-bas, dans le vide parfait de la mer de glace, nous nous sentions libres et bien au chaud, et nous réinventions le monde.

« Est-ce que je t'ai jamais raconté la vraie histoire de la Belle au bois dormant ? » me demanda-t-elle un jour, pendant que nous tricotions une couverture pour mon petit cousin. Excitée, je la regardai avec de grands yeux et secouai la tête. « Si tu te souviens bien, commença-t-elle, à la naissance d'Aurore, sept fées furent choisies pour être ses marraines, mais le roi et la reine en oublièrent une, la plus vieille, qu'ils pensaient déjà morte.

« Elle se présenta soudain au baptême de l'enfant, sous les yeux horrifiés des invités. Elle était très, très en colère. Au lieu d'apporter son cadeau, elle jeta un mauvais sort sur l'enfant : à l'âge de seize ans, annonça-t-elle, Aurore se piquerait le doigt à un fuseau et en mourrait. Par chance, la septième fée n'avait pas encore offert son cadeau. Elle ne pouvait pas effacer la malédiction, seulement l'atténuer : Aurore ne mourrait pas mais tomberait dans un sommeil long de cent ans, jusqu'au jour où un prince la réveillerait avec un baiser. »

À cet instant précis, nous nous arrê tâmes de tricoter tou-tes les deux. J'étais dans un tel état d'excitation en attendant la suite du récit, et ma grand-mère était si concentrée par sa réécriture d'un des contes les plus populaires qu'il nous fallut interrompre la danse de nos mains et du fil autour des aiguilles.

« Et alors ? » demandai-je.

« Alors, poursuivit-elle en reprenant son ouvrage, pour tenter de protéger sa fille de cette terrible malédiction, le roi ordonna que tous les fuseaux et tous les métiers à tisser du royaume soient détruits dans un

gigantesque incendie. Mais ce fut là une grossière erreur. Le royaume où Aurore était née était connu pour ses lainages de qualité, ses soies et ses vêtements finement travaillés. Les gens venaient de partout afin de les acheter et d'en faire commerce. L'industrie de la laine et de la soie était si profitable qu'elle faisait vivre la presque totalité de la population. L'interdiction de tisser mit fin à ces deux activités et les conséquences furent désastreuses pour l'économie du royaume : ne pouvant vendre leur laine, les bergers durent abandonner leurs troupeaux ; les vers à soie, dont plus personne ne s'occupait, moururent ; faute de fil, plus personne ne tissait ni ne tricotait. La population avait froid et devenait de plus en plus pauvre. Les années passaient et un sentiment d'amertume accablait le royaume ; les gens commençaient à en vouloir au roi d'avoir interdit la filature. Ils ne faisaient plus confiance à la collectivité et se mirent à se voler les uns les autres le peu qui restait. Pour le seizième anniversaire d'Aurore, ce royaume – qui était heureux, riche et accueillant à la naissance de l'enfant – n'était plus qu'un endroit triste et glacial, habité par le ressentiment.

« Enfermée dans le château pour échapper à son destin, Aurore ne savait pas ce qu'il advenait du royaume. Elle n'imaginait pas non plus être la cause de ce changement, le roi et la reine ayant interdit à quiconque de lui raconter la vérité sur la malédiction. Le jour de ses seize ans, elle rencontra, dans une pièce reculée du château, une vieille femme qui filait la laine et en faisait du fil. Elle fut immédiatement fascinée par cette transformation et demanda à essayer elle-même.

« Mais elle se piqua avec le fuseau par accident et, alors que la première goutte de sang tombait de son doigt et tachait l'ouvrage, elle s'endormit. Désespérés, le roi et la reine allongèrent le corps de leur fille dans son lit, la couvrant des couvertures les plus chaudes qu'ils avaient ; ils mirent un chapeau rose sur sa tête pour préserver la chaleur, l'embrassèrent une dernière fois et quittèrent le royaume, le cœur lourd. Ils ne seraient plus là à

son réveil, qu'advierait-il d'elle alors ? La bonne fée qui avait adouci la malédiction eut une idée : le royaume était devenu un village froid et pauvre, peuplé de gens désespérés et hostiles ; la campagne était à l'abandon parce que les paysans ne travaillaient plus la terre ; les forêts étaient remplies de ronces parce que personne ne taillait plus les arbres ; bientôt, les gens perdraient le brin de gentillesse qui leur restait encore. Elle ne pouvait pas laisser Aurore dans un pareil endroit pendant cent ans. Ainsi, la bonne fée lança un nouveau sort : elle fit tomber un profond sommeil sur tous les habitants, recouvrit de glace le royaume et fit pousser les arbres si haut que l'on distinguait à peine le château, laissant Aurore et son peuple dans leur long sommeil.

« Cent ans passèrent sans que personne n'approche le palais, jusqu'au jour où un jeune prince, fasciné par les légendes autour d'un royaume perdu qui avait produit autrefois les plus beaux vêtements en soie et en laine du monde, décida de partir à sa recherche. Il voyagea pendant des années à travers tout le continent jusqu'à rencontrer un homme très âgé qui le conduisit au royaume et lui raconta la légende de la princesse au bois dormant. Arrivé enfin au château, le prince chercha la chambre où Aurore dormait. En voyant la princesse, il tomba immédiatement amoureux et l'embrassa, bouleversé. Il rompit ainsi la malédiction. Aurore et le prince se marièrent peu de temps après et relancèrent ensemble l'activité de la laine et de la soie dans le royaume, qui redevint ainsi le meilleur producteur du monde. Le bonnet rose, en particulier, eut un tel succès qu'ils en firent l'emblème de leurs produits. Les affaires prospéraient à nouveau et les gens étaient redevenus heureux », conclut ma grand-mère en souriant.

Et c'est ainsi qu'en tricotant, je me suis passionnée pour l'économie.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers : pour moi, le tricot a aussi été un brouillon pour les expériences de la vie. À chaque fois que je faisais une erreur, ma grand-mère me demandait de l'évaluer avec attention : peut-

on la rattraper sans défaire des rangs, ou faut-il une action plus radicale ? Il ne faut pas négliger les erreurs mais les corriger car, à mesure que l'on avance, les défauts deviennent de plus en plus évidents. Ils ne vont pas disparaître, bien au contraire, ils se verront encore plus à côté des autres mailles parfaitement tricotées, et pour les rattraper il faudra en défaire encore plus.

Si seulement je m'étais inspirée de ses enseignements dès les premiers signes suspects dans le comportement de mon mari, petits indices avant-coureurs de ses soucis. Un trou était apparu dans mon mariage, comme dans un tricot. Je ne pouvais pas le raccommoder en remontant les mailles perdues ; pour rectifier l'erreur, je devais défaire mon travail. Je le savais mais j'ai choisi de l'ignorer et de continuer mes rangs, endroit et envers, dans l'espoir qu'il disparaîtrait tout seul – jusqu'à ce que le trou devienne si évident, si dérangeant qu'il masquait la beauté de mon ouvrage.

Une bonne tricoteuse doit toujours avoir le courage de défaire son travail pour rattraper une grosse erreur. Elle sait que l'on peut tout arranger pourvu qu'il reste du fil et des aiguilles et qu'elle ait le courage de revenir en arrière et de tout recommencer. Une bonne tricoteuse est quelqu'un de sage.

Je ne suis pas une bonne tricoteuse, juste une moyenne ; chaque fois que je cherche à faire mieux, j'échoue. Mais je n'abandonne pas. Après avoir enfin détricoté mon mariage, je sais que si je continue avec mon ouvrage, avec mes mailles à l'endroit et à l'envers, et en gardant bien à l'esprit les enseignements de ma grand-mère et de toutes les femmes qui ont transmis leur sagesse à travers le tricot, le fil de ma vie finira par reprendre son cours normal.

Je sais aussi que je ne suis pas seule, et je le suis d'autant moins dans mes difficultés personnelles. Un fil magique nous relie à travers le temps et l'espace – tout ce que nous avons à faire est de le prendre en main et de commencer à tricoter.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre I

## POURQUOI TRICOTONS-NOUS ?



L'origine du tricot est aussi mystérieuse que celles de l'univers et de l'homme. Aucun fait n'établit avec précision comment ou quand tout a commencé, mais nous savons qu'une fois apparu le tricot est devenu partie intégrante de nos vies. Et ainsi que pour l'histoire de l'homme, celle du tricot débute au chapitre deux, de sorte que le premier est un terrain vierge et ouvert à toutes les interprétations. Cette incertitude nous rassure, car elle permet à chacun d'entre nous d'écrire ou de réécrire à sa manière le début de l'histoire.

Ma grand-mère, par exemple, croyait à l'histoire de la Création. Pendant six jours, Dieu était si occupé à tout organiser que le septième il dut se reposer, disait-elle. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de modifier quelques détails de la Genèse : Ève, dont ma grand-mère n'avait jamais douté qu'elle ait été créée à partir d'une côte d'Adam, était trop curieuse pour résister à la tentation de toucher au pommier. Ève prit la pomme parce qu'elle voulait y goûter, non parce que quelqu'un lui aurait dit de le faire. L'histoire du serpent, me disait-elle, a été inventée pour que les femmes paraissent faibles (elle ne me dévoila bien sûr ce secret qu'après ma première communion, afin de ne pas troubler mon esprit pendant la longue phase de préparation). En d'autres termes, Ève était suffisamment forte pour exercer son libre arbitre, contrairement à Adam, qui n'en avait pas du tout. À mesure que je grandissais, l'interprétation que ma grand-mère faisait de

la désobéissance d'Ève me réconfortait et me faisait sentir plus forte dans un monde encore gouverné par les hommes ; elle me donnait confiance en moi, m'autorisait à suivre mon instinct et m'aidait à vaincre mes peurs.

Pour remonter aux sources du tricot, il est nécessaire de s'abandonner encore plus à l'imagination. Ni les annales ni les textes anciens n'évoquent cette forme d'artisanat, et le verbe « tricoter » n'existe dans aucune langue de l'époque prémoderne. Le mot n'apparaît en anglais qu'au cours du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle selon l'*Oxford Unabridged English Dictionary* et même plus tard, à la Renaissance, dans les langues européennes. Les mots « filature » et « tissage », en revanche, émergent bien plus tôt car, considérées comme nobles, ces deux activités ont été célébrées par la littérature et la poésie anciennes.

Pourquoi cela ?

Il y a quelques décennies, alors que je parcourais en autocar les Andes péruviennes, un étudiant français m'offrit l'explication que je considère encore aujourd'hui comme la meilleure : le tricot est l'artisanat du prolétariat.

Il s'appelait Philippe et allait à Cuzco pour y rencontrer un professeur d'archéologie avec qui il était en contact pour sa thèse sur l'artisanat précolombien. Il faut dire que, le voyant monter à bord et prendre place à côté de moi, seule femme caucasienne du bus, je ne pus m'empêcher de penser qu'il ressemblait au stéréotype même de l'intello français : petites lunettes, chaussures à lacets en daim marron, un jean propre, une chemise blanche sous un pull vert foncé à col en V et une veste marron très ajustée. Je ne l'écoutais donc que d'une oreille distraite quand, après s'être présenté, il se mit à parler de son sujet de mémoire. Ce n'est qu'à l'énoncé du mot « tricot » que je commençai à m'intéresser à ce qu'il disait et à ce qui allait rapidement devenir une conversation fascinante.

D'après Philippe, bien avant de filer et de tisser, les populations fabriquaient des filets de pêche avec la technique du *nalbinding*, mot qui serait d'origine danoise, selon lui, et qui désignerait une forme rudimentaire de tricot. Elles utilisaient une aiguille pour nouer de petits bouts d'un fil assez grossier et non filé. « Vous avez dû le voir », expliquait-il, remarquant mon air étonné, « c'est ce que les pêcheurs utilisent encore pour réparer les filets. » Cette technique servait aussi à fabriquer le tissu. « Pensez-y, dit-il. Au tout début, l'homme devait se procurer de la nourriture et se protéger des éléments de la nature, et le *nalbinding* offrait une solution à ces deux besoins. » L'art de tricoter, en somme, aurait existé dès le départ, et l'homme l'avait à sa disposition, dans son kit de survie.

Plus récemment, en passant du temps à la British Library, j'ai réussi à reconstituer la chronologie ainsi que les détails de l'histoire fascinante du tricot telle que Philippe me l'a racontée. Le plus ancien fragment de textile tissé que l'on ait retrouvé remonte à 6500 av. J.-C. ; il a été découvert dans une grotte en Israël. Un autre, remontant à 4200 av. J.-C., vient d'un village de pêcheurs du Danemark. Est-ce que le premier fragment était issu d'un vêtement utilisé pour se protéger des chaleurs du Moyen-Orient, peut-être une chaussette rudimentaire ? Et le second fragment, était-il censé protéger son propriétaire des rudesses du vent et du froid des mers du Nord ? En tout cas, Philippe en était convaincu.

Autour de l'année 1000 avant notre ère, les populations faisaient du *nalbinding* un peu comme on tricote aujourd'hui, et l'activité était très répandue : au Moyen-Orient, en Europe, en Asie centrale et en Amérique du Sud. Philippe se trouvait justement au Pérou pour étudier les bonnets et les châles que les tribus locales avaient tricotés autour de 300 av. J.-C.

La transition du *nalbinding* au tricot, à savoir le passage d'une seule à deux aiguilles, eut lieu dans le berceau de la civilisation, au Moyen-Orient. Et pour quelles raisons ? Économiques.

Les Égyptiens étaient connus pour leur savoir-faire en matière de tricot et leur commerce de chaussettes marchait très bien. En cherchant de nouvelles façons de confectionner des chaussettes plus rapidement et à moindre coût, ils inventèrent une nouvelle technique. À l'aube de 400 av. J.-C., le tricot avait envahi tout le marché du textile, sonnant le glas du *nalbinding*. À peine quelques centaines d'années plus tard, les tribus nomades de l'Afrique du Nord tricotaient à l'aide d'une aiguille circulaire archaïque et de très longs cadres en bois, à l'intérieur desquels le va-et-vient des aiguilles n'était pas sans rappeler le travail du fuseau.

Le travail à deux aiguilles est l'ancêtre du métier à tisser appelé *spinning jenny*, l'innovation technologique qui a ouvert la voie à la Révolution industrielle, me racontait Philippe avec passion pendant que notre car grimpait le long des montagnes péruviennes. Grâce à cette machine, la production fut simplifiée et accélérée, les ventes augmentèrent, et les vêtements devinrent accessibles à un plus grand nombre. Tisser ses propres habits devint également possible, dit-il en me montrant les vêtements colorés et faits main que les gens portaient dans le car. C'est à ce moment-là que je compris la portée de son propos au sujet du tricot comme étant la plus prolétaire des formes d'artisanat. Dès le début, tricoter était une activité destinée à répondre à un besoin : celui de nous vêtir et de nous protéger du froid et de la chaleur et donc de nous permettre de pêcher par tous les temps. Elle avait été essentielle pour notre survie, ce qui lui avait toujours conféré une certaine valeur économique ; les objets tricotés pouvant se troquer et même se vendre, ils eurent de la valeur pour les tribus dès la préhistoire.

La broderie et la tapisserie ne sont apparues que beaucoup plus tard ; ces activités ne faisaient pas partie du kit de survie et de l'économie de subsistance. L'homme les a maîtrisées à un stade plus tardif, lorsqu'il a pu se permettre de canaliser sa créativité vers la production artistique. Elles étaient principalement pratiquées par les élites, ou bien exécutées à

destination des élites qui pouvaient se permettre des biens raffinés et inutiles.

« Pourquoi croyez-vous que dans *L'Odyssée*, Pénélope tisse un voile au lieu de faire du *nalbinding* ? », me demanda Philippe après une pause. « Parce que le tricot était un artisanat de pauvres, de travailleurs, d'esclaves », répondis-je. « Vous avez raison, poursuivit-il, Pénélope était une femme noble. Elle n'avait pas besoin de tricoter pour habiller sa famille ; elle tissait de beaux châles et de magnifiques voiles pour être admirée. Mais il y a une autre raison : l'activité du *nalbinding* était pratique et rapide, au service d'un objectif spécifique. Pénélope n'aurait pas pu passer des années entières à tricoter un voile pendant la journée et à le défaire la nuit – personne n'y aurait cru. »

Bien qu'étant une véritable activité économique ainsi qu'une innovation majeure dans l'artisanat depuis que la technique des deux aiguilles s'était rapidement répandue dans le monde, le tricot a longtemps été ignoré par l'histoire européenne. « Pourquoi cela ? » demandai-je à Philippe. « Parce que les élites y étaient indifférentes », fut sa réponse, marxiste.

Pour aboutir à un changement, l'innovation technologique a besoin de conditions économiques adéquates. Or, en 400 après J.-C., la demande en produits tricotés ne pouvait venir que de ceux qui n'avaient pas les moyens d'en acheter : les ancêtres de la classe prolétaire, pour ainsi dire. L'Histoire est pleine de rendez-vous ratés et le tricot allait attendre encore mille ans pour devenir une industrie très profitable en Europe et trouver sa place dans nos livres d'histoire.

L'Église catholique fut le premier gros client à acheter des articles luxueux en tricot : coussins, gants de liturgie et autres objets tout aussi splendides qu'inutiles, réalisés en coton ou en soie importée, peut-être commandés directement au Moyen-Orient pendant les croisades. Il est avéré que l'art du tricot y était pratiqué pendant le premier millénaire de

notre ère. À l'époque, l'Église achetait de magnifiques produits tricotés au Moyen-Orient et en Asie. C'est alors que le tricot fit son apparition dans la peinture : en 1350, une Vierge au tricot fut peinte en Italie du Nord puis une autre en Allemagne. Selon la croyance populaire, le tricot a été importé en Europe depuis les terres d'Islam, probablement par les croisés. Des historiens sont allés dans ce sens en relevant que le travail se fait de droite à gauche, c'est-à-dire dans le sens de l'écriture arabe.

Philippe n'était pas d'accord avec cette reconstruction historique. À l'autre bout du monde, les tribus péruviennes tricotaient de droite à gauche depuis déjà des siècles et bien avant la naissance de l'islam, tandis qu'au Danemark on a des traces de la pratique du *nalbinding* 4 000 ans avant Jésus-Christ. Dans le monde entier des peuples tricotaient, y compris dans les terres les plus lointaines. C'était un artisanat aisément transportable pendant les grandes migrations. Mais nous n'avons aucune preuve, aucun témoignage qui nous permette de penser qu'ils ont continué à tricoter à travers les siècles, car aucun tricot n'est parvenu jusqu'à nous.

À la British Library, j'ai découvert l'histoire des îles Féroé, un petit archipel de dix-huit îles d'origine volcanique au nord de l'Atlantique, à mi-chemin entre l'Islande et la Norvège. Philippe en avait parlé lors de nos échanges mais j'étais incapable de me rappeler ce qu'il m'avait dit. Des restes archéologiques attestent de la présence de populations dans ces îles dès le IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Nous savons par ailleurs que deux siècles plus tard, des moines irlandais y ont introduit la pratique du tricot, là où les nombreux troupeaux de moutons garantissaient une abondante production de laine. Cela, du moins, avant la colonisation par les Vikings, qui importèrent leurs propres moutons. Ainsi, plusieurs siècles avant que les cardinaux de l'Église romaine ne s'éprennent des coussins et des gants tricotés au Moyen-Orient, les femmes des îles Féroé filaient et tricotaient la laine de leurs moutons pour habiller familles et clans. Au fil des siècles, les motifs qu'elles réalisaient parvinrent à reproduire la beauté sauvage et

impressionnante de leur environnement : des nuances de gris, du blanc au charbon, qui s'entrelacent sans cesse pour évoquer l'image des falaises et des collines enneigées de l'archipel.

Dès l'origine, le pull traditionnel a présenté ces couleurs réparties en anneau autour des épaules et qui se répètent jusqu'au cou, évoquant ainsi le sommet d'une montagne ; le même motif était repris au bas du pull et des manches, juste au-dessus des poignets. Le corps du pull était toujours tricoté dans des couleurs neutres, blanc, marron ou gris clair, celles des montagnes de l'archipel à travers les saisons.

Lors d'une courte halte de notre autocar dans un tout petit village à une centaine de kilomètres de Cuzco, Philippe et moi avons interrompu notre conversation pour descendre nous dégourdir les jambes, à l'instar des autres passagers. L'après-midi était déjà bien avancé et le soleil disparaissait rapidement derrière les montagnes vertes. Je me souviens que d'avoir humé l'air froid et humide de la nuit tombante me fit frissonner malgré mon manteau.

D'après les Péruviens, l'alpaga, qui vit en troupeaux dans les sommets des Andes, produit une laine particulièrement moelleuse et duveteuse qui, filée et tricotée, constitue une barrière légère mais impénétrable contre l'humidité et les pluies glaciales des hautes montagnes. La lanoline contenue dans ce fil permet aux gouttes d'eau de glisser sur la surface, de sorte qu'on reste bien au chaud et au sec. Dans l'hémisphère Nord, la laine des îles Féroé a les mêmes caractéristiques que la laine des alpagas et a maintenu les pêcheurs au sec pendant des siècles.

*L'art du tricot renvoie tout entier à la nature.*

L'art du tricot renvoie tout entier à la nature. À partir d'une ressource naturelle, la laine, filée puis tricotée, on confectionne des tissus qui protègent contre les éléments de la nature : la pluie, la neige, le vent et le soleil. C'est un échange dans lequel l'ingéniosité humaine joue un rôle important : transformer un produit brut en quelque chose qui répond au besoin naturel de se protéger contre le froid ou la chaleur. De façon

merveilleuse, ces dons de la nature varient d'un endroit à l'autre : la laine en altitude, le coton sur les berges du Nil, la soie en Extrême-Orient. Tous satisfont à un besoin spécifique des habitants de la région : au Moyen-Orient, les populations tricotent le coton pour se protéger de la chaleur du désert ; dans les Andes, elles se servent de la laine d'alpaga pour se réchauffer et se maintenir au sec. Dans les deux cas, un élément revient constamment : notre interaction avec la nature, conjuguée à notre force créative.

*Une bonne tricoteuse s'enrichit toujours de  
ses erreurs.*

Je repense à Ève et à sa curiosité, plutôt qu'à sa désobéissance. Savoir profiter des dons de la nature est un acte qui demande du libre arbitre. C'est un choix mais aussi une responsabilité, en ce que cela impose d'avoir pensé et organisé un projet pour ne pas tout gâcher. Les hommes et les femmes ont inventé l'art de la filature et du tricot pour produire les filets de pêche et les tissus nécessaires à leur survie et, ce faisant, ils ont perfectionné ces dons de la nature sans les détruire. La vie, aussi, est un cadeau de la nature ; vivre signifie accomplir une série infinie d'actes et de choix dictés par le libre arbitre. C'est une responsabilité importante, qui nous impose un plan d'action pour ne pas gâter ce qui nous est offert. Emprunter le mauvais virage nous détourne de notre chemin mais ne gâche pas irrémédiablement notre vie. En tirant les leçons de nos actes, si dures soient-elles, nous apprenons et devenons plus forts. Une bonne tricoteuse s'enrichit de ses erreurs ; elle les garde précieusement dans un coin de sa mémoire, qu'elle consulte de temps à autre pour rafraîchir ses souvenirs et ses connaissances. Je me bats pour devenir une bonne tricoteuse, mais j'ai encore du chemin à parcourir.

À quatorze ans, j'avais le béguin pour un garçon rencontré sur la plage avec ma bande de copains. Il était mon aîné de deux ans. On se mit en couple. L'été terminé, on a continué à se voir les samedis après-midi, mais

je commençais à me lasser de lui. Ce que je pensais être une grande histoire d'amour n'était plus qu'une situation inconfortable. J'essayai de rompre, mais il ne voulait pas, et, parce que j'avais de la peine pour lui, j'ai laissé notre relation traîner pendant des semaines. Je crois que parce que je ne savais pas comment y mettre un terme de façon élégante j'ai été lâche et j'ai fini par me convaincre que tout allait bien.

« Tricote-lui un pull sans manches », me conseilla ma grand-mère un jour en passant. « La malédiction du pull ne trompe jamais. » La plupart de celles qui tricotent la connaissent bien : ne jamais tricoter un pull pour le copain ou le fiancé avant le mariage. Selon les tricoteuses, cette malédiction serait responsable de nombreuses ruptures. Eh bien, cela a marché pour moi. Je lui ai tricoté un pull sans manches : avant même que je l'aie terminé, mon copain m'avait quittée. « Tu vois », me dit ma grand-mère en souriant quand je lui annonçai que j'étais à nouveau libre, « la malédiction du pull fonctionne encore. Mais, ajouta-t-elle, la prochaine fois tâche d'être honnête avec toi-même et dis simplement la vérité. » Ma grand-mère n'avait peur de rien – elle faisait face à la vie jour après jour, avec le courage d'une lionne, comme toutes les bonnes tricoteuses.

J'aurais dû être honnête avec moi-même et avec ma famille au sujet de mon mariage il y a quelques années, mais j'ai préféré faire comme si tout allait bien, jusqu'au jour où la catastrophe s'est abattue sur moi. Presque cinquante ans après le désagrément du ratage de mon amourette d'adolescente, je me suis trouvée confrontée à une situation bien plus grave pour les mêmes raisons : mon incapacité à être honnête avec moi-même. Cette fois-ci, la malédiction du pull ne marcherait pas. Il m'a fallu prendre les choses en main, me tricoter un chemin au milieu du désastre financier et du divorce pour enfin reconstruire ma vie.

Mais revenons aux Andes : un berger nous dépassa et se dirigea vers l'échoppe où tous les passagers s'étaient attroupés, laissant ses alpagas sur

la petite place du village. Les bêtes commencèrent à nous encercler, à cracher sur nos chaussures et à faire des bruits bizarres. Je sentais la chaleur de leur épaisse toison à travers mon jean.

« Le métier de berger est l'un des plus anciens », dit Philippe en caressant la toison des alpagas. « La Bible regorge d'histoires de bergers. Et les moutons nous ont offert le lait, la viande et la laine, trois éléments essentiels à la survie dans les environnements hostiles. » Des années plus tard, dans le désert irakien, je compris ce qu'il entendait par là.

Vers la fin des années 1980, je traversai le désert entre Al-Qaim, une vaste exploitation minière de phosphate située près de la frontière avec la Syrie, et Mossoul, une région qui allait être des années plus tard conquise puis perdue par l'État islamique. À l'époque, je travaillais à Londres dans un cabinet de conseil en matières premières et j'avais été chargée par le gouvernement irakien de mener une étude sur leur production de phosphate. Mon guide et chauffeur était le responsable export de la compagnie pétrolière d'Irak, qui gérait aussi les mines de phosphate. L'homme s'appelait Al-Jukify.

Tandis que nous nous dirigeons vers le nord-est, après avoir quitté le quartier des logements de mineurs, Al-Jukify me dit qu'il connaissait très bien la région pour y être né mais que désormais seuls les Bédouins vivaient dans le désert. Le voyage dura des heures à travers un désert plat et rocheux, où l'horizon semblait figé. Pas de routes, pas d'arbres, de maisons ou de panneaux indicateurs : le paysage était si monotone que cela en devenait déroutant, mais mon chauffeur avait l'air de savoir où aller. À un moment, une caravane de Bédouins entourée de moutons apparut à l'horizon. Al-Jukify expliqua qu'ils étaient en train de migrer de leurs pâturages d'hiver vers ceux d'été. « Pâturage ? dis-je. Quel pâturage ? On est dans le désert. » Il rit et, montrant du doigt ce qui semblait être une étendue sans fin de rochers et de poussières autour de nous, il répondit : « Il y a plein de nourriture ici pour les troupeaux. » Plus tard, je découvris que

les moutons peuvent survivre grâce au moindre brin de végétation qui pousse entre les pierres et les rochers, et qu'ils peuvent rester plusieurs jours sans boire. Ce sont des animaux domestiqués parfaitement adaptés à l'économie de subsistance des nomades bédouins, tout comme celle de nos ancêtres de la préhistoire.

Rencontrer des inconnus dans le désert est un événement majeur qu'on se doit de célébrer dignement, et nous fûmes invités à déjeuner. On érigea une tente et on disposa des tapis à l'intérieur ; des tabourets, des coussins et de petites tables sortirent de nulle part. Pendant que l'on nous apportait des cruches d'eau et de yaourt, on alluma des feux et on prépara la nourriture. Je suivais, fascinée, la préparation de notre repas d'accueil ; je remarquai que la plupart des objets de la tribu venaient du troupeau. La tente était faite de longues bandes d'étoffes tissées à partir de poil de chèvre et de laine de mouton. C'étaient les femmes, me dit-on, qui avaient tissé les bandes et qui les avaient cousues ensemble. Les rideaux séparant la partie dédiée aux femmes, le coin le plus privé de la tente, de l'espace des hommes, la partie publique, avaient été tissés, eux, avec du poil de chameau. Notre repas était constitué de mouton, de l'espèce répandue dans le Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Le lait et le yaourt qu'on nous donna à boire, ainsi que le fromage caillé que nous mangions, venaient de leurs chèvres et de leurs moutons. Pour la vaisselle et les feux, on utilisait le fumier séché des animaux.

Après le repas, je remarquai des couvertures tricotées entassées dans un coin. Je demandai à les voir et le chef de tribu pria sa sœur, une femme d'âge mûr, de me les montrer. Elles étaient belles, avec des couleurs et des motifs géométriques qui rappelaient ceux de la tente. La laine était fine et moelleuse et je me dis qu'elle avait certainement été filée d'une façon particulière pour qu'elle perde un peu de sa densité et presque toute sa lanoline. C'étaient des couvertures d'intérieur. Quand je demandai des précisions sur le fil utilisé, la femme me raconta que la laine avait été

prélevée à la main sous le cou des moutons, là où le poil est le plus doux. Des années plus tard, je retrouvai la même technique à Unst, l'île la plus au nord parmi celles encore habitées de l'archipel des Shetland : des châles en dentelle, généralement offerts en cadeau, sont tricotés avec de la laine prélevée à la main sur le cou des moutons et filée très finement. Les mailles du tricot sont si minuscules qu'on pourrait faire passer un châle entier dans une alliance.

La laine que j'ai vue en Irak était moins fine mais tout aussi légère. Les couvertures étaient réversibles, les motifs géométriques sur chaque côté se reflétaient comme dans un miroir ; on ne voyait aucun fil. Elles avaient toutes été faites avec des aiguilles minuscules, moins de deux millimètres peut-être, de sorte qu'il avait certainement fallu beaucoup de temps pour en faire une. Ces couvertures, me dit-on, étaient utilisées comme châles à l'intérieur des tentes, pour garder la chaleur du corps en hiver. Je félicitai les femmes qui les avaient tricotées et le chef de tribu me proposa d'en choisir une en guise de cadeau, me laissant bouche bée.

Al-Jukify me mit en garde : il ne fallait pas refuser le cadeau, cela aurait été interprété comme une insulte par la tribu. Il me conseilla d'offrir quelque chose en échange. Le troc est au cœur de l'économie de subsistance des Bédouins. Je sortis de mes bagages une grande écharpe en soie et l'offris au chef de tribu. Il l'accepta et la fit passer aux hommes qui étaient assis près de lui ; leurs mains caressaient la soie, appréciant sa texture. Derrière le rideau en poil de chameau, les femmes regardaient.

En reprenant notre traversée du désert irakien, je demandai à Al-Jukify si la vie dans le désert avait été dure. Il répondit : « Non, nous avons de la viande, du lait, de la laine et du feu, et le gouvernement nous fournissait les livres et une éducation, de quoi d'autre a-t-on besoin ? »

Viande, lait, laine et fumier sec : des produits essentiels, offerts par les troupeaux de moutons. Nos ancêtres du paléolithique en auraient convenu : de quoi d'autre a-t-on besoin ? Ce n'est pas un hasard si la Bible regorge

d'histoires de bergers : Philippe avait raison, c'est un métier ancien et noble qui a gardé en vie notre espèce. Les moutons sont des bêtes gracieuses et paisibles qui survivent partout, quelles que soient les conditions de l'environnement, en Islande comme dans les îles Féroé.

J'ai entendu que, dans cet archipel, l'hiver est rude ; le jour ne dure que quatre heures l'hiver, il y a beaucoup de neige et les vents de l'Arctique balaient le sol à grande vitesse. C'est pourquoi les collines et les montagnes sont dénudées. Mais comme dans le désert, entre les rochers et la terre, ainsi que sous la neige, il y a assez de nourriture pour que les moutons puissent survivre et produire viande, lait, laine et fumier pour alimenter les feux, les mêmes produits essentiels autour desquels s'organise la vie dans le désert irakien. Sauf que, dans les îles Féroé, la population a en plus du poisson à sa disposition.

Il y a quelque temps, j'ai lu *The Old Man and his Sons*<sup>1</sup>, de Hedin Brú. Il s'agit d'un récit très populaire sur la vie dans les îles Féroé, peut-être le plus connu de la région, qui met en scène cinq ressources essentielles : la viande, le lait, la laine, le feu et le poisson. L'histoire, qui se déroule au début du xx<sup>e</sup> siècle, est intemporelle, puisque dans ces îles la vie n'a que très peu changé au long des siècles. Le récit commence en été quand une baleine s'échoue sur les rives d'un fjord. Les habitants des montagnes se précipitent vers la mer pour s'assurer une part du butin. Parmi eux se trouve Ketil, un vieux pêcheur, accompagné du cadet de ses onze enfants, le seul qui vive encore à la maison avec lui.

La mise à mort d'une baleine est un événement nécessaire mais effroyable. La chair préviendra de la famine, mais voir un si bel animal se faire mutiler est atroce pour n'importe qui. La nature donne, l'homme prend, mais la façon dont nous prenons ces cadeaux n'est pas sans importance. Personne n'aime tuer une baleine qui nageait encore librement dans l'océan quelques heures auparavant. Dans le livre, les participants à la chasse reçoivent ensuite des billets pour prendre part à une vente aux

enchères de la viande qui doit se tenir plus tard le jour même. Avant qu'elle commence, Ketil s'enivre en compagnie d'un ami et finit par trop encherir. Stupéfait, son fils le regarde ruiner la famille.

Il est trop tard lorsque Ketil se rend compte de ce qu'il a fait. Le paiement de la viande est dû au printemps suivant mais la famille n'a pas assez d'argent. Elle perdra sa maison et les quelques maigres affaires qu'elle possède si un moyen de régler le prix fixé n'est pas trouvé. Elle se met en quête d'une aide financière. Les enfants, tous mariés, refusent de donner un coup de main ; ils disent qu'ils doivent d'abord penser à leur propre famille, mais la véritable raison paraît plutôt remonter à de vieilles disputes entre la femme de Ketil et certaines de ses belles-filles. Même le voisin, qu'ils pensaient être un ami, les laisse tomber.

Ketil et son fils cadet se mettent à pêcher pour gagner quelques sous ; cet été-là, ils sortent en mer presque tous les jours mais la pêche est toujours maigre. Finalement, Ketil et sa femme ont une idée : ils achètent de grandes quantités de laine au marché et la filent pour en faire du fil à tricoter. La femme de Ketil confectionne des pulls qui se vendent très bien. À l'arrivée du printemps, néanmoins, ils se rendent compte que les profits ne suffiront pas à couvrir la dette. Le livre se termine sur la vente de la seule vache qu'ils possèdent, dont ils se séparent après la naissance du petit veau. Ils devront attendre deux ans avant de tirer à nouveau le lait, et sans lait il n'y aura pas de fromage à manger ou à vendre.

Nous ne savons pas ce qui arrive ensuite à Ketil et à sa femme, l'histoire ne le dit pas. J'aime à penser qu'ils ont survécu, que les bénéfices de la vente de la vache et des pulls tricotés les ont aidés à surmonter leurs difficultés financières, comme j'espère que ce livre le fera pour moi. Pour eux, mais aussi pour moi, tricoter représente le fil du salut, un cadeau de la nature pour éloigner le désastre financier que nous inflige l'erreur d'appréciation faite par nos maris. Ce fil est une corde qui nous empêche de nous perdre en mer et, en même temps, une grande source de réconfort.

J'imagine la femme de Ketil qui file et tricote jour et nuit pendant l'hiver glacial et sombre des îles Féroé, non pas triste mais plutôt pleine d'espoir, tout comme je me vois en train de lire et de tricoter, d'écrire sur le tricot et de tricoter encore et encore, cet hiver, pour payer les dettes de mon mari, ce que je fais avec détermination et espoir. La femme de Ketil est parvenue à surmonter le refus lamentable de sa belle-fille ; de la même manière, je ne me suis pas attardée sur l'indifférence de mes beaux-parents et des enfants de mon mari à l'égard de nos soucis financiers. C'est étonnant, mais le fait de me concentrer sur ce livre me réconforte et m'apporte un peu de bonheur dans ce moment difficile, parce que j'aime tricoter et écrire. Ces deux activités pansent ma douleur, me tiennent compagnie dans la retraite solitaire que je me suis choisie et atténuent mon abattement.

Le tricot est l'instrument que nous avons choisi, la femme de Ketil et moi, dans notre kit de survie pour soigner notre désespoir.

Mon fil est encore grossier ; je n'en suis qu'au début, et la guérison est encore très loin. Mais la laine est légère et moelleuse comme l'était la toison du troupeau d'alpagas que je caressais dans les Andes, il y a des dizaines d'années maintenant. En la touchant, je retrouve du courage et de la force. Une si belle laine, me dis-je, est devenue un fil superbe et deviendra bientôt un beau tricot ; c'est ce que disait toujours ma grand-mère avant de commencer un nouveau projet. Et ce fut le cas : inspirée par le logo que la Belle au bois dormant et son prince charmant adoptèrent pour leurs produits en laine, je me suis tricoté un bonnet en forme de perruque<sup>2</sup> d'un rose fuchsia bien clinquant, qui me tiendra chaud pendant le long hiver à venir (les explications pour le réaliser se trouvent à la fin du livre).

Mon récit des débuts de l'histoire du tricot touche ici à sa fin, alors que les événements de ma vie, les recherches de Philippe et l'histoire officielle de l'art du tricot se rejoignent. Vers 1500 est survenu un autre événement

majeur : l'invention de la maille endroit et de la maille envers. Le tricot devint régulier et uniforme, élégant, bien plus simple à réaliser. Les marchands italiens saisirent cette opportunité de gagner de l'argent et commencèrent à produire des bas tricotés en soie qui étaient lisses, raffinés et confortables car ils n'avaient pas de couture. Les monarchies européennes en raffolaient littéralement, surtout les hommes, car ils pouvaient se pavaner en chausses, comme le montrent plusieurs portraits de Henry VIII.

Le tricot fit son entrée dans la mode des élites, et les bas en soie alimentèrent une industrie prospère. À la fin du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, tous les nantis d'Europe, les nobles et les rois portaient des vêtements tricotés. L'industrie du tricot était exclusivement masculine. La lingerie, les sous-vêtements et les vestes étaient fabriqués dans des ateliers clandestins tenus par des marchands italiens ou espagnols, dans lesquels seuls les hommes avaient le droit de travailler. Néanmoins, si les élites aimaient porter des vêtements en soie, le tricot demeurait une activité réservée au prolétariat, l'artisanat des classes ouvrières, exécuté dans les ateliers miséreux de la Renaissance par des ouvriers exploités, au profit d'une nouvelle élite, les marchands européens. Partout ailleurs, c'étaient les femmes qui tricotaient, pour habiller leur famille, pour arrondir les fins de mois et ainsi prendre silencieusement leur place dans l'Histoire.

---

[1.](#) Hedin Brú, *The Old Man and his Sons*, Londres, Telegram Books, 2011.

[2.](#) *Pink wig hat*, accessoire de déguisement tricoté très répandu dans le monde anglo-saxon, qui reprend la forme d'une perruque (*N.d.T.*).

## Chapitre II

### UN FIL D'ARIANE POUR LA LIBERTÉ



Un soir de mai, dans un café-théâtre des quartiers ouest de Toronto, Chris Graham, un artiste-interprète se produisant seul sur scène devant le public de la série *True Stories Told Live*<sup>3</sup>, évoquait sa mère et son attachement au tricot. Née dans un petit village de la Nouvelle-Écosse, celle-ci avait déménagé à Toronto pour suivre son mari, lui aussi originaire de cette province. Mais, à la différence de ce dernier, elle ne rêvait pas de consacrer sa vie à construire une brillante carrière dans la capitale. Au contraire, elle aurait sans doute préféré rester dans son village natal. Dans le récit de Chris, la jeunesse de sa mère était celle d'une jeune femme

de la campagne coincée dans le chaos et le bruit d'une grande ville, comme si elle n'avait pu choisir ni le lieu ni le style de sa vie.

À l'instar de tant de femmes de sa génération, la mère de Chris se conforma aux besoins de son mari et de ses enfants sans jamais exprimer ses propres désirs, sans jamais se plaindre. Elle s'occupait de la maison, du linge, des repas. Et elle tricotait. De manière compulsive, selon son fils : dès que ses mains étaient inactives, elle attrapait son ouvrage tout en téléphonant, en regardant le match de hockey de son fils ou le spectacle de danse de sa fille. On l'imagine en train de travailler dans les soirées, les barbecues, au cinéma, partout. Évidemment, elle produisait une énorme quantité de vêtements et autres objets tricotés, beaucoup trop pour sa famille ; ainsi, la plupart de sa « production tricotée », comme son fils

l'appelait, finissait aux bonnes œuvres. Ce qui la caractérisait, en plus d'être épouse et mère, c'était le fait de tricoter pour la collectivité. Elle croyait fermement que chacun se définit à l'aune de ce qu'il donne, que la valeur de l'individu réside dans le fait d'aider l'autre. L'art du tricot lui permettait de vivre selon ses principes.

Au sein de la famille Graham, la vie fut la même pendant des décennies : après une longue journée de travail, le père de Chris rentrait le soir et trouvait un bon repas chaud fait maison, qu'il prenait dans un silence presque absolu ; les enfants grandissaient, allaient à l'école, faisaient du sport et de la danse tandis que la mère s'occupait d'eux et tricotait en silence. Rien ne venait perturber ce rythme. Jusqu'au jour où elle tomba gravement malade : les médecins diagnostiquèrent une méchante tumeur au cerveau, incurable. Après de longues années d'opérations, de chimiothérapie et de radiothérapie, qu'elle affronta stoïquement, elle parvint au dernier bout du fil de sa vie. Personne ne savait pour combien de temps elle en avait encore, plusieurs mois sans doute, certainement moins d'un an. Elle continua de tricoter tout au long de son calvaire.

Alors qu'il ne lui restait que quelques mois à vivre, Chris l'emmena dans le magasin de laine à prix réduits dont elle avait été cliente depuis son arrivée à Toronto, un immeuble de trois étages qui ressemblait à un énorme entrepôt.

Poussant un grand chariot derrière elle, Chris l'aidait à choisir. Il prenait les pelotes des étagères, les posait dans le caddie, les remettait à nouveau sur les étagères lorsqu'elle changeait d'avis et préférait une autre couleur ou un autre type de fil. Bref, elle était comme un enfant dans un magasin de bonbons.

On les imagine aisément, tous les deux dans le magasin, en train de parcourir lentement les allées, deux silhouettes entourées de hauts murs de laine dans une explosion de couleurs jusqu'au plafond. Que de choix ! Elle ouvre la marche – c'est son territoire, elle est en terrain connu, tout ça n'a

plus de secrets pour elle. Elle sait où se trouvent les fils les plus rares, où sont stockées les meilleures laines et celles de qualité moyenne. Chris lui emboîte le pas avec le caddie et suit ses indications dans ce méandre de couleurs et de fils, attentif à régler sa marche sur celle de sa mère, prêt à attraper la prochaine pelote qu'elle lui désignera.

C'est un moment de grande intimité qui se joue entre eux dans l'intérieur douillet de cet entrepôt à l'allure de caverne d'Ali Baba du fil. En écoutant son histoire, j'avais l'impression que cette dernière sortie avait représenté un moment important dans leur relation. Tous les deux savaient qu'elle allait bientôt mourir mais ils continuaient à remplir le chariot, à empiler les pelotes, tous deux complices dans leur déni.

Arrivés aux caisses, le caddie débordait : il y avait assez de laine pour tricoter pendant des années. La mère de Chris engrangeait des réserves pour sa vie d'après.

Pendant que les pelotes défilaient sur le tapis roulant de la caisse et que les prix s'affichaient à l'écran du comptoir, quelque chose d'extraordinaire se produisit. La tricoteuse, calme et stoïque, fixa ses yeux sur la caissière, une jeune femme qui de toute évidence ne la connaissait pas. Sans un regard pour ce qui l'entourait – son fils, le chariot, les murs de laine derrière elle, la cascade de couleurs ou les autres clients – elle annonça qu'elle était une cliente régulière et que Luigi, probablement le patron du magasin, lui accordait toujours une remise. Elle en demandait donc une cette fois-là aussi.

La jeune caissière l'ignora et continua à enregistrer les articles ; elle ne leva même pas le regard vers elle. Plantant alors ses yeux dans ceux de la caissière, qui continuait à faire défiler les articles, la mère de Chris déclara, par-dessus les bips de l'enregistreuse, que si tout ce qu'elle venait de dire ne lui valait pas une remise, il fallait alors que la caissière la regarde. Elle ôta son chapeau, tourna sa tête vers le côté et montra à la jeune femme la longue suite de cicatrices, disposées en barreaux d'échelle, laissée par les

points de suture des nombreuses opérations subies. Un geste dramatique, un hurlement poignant que la caissière continua d'ignorer.

Chris était sidéré – pas tellement par le fait qu'il soit si difficile d'obtenir une remise dans le magasin de laine, ou par la caissière qui semblait n'avoir ni cœur ni âme, une vraie machine à avaler des pelotes et des étiquettes. Il était surpris par le comportement de sa mère. Ce n'était pas la même femme que celle qu'il avait connue pendant toute sa vie, la mère qui avait préparé ses repas et lavé son linge, qui s'était occupée de lui pendant son enfance et qui avait fait tout cela sans jamais protester ni se plaindre, tricotant dans le silence et de manière compulsive, presque addictive. Cette femme-ci était capable de demander une remise de prix, elle savait ce à quoi elle avait droit et exprimait ses besoins. Pour la première fois de sa vie, il voyait sa mère réclamer de l'écoute et attirer l'attention sur ce qu'elle ressentait. Elle avait donc des sentiments, des avis, des désirs et des besoins, des émotions qu'elle n'avait jamais verbalisées, préférant les cacher derrière le mouvement mécanique de ses aiguilles à tricoter.

Combien avait-elle souffert en silence ? se demanda-t-il. Pourquoi n'avait-elle jamais parlé d'elle-même ? Après sa mort, cet oubli devint un fardeau douloureux à porter pour ses enfants. Si seulement elle leur avait ouvert son cœur.

Tricoter avait été un réconfort pour la mère de Chris. Cela lui avait permis de tisser un lien entre son passé – la vie rurale, monotone et tranquille qu'elle avait abandonnée en Nouvelle-Écosse – et son présent – la grande ville, cet environnement aliénant qu'elle n'avait jamais tout à fait réussi à aimer. Tricoter avait soigné ses désillusions, adouci sa tristesse, comblé sa solitude et apaisé sa nostalgie pour sa vie d'avant. Sa nouvelle vie dans la grande ville en avait été améliorée ; à travers le tricot, son identité s'était forgée, celle qu'elle s'était choisie et qui consistait à donner.

Mais tricoter l'avait aussi enfermée dans la solitude existentielle de son petit espace, de cette cage qu'elle avait créée de ses propres mains ; une prison sans serrure, impossible à ouvrir de l'intérieur ou de l'extérieur, dont même ses enfants avaient été exclus.

*Le tricot a permis aux femmes de jouer un rôle majeur dans la construction de la société et de la famille.*

À l'époque des réseaux sociaux, qui étalent tout aux yeux du monde, même nos besoins et nos sentiments les plus intimes, l'histoire de la mère de Chris peut paraître sans éclat. Si l'épisode au dépôt de laine est frappant, son acceptation silencieuse, pendant toute sa vie, du rôle de subordonnée à l'égard de son mari et de ses enfants pourrait paraître insignifiante. Bien au contraire, l'histoire de la mère de Chris est un excellent exemple du véritable pouvoir des femmes dans un contexte de répression exercée par les hommes. Elle illustre le fait que le tricot a permis aux femmes de jouer un rôle majeur dans la construction de la société et de la famille alors même qu'elles étaient réduites à l'impuissance par la discrimination. La mère de Chris n'était pas invisible ; figure essentielle du foyer, elle était le fil qui reliait le tissu familial et qui lui permettait de se développer. Elle ne se contentait pas de faire son devoir à la maison mais participait à la vie de la collectivité. Même si elle ne montra ses vraies émotions qu'à la toute fin, sa vie avait laissé une énorme empreinte sur ceux qui l'avaient côtoyée et aimée.

Ma grand-mère avait raison. Ève a agi de façon autonome ; le détail du serpent tentateur était une astuce de l'homme pour l'écarter, pour occulter le libre arbitre de la femme et faire d'elle une simple figurante plutôt que la protagoniste de ce récit. Pendant des siècles l'histoire a rejoué la même ruse. Tout comme la mère de Chris, les femmes ont vécu une vie silencieuse et invisible tout en laissant leur héritage derrière elles, un héritage qui, passé inaperçu, a néanmoins façonné notre culture, notre existence et notre avenir. L'Histoire, cette histoire myope écrite par les hommes, s'est écoulée

sans prêter attention aux femmes, comme si leur présence était imperceptible et sans intérêt. Mais la cage à pelote<sup>4</sup> est enfin en train de s'ouvrir : nous avons trouvé la clé, et la vérité se déverse à l'extérieur à grands flots.

De tout temps, la laine, la filature, le tissage et le tricot ont été les instruments du pouvoir des femmes, témoins indiscutables de leur contribution décisive au progrès. Attrapons ce fil depuis l'aube du Nouveau Monde, depuis la naissance des colonies américaines et la guerre d'Indépendance qu'elles menèrent contre l'Empire britannique ; explorons la vérité, ôtons les voiles qui la cachent. Il ne s'agit pas là d'un récit transmis par ma grand-mère, elle n'aurait pas eu les connaissances nécessaires. C'est une histoire que je raconterai moi-même.

La laine a joué un rôle majeur dans le développement de la puissance économique et commerciale de l'Empire britannique. L'industrie textile y était l'une des plus puissantes, le moteur de la révolution industrielle. La laine et le coton produits dans les colonies américaines étaient exportés en Grande-Bretagne à des prix défiant toute concurrence ; ils étaient transformés et manufacturés dans les usines des Midlands et ensuite réimportés dans les colonies comme produits finis, un circuit qui assurait de beaux profits aux industriels britanniques. Il faut s'imaginer l'Angleterre comme une gigantesque usine et les colonies comme à la fois le fournisseur de matières premières et le marché de consommateurs : grâce à cette boucle commerciale très déséquilibrée, des montagnes d'or s'accumulaient dans les poches des patrons d'usines. Ce modèle économique est connu sous le nom de mercantilisme, mécanisme qui *de facto* exploitait les colonies au bénéfice des colonisateurs, la classe marchande britannique.

Déjà au <sup>xvii</sup>e siècle, des moutons du Sussex étaient transportés jusqu'aux colonies d'Amérique du Nord. C'était une race réputée pour la qualité de sa laine et pour ses bonnes capacités de survie dans les maigres

pâturages des hautes montagnes. Cette stratégie eut tant de succès que soixante ans plus tard la production de laine était devenue une composante essentielle de l'économie des colonies, à tel point qu'en 1664 l'État du Massachusetts promulgua une loi pour obliger les enfants à apprendre à filer et à tisser. À un certain moment, la laine devint même plus précieuse que le tabac. En Virginie, en 1662, une verge, c'est-à-dire trois pieds, de tissu en laine valait cinq livres de tabac. Ce n'était qu'une question de temps avant que les colonies ne s'aperçoivent de l'intérêt économique que pouvait représenter la production de laine et qu'elles s'opposent aux marchands et aux manufactures britanniques qui contrôlaient le marché mondial.

Afin de prévenir cette éventualité, le Parlement britannique adopta en 1699 une loi appelée *Wool Act* (loi sur la Laine), interdisant aux colonies d'exporter leur laine et les obligeant à n'importer que des lainages britanniques très lourdement taxés. Ce fût la première d'une longue série de tentatives visant à freiner le développement économique des colonies et à entraver toute future indépendance de celles-ci<sup>5</sup>.

En guise de riposte, les colonies américaines cherchèrent à établir leur autonomie en boycottant la laine anglaise. Mais la tâche n'était pas simple : comme tous les autres territoires britanniques, elles dépendaient fortement des textiles de l'empire. Elles n'avaient pas les métiers à filer et à tisser, ni l'infrastructure commerciale ou le savoir-faire anglais. En revanche elles avaient la laine, une laine de très bonne qualité, et chaque foyer ou presque possédait son rouet. Elles pouvaient également compter sur de nombreuses femmes qui savaient filer, tisser et tricoter. Armées de leur ingéniosité, elles ont donc défié la très efficace industrie du textile britannique. Ce fut le combat de David contre Goliath.

Les femmes prirent la tâche au sérieux, discrètement et humblement, comme à leur habitude. Tandis que les hommes parlaient ouvertement d'insurrection, de révolte et même de guerre, braillant leurs slogans dans les

bars devant une bouteille de rhum, les femmes organisaient des concours de filage, de tissage et de tricot pour produire assez de tissu et permettre ainsi aux colons de boycotter les produits

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

d'importation britanniques. Elles se retrouvaient chez l'une ou chez l'autre, dans des salles publiques, à l'église et même au jardin public ; elles dégainaient les outils de leur art et elles tissaient, tricotaient et filaient du matin au soir. Le mouvement de tissage artisanal devint le symbole de l'insoumission des colonies contre l'Empire britannique. Les gens étaient fiers de porter des vêtements tricotés à la main et recyclés. Ce fut une lutte pacifique mais puissante entre les femmes des colonies et les producteurs britanniques, un duel dans lequel l'arme de choix était le textile, cœur de la puissance économique et commerciale de l'empire lui-même.

Ces femmes patriotes furent ensuite appelées Filles de la Liberté, version féminine des Fils de la Liberté, et leurs communautés « abeilles tisseuses ». En effet, ces réunions ressemblaient à des ruches éphémères sans reine, dispersées sur les territoires des colonies, sortes d'usines de production mobiles où des armées de femmes travaillaient côte à côte comme des abeilles pour préserver leurs familles et leurs collectivités et pour construire l'avenir de leur pays. Ce fut un très bel exemple de démocratie pure, à une époque où les femmes n'avaient pas le droit de vote et où leur implication dans la vie politique était mal vue. Leurs paroles n'ont jamais été retranscrites, aucune femme n'a jamais foulé les champs de bataille de la Révolution américaine ou signé la Déclaration d'indépendance, mais celle-ci met en évidence que la structure de la démocratie en devenir de ces colonies qui s'y esquisse est très similaire à l'organisation sociale et à la division du travail en ruches adoptées par les abeilles tisseuses : une société d'égaux sans chef couronné, où chaque membre s'engage assidûment à tricoter et à tisser la trame d'une nouvelle nation.

Il ne fait pas de doute que, dans la période qui précède la guerre d'Indépendance, le pouvoir exercé par l'Empire britannique sur les territoires américains s'est trouvé affaibli par les tâches accomplies par les femmes, comme l'artisanat et l'économie domestique. Elles filaient,

tricotaient ou tissaient, et dans leurs moments de liberté elles redoublaient d'ingéniosité en cuisine pour boycotter les produits anglais. Elles se mirent à élever des abeilles afin de remplacer le sucre importé par le miel et utilisaient des herbes et des épices pour ne pas acheter le thé anglais.

Ces femmes habillaient et nourrissaient leur famille sans avoir recours aux produits britanniques ; ce faisant, elles parvinrent à éroder un axe commercial vital pour l'ennemi et à briser le cercle vicieux du mercantilisme, préparant ainsi le terrain pour la Révolution américaine. Lorsque la guerre finit par éclater, elles étaient prêtes à nourrir et à habiller toute l'armée.

Pendant la guerre d'Indépendance américaine, nombreuses sont les histoires qui mettent à l'honneur des femmes. Ces héroïnes jouent toujours un rôle crucial : elles traversent les lignes ennemies pour apporter des chaussettes et des gants au mari, aux enfants et aux petits-enfants, aux gendres, frères et amis ; elles tricotent des couvertures pour les soldats à partir de laine recyclée de vieux pulls, de manteaux et de chapeaux ; elles passent clandestinement des pelotes de laine pour filer en cachette et ensuite tisser et tricoter tout ce dont on pouvait avoir besoin au front. Il suffit d'évoquer l'exemple de Sarah Bradlee Fulton pendant le siège de Boston : connue comme la « mère » de la Boston Tea Party, elle fit face, toute seule, à un groupe de soldats qui avaient confisqué une cargaison de laine que son mari et elle avaient achetée dans le seul but de la soustraire aux troupes britanniques. Attrapant par les cornes les bœufs qui tiraient la charrue avec les pelotes, elle réclama sa laine. Les soldats menacèrent de faire feu ; elle les mit au défi : « Tirez ! » leur cria-t-elle, accrochée aux cornes de l'animal. Ils n'en eurent pas le courage et la laissèrent emporter la charrue.

Les femmes n'étaient pas en retrait pendant la Révolution américaine, elles étaient même indispensables. Dans la guerre, leurs armes de combat étaient différentes de celles des hommes. C'est avec des rouets, des aiguilles à tricoter, des cadres de métier à tisser et des repas faits maison

qu'elles apportaient leur soutien à la réussite de la Révolution. Mais l'Histoire a opportunément choisi de passer leur contribution sous silence : lorsque la nouvelle nation américaine fut fondée sur le principe de l'égalité, les femmes n'étaient pas les égales des hommes et elles n'eurent le droit de vote qu'en 1920.

Tout comme la mère de Chris, les abeilles tisseuses ne se plaignaient jamais. Leur patriotisme se fondait sur le sacrifice de soi, sur la discipline et la piété individuelles ; elles ne s'intéressaient pas au pouvoir, elles n'attendaient même pas de reconnaissance pour leur héroïsme. Leur devoir était de s'occuper de la famille et, puisque l'indépendance vis-à-vis de l'Empire britannique allait de pair avec l'amélioration des conditions de vie de la famille, conquérir la liberté signifiait pour elles plus de prospérité pour la famille. Elles relevèrent le défi du textile pour le bien de ceux qu'elles aimaient et non pour avoir une influence politique. Tout comme la mère de Chris, ces femmes s'interdisaient de donner libre cours à leurs besoins et à leurs sentiments ; elles restèrent discrètes et l'Histoire les passa sous silence. Pour autant, elles changèrent le cours des événements tout comme la curiosité et le libre arbitre d'Ève eurent des conséquences sur le devenir de l'humanité (il faudra attendre l'époque des suffragettes pour entendre les femmes lancer leur premier véritable appel politique). Comme pour la mère de Chris, le legs de toutes ces femmes est plus précieux que jamais.

La guerre d'Indépendance américaine ne fut pas la seule où les femmes ont combattu avec les armes de leur savoir-faire. Les femmes ont tricoté pour les soldats, les blessés et les réfugiés pendant tous les conflits : guerre de Crimée, guerre des Boers et, comme ma grand-mère l'a fait, pendant la Première Guerre mondiale.

Il y a des années, j'ai rencontré une femme fort intéressante, née en 1900 comme ma grand-mère. Elle s'appelait Gladys et vivait à Londres, dans un logement social du quartier de Battersea. J'avais demandé à la

propriétaire de Honor Parry, le magasin de pelotes de mon quartier, l'adresse de quelqu'un capable de me tricoter une couverture en laine avec le modèle que j'avais découvert dans le Lake District. La propriétaire était une délicieuse dame anglaise un peu à l'ancienne ; pleine de dignité, elle vivait avec son mari au-dessus du magasin, dans un appartement sans chauffage central. Elle m'indiqua Gladys, la décrivant comme une tricoteuse douée et méticuleuse « malgré ses quatre-vingt-dix ans bien tassés ». Le modèle n'était pas compliqué mais pour reproduire le motif géométrique, il fallait faire des calculs en permanence. Un soir, le téléphone sonna : Gladys était sur le point d'achever la couverture mais avait fini la laine, est-ce que j'avais une pelote de réserve ? Par chance, j'en avais une, que je pouvais lui apporter immédiatement.

Le lotissement où vivait Gladys n'était qu'à deux pâtés de maisons de chez moi mais la distance sociale qui séparait nos résidences était abyssale. J'habitais une grande maison face au parc de Battersea, dans un quartier considéré comme chic, alors qu'elle occupait un logement des plus modestes deux rues au sud du parc.

Son appartement ne comportait qu'une pièce mais était immaculé : des rideaux de dentelle aux fenêtres, un canapé confortable et partout le parfum délicat de la lavande. Je n'ai jamais su comment elle s'était retrouvée à vivre dans cet immeuble – elle ne me le dit jamais et la propriétaire du magasin de laine ne le savait pas non plus. Mais ce soir-là, Gladys me raconta qu'elle vivait seule, son mari étant mort plusieurs années auparavant, et qu'elle n'avait ni enfant ni parents ; elle était seule au monde. « Mais, ajouta-t-elle, je vais très bien. J'aime mon indépendance et j'ai de quoi m'occuper avec mes laines et mes aiguilles. »

Je lui donnai la pelote ; elle me proposa de venir voir la couverture et de prendre une tasse de thé. J'acceptai, et pendant qu'elle préparait le thé dans la cuisine, j'observai l'ouvrage. C'était magnifique : les mailles étaient très régulières, tricotées ensemble par une main experte. Le motif géométrique

se reconnaissait d'emblée tant il était parfait ; je le parcourus avec intérêt, ravie et fascinée par sa complexité. Je jetai un œil à son sac de travail soigneusement posé sur l'accoudoir d'un fauteuil face à la télévision. Il contenait tous les instruments d'une bonne tricoteuse, y compris la pelote que j'étais venue lui apporter.

Quand elle revint dans la pièce, elle n'avait qu'une tasse à la main. Le thé était pour moi, expliqua-t-elle, car elle n'en prenait jamais après seize heures. En m'offrant la tasse d'une main, elle prit de l'autre la couverture que je tenais, s'assit dans le fauteuil, attrapa la nouvelle pelote dans le sac et commença à tricoter.

« Si vous pouvez attendre, dans une demi-heure j'aurai terminé et vous pourrez emporter la couverture », dit-elle. Pendant que je dégustais mon thé, j'observais ses mouvements et je me disais que cette femme avait quelque chose de spécial, une aura de jeunesse, un éclat intemporel. À quatre-vingt-dix ans, elle paraissait beaucoup plus jeune.

Nous commençâmes à parler fils et aiguilles. Gladys tricotait depuis toujours, et pendant plus de trente ans elle en avait fait son métier, dit-elle ; elle avait même tricoté pour des créateurs et des marques, mais le travail se faisait rare ces derniers temps. J'acquiesçai, ajoutant que nous étions au milieu de la plus grande récession depuis la crise du pétrole des années 1970. Elle répondit en souriant que la crise économique que nous vivions n'était rien en comparaison avec la guerre. C'était là une observation que ma grand-mère aurait très bien pu faire.

Je commençai à parler de ma grand-mère, à dire combien elle me manquait. Elle était morte à peine un an plus tôt et j'avais encore du mal à me faire à l'idée que je n'allais plus pouvoir échanger avec elle. Lorsque je racontai à Gladys que ma grand-mère était tombée amoureuse de mon grand-père en tricotant des chaussettes pour lui pendant la Première Guerre mondiale, ses yeux s'allumèrent : elle aussi avait tricoté des chaussettes pour son père et ses frères au front.

Elle raconta que quand la guerre avait éclaté les gens s'étaient portés volontaires pour combattre. À cette époque-là, c'est ce que les hommes faisaient. Tous les hommes de sa famille étaient partis au front, laissant les femmes à la maison. « Nous habitons une ferme dans le Sussex, se rappela-t-elle. Nous n'étions que locataires. Je me souviens des larmes silencieuses de ma mère, dans la cuisine, quand tout le monde fut parti. Elle s'inquiétait d'avoir à gérer la ferme toute seule, avec comme seul soutien les jeunes filles que nous étions alors. Elle se faisait du souci pour le loyer à payer. Mais nous nous en sommes sorties, d'une manière ou d'une autre, non pas grâce aux aides du gouvernement mais parce que tous ensemble nous nous sommesentraîdés, les gens du village, de la ville, du comté. Des femmes pour la plupart, car les hommes étaient tous partis au front. Nous eûmes de la chance : notre propriétaire était un patriote, il s'était engagé lui aussi, et sa femme ne nous embêta jamais. On payait le loyer quand on pouvait. »

Pendant qu'elle parlait, je l'observais. Elle ne tricotait pas très vite mais ses mailles étaient régulières et elle semblait tout maîtriser. Comme ma grand-mère, elle utilisait des aiguilles longues en métal, le genre d'aiguilles qu'on trouve souvent en Écosse, rarement dans le sud-est de l'Angleterre. Gladys tenait fermement le fil que les aiguilles entraînaient avec une grâce surprenante. Je remarquai ses longues et belles mains particulièrement soignées, épargnées par l'arthrite ; sur sa peau, encore très blanche, il n'y avait que quelques rares taches de vieillesse. Ses ongles étaient laqués de ce rouge à la mode dans les années 1950, un détail qui me parut très excentrique. Ils paraissaient danser autour du tricot, en un ballet exotique, se détachant sur la couverture couleur crème.

« La Première Guerre mondiale a été un choc pour nous tous, poursuivit-elle. Avec les premières lettres, nous découvrîmes que les soldats n'étaient pas bien équipés et qu'ils manquaient de vêtements. J'imagine que cela ne datait pas de cette guerre, que c'était déjà le cas lors des conflits

précédents, mais jamais nous n'aurions cru que le puissant gouvernement britannique aurait envoyé nos hommes dans les tranchées sans leur fournir suffisamment de chaussettes, du moins pas au xx<sup>e</sup> siècle. Nous fûmes horrifiées à la lecture des lettres qui parlaient du pied de tranchée, un champignon attaquant les pieds des soldats qui étaient toujours dans l'humidité des tranchées. En apprenant que la seule façon de le prévenir était de changer très fréquemment de chaussettes, afin que les pieds et les chaussettes soient toujours au sec, nous nous mîmes immédiatement au travail. Au front, nos hommes avaient besoin de chaussettes, de beaucoup de chaussettes, et nous allions leur en fournir.

« Ce fut le début du tricot. Nous tricotions dès que nous avions un instant de libre et tous ceux qui n'étaient pas au front tricotaient : le conducteur du train arrêté en gare, les secrétaires pendant les pauses déjeuner, les vendeurs de magasin entre deux clients, les voyageurs qui faisaient la navette quotidienne dans les trains ou les bus... c'était un effort spontané. Personne ne nous ordonna de tricoter au départ – la démarche était naturelle, nous voulions prendre soin de nos soldats. Nous tricotions avec la laine disponible, peu importe laquelle : on défaisait des pulls, des couvertures, des écharpes, des bonnets... tout ce que nous avions sous la main et dont on n'avait pas besoin était bon pour faire des pelotes de laine. On calculait combien on avait de chaque couleur et on dessinait des motifs ; nous voulions que ces vêtements, appelés de confort, fussent chauds mais aussi agréables à voir, les chaussettes rayées rouge et bleu, les passe-montagnes jaune et marron, les vestes blanc et noir. »

Est-ce que les hommes reconnaissaient la laine ? Reconnaisaient-ils les vieux vêtements dans les nouveaux et se souvenaient-ils de qui les avait portés dans leur famille ? Oui, bien sûr. Le fil recyclé les rapprochait de leur maison et les reliait aux êtres chers ; c'était un fil d'amour infini.

Je me souviens de ce que ma grand-mère me racontait : dans les rares occasions où mon grand-père parlait des tranchées, il évoquait toujours

l'absence de couleur. Tout était gris. L'herbe était morte, les arbres et les arbustes avaient été brûlés, les insectes s'étaient envolés loin. Je l'imagine dans ce paysage morne, en train d'ouvrir un colis de ma grand-mère, le visage illuminé par les couleurs vives de ses chaussettes. Rouge, vert, bleu, blanc et jaune, de vraies et belles couleurs comme l'arc-en-ciel. Et je le vois en train de serrer ces vêtements bariolés, témoins d'une autre vie possible, de la vie qu'il avait avant la guerre, d'une vie où la guerre, les tranchées et le paysage morose autour de lui finiraient par disparaître ; tout ce qu'il avait à faire était de rester vivant assez longtemps pour retrouver cette vie.

« Le gouvernement n'appréciait pas notre élan spontané de tricoteurs, confessa Gladys. Les couleurs en particulier lui déplaisaient, car cela mettait encore plus en évidence son manque de préparation pour la guerre et son incapacité à fournir des vêtements adéquats aux soldats. Imaginez-vous une armée en train de marcher avec des chaussettes colorées, des gants, des vestes et des bérets aux couleurs exotiques sous les casques ! »



Soudain, en écoutant sa voix, je me rendis compte que ses propos étaient singuliers. Les Britanniques de son âge, et surtout ceux qui ont survécu à la guerre, ne s'adressent pas de la sorte aux étrangers, ils ne critiquent pas si ouvertement les autorités. Je me demandai si elle était communiste, ou juste quelqu'un d'excentrique. Plus tard, je découvris en parlant avec la propriétaire de la boutique de laine que Gladys avait fait de la politique, ce qui lui avait causé bon nombre de problèmes dans la vie, y compris un licenciement sec et inopiné alors qu'elle enseignait dans un internat renommé. Je regrette de ne pas lui avoir posé davantage de questions sur ses opinions politiques ce soir-là. Gladys mourut dans son

sommeil quelques semaines après ma visite. Ma merveilleuse couverture fut l'un de ses derniers ouvrages.

Au cours de mes récentes recherches sur l'art du tricot, j'ai découvert les travaux de la chercheuse universitaire Jane Tynan. Ils confirment ce que Gladys m'avait raconté il y a trente ans à propos du gouvernement britannique, de son absence de préparation à la guerre et du contraste entre les vêtements colorés tricotés à la maison et l'allure sévère des uniformes militaires. Gladys avait vu juste : si une armée défile en chaussettes jaune et rouge, écharpes à rayures et passe-montagnes bleu ciel, certains penseront qu'elle n'est pas assez sérieuse ni suffisamment financée. Le professeur Tynan raconte aussi comment le phénomène spontané des femmes qui tricotaient à la maison devint mondial. Aucun des pays engagés dans la guerre n'avait dignement équipé son armée, si bien que sur toutes les lignes il manquait des chaussettes et des vêtements pour tenir les soldats au chaud. En Allemagne aussi, les femmes tricotèrent en technicolor pour leurs hommes, récupérant la laine de tous les vêtements et autres accessoires non utilisés qu'elles avaient sous la main.



Ainsi, les femmes et tous ceux qui ne combattaient pas avec des armes contribuèrent à l'effort de guerre grâce aux aiguilles et au tricot. Ils le firent spontanément et sans encadrement militaire ou étatique, à l'instar des abeilles tricoteuses de la Révolution américaine. Le tricot était une fois encore au cœur d'un mouvement local, ce qui justement en faisait une menace aux yeux du gouvernement britannique pendant la Première Guerre mondiale. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, tout État, quel qu'il soit, voyait dans le moindre mouvement local une puissante composante anarchiste, quelque chose que l'on ne pouvait pas contrôler et qui pouvait se retourner contre le pouvoir en place. La grande majorité de ces mouvements spontanés autour du tricot étaient composés de femmes, lesquelles, dans de nombreux pays, n'avaient pas encore le droit de vote ; ce mouvement représentait donc une source potentielle de subversion, d'autant plus qu'il agissait en dehors de l'État et des institutions militaires qui distribuent la laine et les modèles. Il avait la puissance nécessaire pour ébranler la cage à pelote et pour défier le *statu quo* et, comme tant d'autres, le gouvernement britannique craignait l'éclatement qui aurait mis au jour l'injustice des inégalités entre les sexes.

Jane Tynan pense que le point grafting fut une des réponses que le gouvernement anglais mit en place pour contenir le mouvement spontané des tricoteuses pendant la Première Guerre mondiale. Également appelé Kitchener, ce point est une technique de remailage qui permet, à l'aide de quatre aiguilles, d'obtenir des chaussettes sans coutures et d'éviter ainsi les irritations dues au frottement contre la peau des soldats. Herbert Kitchener qui a donné son nom au point était à l'époque ministre de la Guerre au Royaume-Uni et son modèle de chaussettes ramena la frénésie du tricot libre sous le contrôle de la Couronne. Des instructions strictes furent dictées aux femmes : elles devaient suivre le modèle spécifique mis à disposition par le gouvernement ; le type et la couleur de la laine à utiliser leur étaient imposés – vert sombre et gris, des couleurs assorties aux uniformes des soldats. Les tricoteuses ne pouvaient se permettre aucune créativité ni aucun

élan d'imagination ; elles n'étaient plus que de simples accessoires de la machine de guerre. La cage pour pelotes se verrouilla à nouveau mais ses barreaux étaient en train de rouiller. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'elle ne s'effondre.

---

3. [https://www.youtube.com/watch?v=g5\\_cUvZErjU](https://www.youtube.com/watch?v=g5_cUvZErjU).

4. Désignée en français sous le nom « boîte à pelote », elle est utilisée pour maintenir le fil dans la bonne position et éviter qu'il s'emmêle (*N.d.T.*).

5. Le gouvernement britannique édicta le *Sugar Act* en 1764, le *Stamp Act* ainsi que le *Quartering Act* en 1765, le *Townsend Act* en 1767 (concernant la peinture, le thé, le verre et le papier), le *Tea Act* en 1773 et les *Coercive Acts* en 1774 ; <http://ww1centenary.oucs.ox.ac.uk/memoryofwar/crafts-craze-echoes-world-war-i-knitting-projects/>.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre III

### tricoter pour la révolution



Quand on tricote, le fil danse autour des aiguilles, me disait ma grand-mère ; il y a un rythme, une mélodie qui circule et qui court de la tête aux doigts.

Le modèle est la partition, et celui qui tricote doit orchestrer la composition. Un châle peut être tricoté de manière serrée ou lâche, selon le goût de celui qui le porte ou l'usage qu'il en fera. Il peut être chic ou chaud, élégant ou pratique. Le choix du fil et de sa couleur fait partie de la chorégraphie de ce ballet autour du tricot et doit être en accord avec le genre de vêtements que l'on souhaite produire.

Une bonne tricoteuse imagine le projet fini avant de le commencer, tout comme un chef d'orchestre et un chorégraphe ont une idée précise de l'œuvre qu'ils veulent mettre en scène. Une bonne tricoteuse sait décoder un modèle d'un simple coup d'œil à partir de l'objet fini. En regardant un vêtement dans une vitrine, elle voit la danse, devine la chorégraphie des différentes séquences formées par les mailles.

J'ai découvert le vrai langage du tricot en lisant *Un conte de deux villes*, le roman de Charles Dickens. À l'époque, je devais avoir dix ou onze ans et je tricotais depuis quelques années déjà. Mon père m'avait acheté une collection de classiques que je dévorais et dont je discutais avec ma grand-mère lorsque nous tricotions ensemble. Elle les avait tous lus, se souvenait

de toutes les histoires et connaissait toutes les anecdotes, qu'elles soient mythes ou réalité.

« Cette femme, Mme Defarge », me dit ma grand-mère un jour tout en tricotant une couverture pour le mariage de sa filleule, « tu crois vraiment qu'elle a existé et qu'elle a consigné les noms des aristocrates décapités dans les vêtements qu'elle tricotait ? » J'en étais convaincue, bien sûr : c'est Charles Dickens, un de mes auteurs préférés, qui l'avait dit ! Ma grand-mère secoua la tête : « Dans quel but ? » poursuivit-elle. « Pour se venger, répondis-je. L'aristocratie française avait opprimé les masses et abusé du pouvoir pendant très longtemps et la Révolution apporta la justice au peuple. »

« Mme Defarge est un personnage de fiction créé pour représenter la brutalité de la Révolution et des révolutions en général à travers la déshumanisation de ceux qui y participent, me dit ma grand-mère. Tout cela ne raconte pas la vraie histoire des *tricoteuses*, ces femmes qui tricotaient assises au pied de la guillotine. » Génial, me dis-je tout excitée, il y a encore plein de choses à découvrir.

C'est ainsi qu'elle se lança dans un de ses grands cours d'histoire.

À Paris, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, me raconta-t-elle, les « dames de la Halle<sup>6</sup> » étaient le pilier de la société. Elles travaillaient, faisaient du commerce, géraient les maigres salaires de leurs époux et s'occupaient des enfants ; elles habillaient toute la famille avec des vêtements tricotés et cousus à la main et parvenaient à joindre les deux bouts. Elles étaient le baromètre de la stabilité sociale. Quand elles virent qu'elles n'avaient plus de pain pour nourrir leur famille, elles s'insurgèrent. Elles marchèrent sur Versailles pour réclamer du pain parce qu'elles avaient faim. Ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Des années plus tard, alors que je suivais un cours à l'université sur la Révolution française, je découvris que ces femmes étaient devenues des héroïnes aux yeux du peuple. Elles s'étaient organisées en groupes,

chapeautés par des noms célèbres comme Reine Audu, Agnès Lefèvre, Marie-Louise Bouju et Rose Lacombe, un peu comme le Club des jacobins, un des mouvements les plus radicaux de la Révolution, présidé par Robespierre. Ces femmes courageuses marchaient dans les rues de Paris et lançaient des insultes à ceux qui leur paraissaient riches, incitant les révolutionnaires à les arrêter. Elles furent invitées à assister aux séances de la Convention nationale, la première assemblée qui gouverna la France pendant la Révolution et qui abolit officiellement la monarchie.

Ma grand-mère poursuivit son récit. Peu de temps après, dit-elle, le gouvernement révolutionnaire se sentit menacé par l'importance politique qu'avaient prise ces femmes, dont le pouvoir et la popularité au sein de la Révolution ne faisaient que croître. Même si elles avaient été à l'origine de l'insurrection, la gestion de la Révolution était de fait solidement entre les mains des hommes, de plus en plus despotiques. Il fut donc décidé qu'elles ne pourraient plus assister aux séances de la Convention depuis les tribunes, et peu après on leur ôta même le droit de participer aux assemblées politiques. Mais elles ne renoncèrent pas pour autant au mouvement qu'elles avaient créé. Quelques-unes d'entre elles se déplacèrent pour aller s'installer place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde, où avaient lieu les exécutions. Elles emportaient les chaises de leur banc de marché ou de leur misérable maison et les plaçaient autour de l'échafaud, puis restaient là, assises toute la journée, à regarder les ennemis se faire décapiter. Et elles avaient avec elles leur tricot.

Le gouvernement révolutionnaire ne pouvait rien contre elles. La place était un endroit public et le peuple était encouragé à assister aux exécutions ; personne ne pouvait chasser ces marchandes. Habitues aux affaires, elles se mirent à vendre leur place à ceux qui voulaient assister de près à l'exécution de certains condamnés en particulier. Elles tricotaient aussi des vêtements de toutes sortes – chaussettes, écharpes et mitaines – qu'elles vendaient après les exécutions. Mais surtout, elles tricotaient les

*bonnets rouges de la Liberté*, qui devinrent rapidement le symbole de la Révolution française et que tout le monde portait à Paris.

Le business de la location des chaises et de la vente des tricots devint prospère et même plus rentable que les étals de marché. Pour ces femmes c'était une aubaine : le peuple avait du mal à survivre pendant la Révolution, alors que les marchandes, elles, parvenaient à nourrir leur famille avec leurs tricots.

J'appris à l'école que le bonnet de la Liberté reprend un modèle plus ancien originaire d'Anatolie, appelé bonnet phrygien. C'est d'ailleurs avec ce bonnet rouge qu'est toujours représentée Marianne, icône qui symbolise la devise de la Révolution française « Liberté, égalité, fraternité » (cf. modèle, p. 217).

Comme souvent, ma grand-mère interprétait les événements historiques de manière très personnelle, surtout lorsqu'il s'agissait de tricot. Dickens raconte que les marchandes des Halles tricotaient pour calmer la faim et la soif, une hypothèse qui selon elle ne tenait pas du tout debout : rien ne vaut un bon bout de pain quand on meurt de faim comme à Paris au XVIII<sup>e</sup> siècle, et certainement pas le tricot.

Je dois dire que j'étais très troublée, petite, par l'image de ces femmes qui tricotaient en regardant des gens mourir. Il m'était impossible d'associer le tricot à la violence, cela n'avait pas de sens. Ce fut ma grand-mère qui m'expliqua comment le tricot finit par être lié à la décapitation des aristocrates français. La raison pour laquelle les femmes tricotaient pendant les séances de la Convention et pendant que les têtes roulaient dans les paniers, me dit-elle, est simple : elles étaient toujours en train de tricoter. Tricoter faisait partie de leur vie, comme travailler et respirer, elles ne pouvaient pas s'en passer. Il fallait qu'elles s'occupent tout le temps, qu'elles soient toujours en train de faire quelque chose, même quand elles s'amusaient à échafauder des plans pour se venger des nobles. « À propos, ajouta ma grand-mère, aucune d'elles ne savait lire ni écrire. » Elles

n'auraient donc pas pu consigner dans leurs tricots les noms des aristocrates guillotisés, ainsi que le prétend Dickens.

*Tricoter faisait partie de leur vie, comme travailler et respirer, elles ne pouvaient pas s'en passer.*

Ma grand-mère fut élevée dans les mêmes principes, elle avait été programmée pour être toujours active. Elle était l'aînée de douze enfants. Sa mère mourut en couches quand elle avait dix ans ; son père épousa en secondes noces sa tante, sœur de la défunte, et eut d'elle six autres enfants. Sans être fortunée, la famille avait quelques ressources ; malgré cela, c'était ma grand-mère qui s'occupait de ses frères et sœurs, cousant et tricotant la plupart de leurs vêtements et aidant sa mère et ensuite sa belle-mère dans les tâches domestiques. Chaque matin, elle se levait à quatre heures et demie pour s'occuper de la maison avant d'aller à l'école. Son seul plaisir était la lecture ; à la fin de la journée, après avoir terminé ses tâches, elle s'installait dans la cuisine et s'évadait dans le premier livre qu'elle trouvait.

« Sur un point, Dickens avait raison, me dit-elle. Le tricot est un langage que seuls les tricoteurs peuvent comprendre. On peut tout mettre dans un modèle de tricot : un nom, une histoire, une prière ou un poème. » Ensuite, elle me montra comment elle avait glissé un conseil sur le mariage dans la couverture qu'elle préparait pour sa filleule. Elle prit mon doigt et le guida sur les mailles d'un coin de la couverture, lisant à haute voix les mots qui y étaient consignés : *L'amour est une victoire de chaque jour et une richesse à chérir toute la vie.*

Me suis-je éloignée de ses enseignements, ai-je oublié de suivre les conseils qu'étant enfant je lisais sous mes doigts ? En repensant à ces années magiques, pleines de laine, de fils, d'aiguilles et d'histoires, en les comparant aux angoisses qui m'habitent aujourd'hui, je vois beaucoup de ratés dans l'ouvrage de ma vie. J'ai fait de mon mieux pour chérir ce trésor mais j'ai failli. Est-ce ma faute ? Parfois l'amour disparaît pour des raisons qui nous échappent, parfois la vie nous joue de sales tours. Un beau jour de

printemps, ma grand-mère embrassa son époux chéri et lui souhaita une bonne journée de travail ; quelques heures plus tard, le cœur de mon grand-père s'arrêta de battre et celui de ma grand-mère fut brisé de douleur. Mais sa vie ne s'arrêta pas, d'une manière ou d'une autre elle alla de l'avant. Je me trouve maintenant au même point qu'elle : mon mari qui, avant de jouer avec le feu, a été pendant trente ans un compagnon tendre et attentionné, s'est envolé ; mon cœur est brisé mais je dois aller de l'avant. Je dois continuer d'avancer, comme pendant la guerre, avec ses tricots et ses modèles compliqués ; je ne peux sauter aucune maille, je dois les affronter une à une avec courage et détermination jusqu'à la fin.

Du courage, j'en ai tellement besoin ! Le même courage qui a inspiré les espions tricoteurs de la Seconde Guerre mondiale, ces hommes et ces femmes qui utilisaient le tricot pour faire de l'espionnage et communiquer clandestinement. Le tricot est idéal pour dissimuler des messages en code comme le morse parce qu'il est binaire : il n'y a que deux mailles, l'endroit et l'envers. Les positions des troupes, le nombre d'armes, les mouvements des trains... on peut tout cacher dans un bonnet, une écharpe ou une paire de gants. Les messages sont invisibles aux yeux de ceux qui ne savent pas tricoter ou lire les modèles, qui leur paraissent écrits dans un code spécial. C'est pourquoi pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement britannique interdit l'impression de tout modèle de tricot, de peur que l'on puisse s'en servir pour transmettre des informations aux Allemands.

Si les services de renseignement britanniques s'appuyaient beaucoup sur les espions tricoteurs, les Allemands n'étaient pas en reste. Dans les années 1940, des rapports non vérifiés publiés dans la revue britannique *Pearson's Magazine* faisaient état d'espions allemands qui tricotaient des pulls entiers avec un fil couvert de nœuds ; une fois le pull défait et le fil placé dans un cadre contenant les lettres de l'alphabet, des messages secrets apparaissaient. Mais les histoires les plus excitantes sur les espions

tricoteurs pendant les deux guerres mondiales viennent des territoires occupés de l'Europe.

Lors de la Grande Guerre, Mme Levengle était une espionne tricoteuse à Roubaix, dans la région occupée par les Allemands. Elle habitait une maison qui donnait sur l'aire de chargement de la gare. Recrutée par Louise de Bettignies, une femme remarquable, Mme Levengle avait rejoint le réseau Alice, un groupe d'espions et d'alliés qui opéraient dans le nord de la France, en Belgique et aux Pays-Bas, et qui récoltaient et transmettaient aux Britanniques toute information sur les Allemands. Mme Levengle avait l'habitude de s'asseoir à une fenêtre du premier étage de sa maison, face à l'aire de chargement. Chaque fois qu'elle voyait un détail intéressant à rapporter, elle le tapait sur le sol de façon codée. Ses enfants, qui faisaient semblant de faire leurs devoirs à l'étage inférieur, marquaient les codes sur un papier. Pour mesurer tout le courage de cette femme et de ses enfants, il faut rappeler que ces activités étaient fort dangereuses et que la famille s'y adonnait même avec un feld-maréchal allemand habitant sous leur toit.

Pendant la dernière guerre, la Résistance belge recrutait des femmes mûres qui, comme Mme Levengle, habitaient le long des chemins de fer et les quartiers autour des gares et qui, tout en tricotant, pouvaient observer les mouvements des Allemands. Ces femmes transmettaient des messages cryptés dans leurs ouvrages. Elles utilisaient des codes rudimentaires mais efficaces : par exemple une maille perdue, qui fait un trou, indiquait le passage d'un type de train ; une rangée à l'envers sur des mailles à l'endroit, qui produit une saillie, désignait un autre type de train. Ensuite, on transmettait les pièces finies aux espions membres de la Résistance belge.

Si les deux parties se servaient d'espions tricoteurs, le stratagème parut mieux profiter à ceux qui espionnaient pour le compte des Alliés. L'Américaine Elizabeth Bentley<sup>7</sup> fit passer clandestinement aux agents soviétiques des documents du gouvernement américain, des microfilms, des

notes et des dossiers chiffrés cachés dans des paniers remplis de pelotes de laine, d'aiguilles, de modèles et de tissus. À ceux qui, après la guerre, commencèrent à l'appeler « Red Spy Queen », elle répondait qu'un pseudonyme plus adapté eût été la « June Cleaver communiste », en référence à la protagoniste de la célèbre série télévisée américaine des années 1950<sup>8</sup> qui met en scène l'archétype de la mère dévouée au sein d'une famille de classe moyenne. Cette image paradoxale illustre parfaitement les raisons qui faisaient du tricot une excellente couverture pour l'espionnage : dans l'imaginaire collectif de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, une femme qui tricotait ne pouvait être que l'antithèse de l'espionne.

Dans le cas de Phyllis « Pippa » Latour Doyle, l'exception confirme la règle. L'histoire de la vie de cette espionne tricoteuse est si aventureuse qu'elle aurait pu sortir de l'imaginaire de ma grand-mère. C'est un trésor caché d'autrefois, d'une époque où régnaient l'héroïsme, le courage et le don de soi, mais c'est aussi un témoignage de la modestie de ceux qu'un sens profond du devoir et de l'honneur poussait à lutter contre le nazisme. Pippa ne dévoila à personne ses activités d'espionnage, même pas à ses enfants, jusqu'à plusieurs dizaines d'années après la fin de la guerre, quand enfin son héroïsme fut reconnu et son histoire publiée dans le *New Zealand Herald*. Son nom de code était Geneviève : elle était l'une des quarante femmes au service de la SOE – la direction des Opérations spéciales –, l'arme secrète que Winston Churchill voulait employer pour « mettre le feu à l'Europe ».

À vingt-trois ans, parfaitement à l'aise en français, Pippa Latour fut entraînée pour devenir une espionne britannique dans la France occupée. Par une froide nuit d'hiver, elle fut parachutée derrière les lignes ennemies, dans les ténèbres de la guerre, avec son précieux bagage de codes de communication cryptés dans un long fil en soie qu'elle portait dans les cheveux en guise de ruban.

Geneviève se déplaçait à vélo à travers la France occupée ; elle rapportait la position et les mouvements des Allemands, son tricot bien installé dans le panier. Elle encodait ses observations à l'aide de mailles à l'endroit et à l'envers, et transmettait ensuite les informations par radio depuis plusieurs endroits. À maintes reprises les Allemands l'arrêtèrent et fouillèrent ses poches, elle faillit même être découverte. Une fois, une femme policière lui demanda de se dénuder, persuadée qu'elle cachait quelque chose sous ses vêtements. La femme alla jusqu'à dénouer le fil de soie qui retenait sa chevelure pendant que Pippa secouait la tête pour montrer qu'elle ne cachait rien dans ses cheveux.

Tricoter pour la Révolution, pour la Résistance ou pour espionner : les histoires que j'ai entendues pendant mon enfance, mon adolescence et ma jeunesse ont toutes enrichi ma vie ; j'aime à penser qu'elles ont fait de moi une personne meilleure et qu'elles m'aident dans l'épreuve que je traverse maintenant. Ma grand-mère a été mon premier mentor, mais elle n'a pas été la seule.

En 1985, je m'installai à San Francisco avec mon premier mari. Nous arrivâmes une semaine avant Halloween et tout le monde était déguisé. L'employé de banque était habillé en Dracula, le serveur du petit restaurant face à notre hôtel portait un costume à la Frankenstein et le propriétaire de l'appartement que nous voulions louer ressemblait à John Lennon de retour d'Inde. Un jean blanc à pattes d'éléphant au moins deux tailles au-dessus de la sienne, une large tunique afghane également blanche et un gilet teint en *tie-dye* et tricoté à la main, si long qu'il effleurait le sol. Ses longs cheveux châtain clair étaient partagés par une raie ; sa barbe, bien fournie, tombait sur sa poitrine. Il me regardait à travers une paire de petites lunettes parfaitement rondes. Quand il m'ouvrit la porte, je crus pendant une seconde que j'avais fait un bond en arrière dans le temps. Je devinai aux

effluves qu'il était en train de fumer du cannabis, sur fond musical de Jefferson Airplane et de Grace Slick qui chantait *White Rabbit* de sa belle voix ; l'esprit *Peace and Love* était partout, je le sentais fluctuer comme une vague ondoyante parmi les tapis et les coussins colorés éparpillés sur le sol du salon. La grande horloge du temps s'était-elle vraiment arrêtée en 1967, l'été de l'amour ?

Greg, notre propriétaire, n'était pas déguisé. C'était un hippie, l'un des derniers. Il avait habité toute sa vie à deux pâtés de maisons du carrefour de Haight Street et Ashbury Street, l'épicentre de l'été de l'amour. Il était *Dead Head*, fan des Grateful Dead, ce groupe de musique qui, comme lui, vivait dans la région de la baie de San Francisco. Il assistait à tous leurs concerts et se souvenait de chaque détail, un mystère pour moi car la mémoire de Greg était souvent lacunaire à cause de son abus de LSD et d'autres drogues. Il ne travaillait pas ; il n'en avait pas besoin, puisque sa mère lui avait laissé deux maisons qu'il louait, près du Golden Gate Park, ainsi qu'un appartement dans le quartier de Haight-Ashbury, celui que nous allions occuper pendant deux ans. En plus de la musique et de la drogue, il aimait tricoter. Ainsi nous finîmes par tisser un lien d'amitié pendant que nous tricotions ensemble dans son pittoresque salon qui semblait hors du temps.

La génération des hippies fut la première à rejeter toutes les valeurs incarnées par les parents. Ils refusaient d'aller combattre, ils dédaignaient les emplois classiques de neuf heures du matin à cinq heures du soir et ne se coupaient pas les cheveux. Ils préféraient l'amour libre au mariage et voulaient essayer toutes les drogues. C'étaient des rebelles gentils, non violents et pacifiques, qui aimaient tricoter. Pour eux, fabriquer ses propres vêtements revenait à faire une puissante déclaration anticapitaliste ; tricoter des jupes, des pulls, des gilets, bonnets et chaussettes, ainsi que tous les accessoires usuels, des sacs aux ceintures, était un acte révolutionnaire face aux habitudes de consommation occidentales.

Greg avait appris à tricoter pendant l'été de l'amour, lors d'un concert en plein air au Golden Gate Park. Un couple qui était assis à côté de lui sur l'herbe s'était mis à tricoter et avait proposé des aiguilles et du fil à ceux qui les entouraient. Des gens commencèrent à s'approcher pour voir ce qu'ils faisaient ; Greg décida de se joindre à eux et, à peine eut-il essayé les aiguilles qu'il accrocha tout de suite, et ce fut pour la vie.

Cela était peut-être à cause de la drogue, me disait-il, ou de la musique, ou encore des couleurs des fils, qui sait ? « Mais à l'instant même où je compris comment on fait une maille, reprit Greg, que je vis le fil glisser comme un serpent le long de l'aiguille, je tombai amoureux du tricot, tout comme j'étais tombé amoureux du rock and roll la première fois que j'avais entendu Elvis.

« Le premier vêtement que je me suis tricoté était un gilet à rayures avec du fil acheté à Chinatown, dans un magasin qui vendait des sacs de laine de différentes couleurs au poids, poursuivit-il. Des amis, le voyant sur moi lors d'un concert, me demandèrent où je l'avais acheté ; en apprenant que je l'avais fait moi-même, ils me prièrent tous de leur tricoter quelque chose. Je commençai à faire du tricot un métier ; je ne produisais que des gilets et je les vendais aux concerts et aux festivals. J'en faisais toujours deux identiques, un modèle femme et un autre pour homme. À l'époque, les couples



aimaient s'habiller pareil, c'était une manière de signifier à tout le monde qu'ils étaient amoureux » (cf. modèle, p. 221).

Dans les années 1970, les gilets tricotés à la main et presque toujours unisexes étaient très à la mode. En Europe, Londres était la capitale du tricot des hippies ; là se trouvaient les boutiques qu'il ne fallait absolument pas rater, comme Jean Machine dans Kings Road, Biba à Kensington ou encore Carnaby Street. À seize ans, à l'occasion de ma première visite dans la ville, je me lançai dans un pèlerinage du tricot. Il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque ; on ne pouvait pas rentrer dans un magasin et prendre une photo d'un vêtement, si bien que je dus mémoriser toutes les merveilleuses pièces que je ne pouvais pas acheter. Les gilets tricotés étaient partout, je voulais tous les copier. Je me mis à étudier les points et les modèles ; je les répétais dans ma tête deux ou trois fois, et plus tard je consignais mes souvenirs dans un carnet de notes.

À mon retour de Londres, je fonçai chez ma grand-mère. Je lui décrivis celui que je pensais être le plus beau vêtement tricoté que j'avais jamais vu, un gilet souple comme une dentelle et légèrement brillant, en chenille noire ajourée. Le modèle était compliqué, il n'y avait pas de répétition du motif ; plusieurs formes géométriques semblaient disposées de manière aléatoire mais vu de près il y avait une certaine logique dans l'emplacement des motifs, qui au bout du compte paraissaient harmonieux, les plus petits s'entremêlant aux plus larges comme dans un dessin en 3D. Je montrai à ma grand-mère un croquis du motif ajouré et un autre avec la forme du gilet et l'ourlet à franges, dans l'espoir qu'elle pourrait m'aider à le réaliser. Bien sûr, me répondit-elle ; mais sans les franges, je n'étais pas une squaw, ajouta-t-elle à mon grand embarras. Ma grand-mère n'aimait pas les hippies, elle les voyait comme des enfants gâtés et leur accoutrement lui paraissait indigne, surtout leur mode ethnique ; elle savait bien tricoter et, de surcroît, aimait les défis, comme ce gilet en chenille ajourée. Mais surtout, elle m'aimait.

Je raffolais de la mode hippie ; je pensais que c'était une façon personnelle et originale d'exprimer sa liberté. Cela me paraissait révolutionnaire. Encore aujourd'hui, mon cœur bat devant les images de ces années-là : c'était une époque où la liberté d'expression s'incarnait dans tout, au quotidien, y compris les vêtements – et pas à travers Twitter, Facebook, Instagram et les réseaux sociaux en général.

Greg était resté fidèle à la mode hippie et à la philosophie qu'elle incarnait. Il ne portait que des vêtements de style amérindien, les tenues préférées des hippies. C'était une façon de prendre position contre l'establishment qui avait presque réussi à l'envoyer faire la guerre au Vietnam.

Un soir, pendant que nous tricotions et qu'il regardait des rediffusions de *Dallas* à la télévision, il me raconta ce qui lui était arrivé à cette époque-là. « J'étais avec ma famille, devant la télé qui retransmettait le tirage au sort pour la conscription, dit-il. Nous suivions attentivement le début des tirages et les premières dates de naissance déjà sorties, et soudain les voilà, mon jour et mon mois de naissance. Je devais partir au front ! Personne ne parlait, nous nous regardions les uns les autres, incapables de comprendre ce qui était en train de se passer. Et puis ma mère éclata en larmes, au point que mon père ne savait plus quoi faire, la consoler ou me rassurer. Il se tenait debout, au milieu de la pièce, perdu et désespéré. Par chance, l'examen médical révéla une irrégularité de mes battements cardiaques et je n'eus pas à aller au Vietnam.

« J'ai perdu beaucoup d'amis dans cette guerre absurde, poursuivit-il, des hommes jeunes, beaux, heureux, qui n'eurent pas de chance. Pour honorer leur mémoire, j'ai tricoté une couverture avec leurs noms et quand je me sens déprimé, je la sors et je m'enroule dedans, pour me rappeler qu'on m'a fait cadeau de cette vie. Je ne comprends toujours pas à quoi a servi la guerre du Vietnam. La politique, la guerre froide... tout ça j'entends bien, mais je ne vois pas au nom de quelle logique plusieurs présidents

américains successifs ont envoyé ces garçons au massacre. Pourquoi n'ont-ils pas arrêté la guerre avant ? C'est comme un mauvais tricoteur qui persiste dans son ouvrage tout en sachant qu'il a fait une grosse erreur, une erreur structurelle, trop de mailles au départ ou pas assez, et que le fondement de son tricot est mauvais. Ça n'ira pas, ça ne fonctionnera jamais, il sait qu'il est en train de perdre son temps et de gâcher du fil, mais il continue quand même. »

Du courage, c'est ce qui manque au mauvais tricoteur, le courage d'admettre qu'il s'est complètement trompé et qu'il doit tout recommencer. Kennedy, Johnson et Nixon auraient fait de très mauvais tricoteurs, cela ne fait pas de doute.

Défaire ce qu'on a fait, lâcher prise, tirer le fil et démonter une maille après l'autre pour tout recommencer : tout cela fait mal. Et regarder les heures de travail se défaire à la vitesse du fil qui se déroule, revient au début et finit tout emmêlé dans une pelote de laine fatiguée... Oui, cela est atrocement douloureux. Mais parfois il faut en passer par là.

Pendant notre séjour à San Francisco, je fis une fausse couche à la fin du troisième mois. Sur la route vers l'hôpital, je savais que mon enfant n'allait jamais venir au monde. Je le sentais imploser sous la force des contractions, je sentais ma grossesse qui se détricotait. Je savais aussi qu'une fois que je serai sortie de l'hôpital, aucune trace de lui ne subsisterait dans mon corps ; mon bébé serait parti pour toujours.

Une semaine plus tard, je reçus la visite de Greg. J'étais en train de ranger une pile de couvertures et de vêtements que j'avais tricotés pour le bébé, et je pleurais, tout simplement. Il prit ma main et me fit asseoir sur le canapé.

« Imagine que ton cardigan préféré en cachemire tricoté main passe à la machine à quatre-vingt-dix degrés, dit-il. Ce n'est plus qu'une boule de laine épaisse et feutrée, inutilisable. Ton cardigan préféré n'existe plus, la

laine ne peut pas être récupérée, c'est une perte à tout point de vue. Tu es bouleversée, furieuse, tu te sens triste, coupable de ne pas avoir assez pris soin de ton cardigan, de ne pas lui avoir épargné le passage en machine. Mais tu es une tricoteuse, tu travailles bien, et tu peux faire un autre cardigan. Ce ne sera pas le même que celui que tu as perdu mais un autre, peut-être même plus beau que le premier. »

Je suis une tricoteuse, peut-être pas excellente mais je m'en sors assez bien, et oui, je me dis que je peux tricoter un autre cardigan. Je peux avoir un autre bébé, et je l'aurai.

J'ai parlé pour la dernière fois à Greg pendant l'été 2002. Il venait juste de rentrer du Global Knit-In, rassemblement d'activistes qui s'était déroulé en marge du G8 se tenant cette année-là au Canada dans la station de Kananaskis Resort, à une heure et demie de voiture de Calgary. Il me dit qu'il allait quitter San Francisco. La Silicon Valley avait détruit la magie de la ville et il retournait en Inde. Mais avant de quitter les États-Unis pour toujours, il avait voulu répondre présent aux appels du Revolutionary Knitting Circle, un groupe de contestation né en 2000 à Calgary. Il parlait avec grand enthousiasme de cette initiative qui s'inscrit dans la tendance de ce mouvement antisystème international appelé « craftivisme ». Il sentait toutefois que le fil de sa vie l'emmenait vers d'autres horizons, vers les villages du Cachemire. Je lui avouai que je n'avais jamais entendu parler du craftivisme. Il en fut choqué : mais où vivais-je ? Je ne suivais pas le réseau mondial des tricoteurs ? Je n'avais pas remarqué la vague de renaissance du tricot ?

Le tricot comme moyen politique d'opposition à la face cachée de la mondialisation, que ce soit l'inégalité des revenus ou l'implosion des démocraties sociales : voilà le secret le mieux gardé de notre époque. Le système a réussi, on ne sait pas comment, à persuader les médias que ce mode de contestation politique ne touche qu'un très petit nombre

d'activistes excentriques et cinglés. Mais dans les faits, c'est le contraire qui se passe. Le tricot comme forme de protestation politique se développe de façon exponentielle depuis le début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle ; tous ceux qui ont embrassé le mouvement ont une vision claire de ce qui ne va pas dans notre société. Souvent, leur rhétorique a des tons révolutionnaires, rappelant parfois le marxisme. Leur objectif est pacifique : donner de la voix aux laissés-pour-compte à travers le tricot. Il ne s'agit pas juste d'une lubie de la génération Y, cela va bien au-delà des simples photos d'arbres habillés de couvertures tricotées que l'on poste ensuite sur Instagram. C'est une déclaration pacifique et puissante à propos de la désintégration de nos sociétés, de la destruction de l'environnement et de l'implosion des valeurs sociales au nom de la cupidité.

Après mon échange avec Greg, j'ai retrouvé le manifeste par lequel le Revolutionary Knitting Circle appelle à la mobilisation pendant le Global Knit-In. On y lit que « le G8 prétend être le rassemblement des leaders démocratiques. Le Revolutionary Knitting Circle affirme qu'il n'en est rien : le G8, c'est la rencontre des plus riches qui décident du sort de la grande majorité des peuples que ces "leaders" ne représentent aucunement<sup>9</sup> ». Je ne pourrais mieux le dire ; j'ajouterais au G8 toutes les autres manifestations internationales, du G20 au Fonds monétaire international (FMI) en passant par la Banque mondiale. Qu'ont-ils fait pour promouvoir la justice, la démocratie et l'égalité ; pour combattre la pauvreté, le crime, la faim ; pour éviter les guerres, pour aider les réfugiés, pour sauver notre planète ? Le lecteur jugera.

Greg a raison : la magie de San Francisco s'est envolée et notre monde va de plus en plus mal. Mais le fil de la vie qui s'élance du haut du Golden Gate Bridge n'a pas été coupé, et le mouvement mondial du tricot en est la preuve vivante. Bien au contraire : le fil de la vie est aussi fort et solide qu'à l'été 1967. Nous n'avons qu'à le chercher sous les montagnes de produits et d'applications qui s'accumulent dans notre vie quotidienne.

Certes, nous vivons une époque difficile et, une fois de plus, nous sommes en train de tricoter un modèle qui nous mène vers la guerre, une suite compliquée et impénétrable de mailles qui effrayent même les meilleurs tricoteurs. Le modèle d'une guerre sournoise et insaisissable, car au lieu de se manifester concrètement, elle gronde dans notre âme. Et, une fois de plus, il faut du courage et de la détermination pour s'en sortir, une maille après l'autre jusqu'à parvenir au bout. Mais les tricoteurs d'aujourd'hui en ont, du courage et de la détermination : c'est la conclusion à laquelle je suis parvenue en faisant des recherches pour écrire ce livre.

Il est possible que le monde ne soit pas au courant de la révolution mondiale qui se joue avec le tricot, car les médias ont présenté ce mouvement politique comme la fantaisie de quelques rares artistes de talent. Cependant, derrière tous ces artistes remarquables, il y a des millions de personnes qui sont dans la même contestation et qui partagent la même vision du rôle puissant que peut avoir le tricot. Seuls ou en groupe, ils tricotent et relèvent les mailles de ce monde fracturé, ils réparent les trous laissés chaque jour par les politiciens, ils tricotent maille après maille à grande vitesse pour nous sortir du modèle de cette guerre qui nous menace et pour commencer, enfin, à tisser de nouveau la paix.

En 2006, l'artiste danoise Marianne Jorkensen a réalisé un couvre-théière rose en tricot dont elle a habillé un char de combat afin de protester contre l'implication de son pays dans le conflit avec l'Irak. En 2005, Lisa Anne Auerbach a tricoté des *body count mittens*, des moufles numérotées d'après le nombre de victimes de la guerre en Irak ; les cadavres s'amoncelaient si rapidement qu'entre les deux moufles d'une même paire, le chiffre augmentait vertigineusement. Ces tricoteuses ne représentent que la partie émergée de l'iceberg d'un mouvement politique mondial, mais pour saisir l'ampleur de leurs actes il faut d'abord comprendre que souvent, tricoter est bien plus qu'une activité individuelle et solitaire. C'est une force

qui rassemble les gens pour un bien collectif beaucoup plus grand. C'est cela, le pouvoir du tricot.



---

Ou « dames des Halles », marchandes parisiennes qui marchèrent avec plusieurs milliers de femmes sur Versailles le 5 octobre 1789 (*N.d.T.*).

Elizabeth Bentley (1908-1963). Membre du Parti communiste américain, elle servit l'Union soviétique de 1938 à 1945, avant de faire défection et de se mettre au service du FBI.

*Leave it to Beaver* fut diffusée en France en 1997 sous le titre de *Petit Poucet l'espiègle*.

Sur le manifeste et les protestations en marge du G8, voir : <https://www.indymedia.org.uk/en/2002/03/25858.html>.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre IV

## FÉMINISME ET TRICOT, UNE RELATION D'AMOUR-HAINE



Pendant que j'écris ce livre, il me faut aussi gérer la situation de crise dans laquelle je me trouve. Afin d'éviter la ruine, je dois mettre en place des stratégies financières qui me permettront de survivre le temps de liquider le plus gros actif de mon patrimoine, une maison située dans une luxueuse station de ski américaine. Pour que mon plan fonctionne, j'ai dû prendre une hypothèque sur ma maison de Londres et la louer pour rembourser les mensualités.

En préparant les cartons dans mon bureau, j'ai retrouvé une très vieille photo de moi, prise en hiver, quand j'avais peut-être six ou sept ans. Je suis à skis avec mon père, au pied d'une piste, sans doute après une descente. Il se tient derrière moi ; à cause de l'angle de la pente, son torse surplombe ma tête dans la photo. Je lèche une poignée de neige ; je me souviens que je faisais toujours cela sur les pistes quand j'avais soif. J'ai regardé cette image en noir et blanc des millions de fois, mais aujourd'hui, pour la première fois, je m'aperçois qu'elle ressemble beaucoup aux publicités de tricot des années 1960 typiques des magazines féminins que j'ai feuilletés pour écrire ce livre.

Je me souviens de ce jour ensoleillé au creux de l'hiver. Nous faisons du ski à Terminillo, une station près de Rome. Mon père et moi avons des

pulls bleu foncé avec des motifs scandinaves sur les épaules, des flocons de neige et des rennes blancs. Ma grand-mère avait tricoté celui de mon père, et ma mère le mien. Elles les avaient faits en cachette, une surprise avant notre départ. Ce matin-là, après le réveil, mon père et moi avons mis tous les deux nos pulls assortis avant le petit déjeuner, père et fille fiers de porter les mêmes vêtements de neige.

J'ai gardé cette photo pendant des années sur les étagères de mon bureau parce que ce jour-là m'a toujours rappelé une période heureuse de ma vie. C'est une époque bien lointaine, j'allais au ski avec mon père, et ma mère et ma grand-mère restaient à la maison pour s'occuper de mon petit frère, pour cuisiner nos repas et, bien sûr, pour tricoter. Enfant, je ne me suis jamais demandé pourquoi ma mère ne venait pas avec nous, pourquoi mon père passait tous ses week-ends en hiver sur les pistes avec moi, petite fille, alors que sa femme se consacrait aux affaires domestiques. J'ai été élevée dans la répartition traditionnelle des rôles masculin et féminin mais sans vraiment me rendre compte que j'étais une fille. Mon père m'a élevée comme si j'étais un garçon ; physiquement j'étais en forme, je n'avais peur de rien, j'apprenais rapidement et je l'aurais volontiers suivi au bout du monde s'il me l'avait demandé. Mon regard sur ma mère et sur le monde en général était celui d'un homme, c'était le regard de mon père. Je n'avais pas conscience que ma mère et moi appartenions au même sexe et qu'après la puberté j'allais très probablement devoir suivre son destin.

Dans la société occidentale d'après guerre, les femmes étaient essentiellement des maîtresses de maison, les hommes allaient au travail pour subvenir aux besoins de la famille mais tous étaient des consommateurs. L'image du couple marié parfait était une représentation sociale qui avait du sens du point de vue économique : les hommes, rentrés de la guerre, avaient besoin de travail et les femmes, qui avaient fait tourner l'économie en l'absence des hommes, devaient retourner au foyer. Elles ne devaient pas concurrencer leurs maris sur le marché du travail ; leur rôle

était de garder les enfants et de s'occuper de la famille. Cette division du travail imposée par le capitalisme moderne apparaissait alors comme le moyen le plus rapide de repeupler les nations déchirées par la guerre, des pays qui allaient bientôt représenter des marchés prospères et des débouchés florissants pour les produits.

D'un point de vue social, personne n'aurait pu remettre en question le paradigme de la femme au foyer et de l'homme au travail car il ne faisait que proposer une version adaptée à l'époque de la traditionnelle division des rôles entre homme et femme. D'un point de vue historique aussi, le retour à la normalité après une période de grands bouleversements politiques s'accompagnait toujours d'un renforcement de la séparation classique des genres dans le travail. Et les femmes avaient accepté cette phase de transition : aux États-Unis par exemple, après la guerre d'Indépendance, les femmes qui avaient rendu le soulèvement possible par leurs talents et leur travail artisanal retournèrent volontairement dans la cage à pelote, laissant les hommes s'attribuer tous les honneurs de la victoire. En 1945, d'un point de vue social et économique, il était donc tout à fait logique de penser que renforcer le stéréotype des genres après la folie destructrice de la guerre pouvait garantir la paix et la stabilité économique et fournir un cadre social rassurant pour les générations à venir.

À la fin des années 1940, personne ne s'attendait à ce que les femmes se révoltent. Et il ne fait pas de doute que pendant plus d'une décennie les femmes semblaient heureuses dans l'univers restreint du mariage et de la maison auquel on les cantonnait. Pendant toutes les années 1950, se marier était la principale aspiration d'une jeune femme occidentale. Aux États-Unis, par exemple, l'âge moyen du mariage descendit à vingt ans et le nombre de jeunes femmes inscrites à l'université diminua de manière considérable. Les femmes semblaient impatientes de s'emprisonner dans les liens du mariage, de devenir mères et femmes au foyer, en charge de la famille. Néanmoins, et contrairement au passé, ces femmes n'étaient pas

que mères et épouses : elles consommaient aussi. Dans une société où la croissance économique va de pair avec la consommation, les femmes, qui représentaient plus de la moitié de la population, ne pouvaient pas être exclues du marché. Paradoxalement, le capitalisme moderne qui les bannissait du monde du travail leur avait octroyé sans le savoir un pouvoir beaucoup plus grand en faisant d'elles les principales consommatrices.

Le tricot participa activement à la construction de cette nouvelle économie. Les femmes avaient tricoté avec ardeur et passion pendant un demi-siècle pour faire face à la dureté de la vie. Avec leurs aiguilles, elles avaient habillé leur famille pendant la Grande Dépression et tenu les soldats au chaud pendant les deux guerres mondiales. Le tricot était utile et patriotique ; c'était une forme d'artisanat et de savoir-faire qui dépassait les distinctions de race et d'âge et que toutes les classes sociales pratiquaient. Des adolescentes aux grands-mères, des riches bourgeoises aux travailleuses en passant par les classes moyennes, toutes savaient tricoter. Pour l'industrie manufacturière du fil, déjà en forte croissance tout au long de la Seconde Guerre mondiale, la population féminine des pays occidentaux représentait le plus grand marché de consommateurs jamais vu.

Après la guerre, cette industrie sut rapidement se reconvertir, de la production militaire aux produits de l'économie civile, et cibra les femmes en tant que principal marché de consommation. Le tricot se transforma en une forme d'artisanat géré de manière industrielle. Alors qu'auparavant la plupart des modèles étaient transmis de génération en génération ou bien créés par les tricoteurs, à la fin des années 1940 l'industrie commença à en produire pour s'en servir comme d'un outil marketing. Les filatures les communiquaient aux maisons d'édition, aux journaux et aux magazines où ils étaient reproduits. Ces publications contribuèrent de façon importante à diffuser l'idée selon laquelle pour une femme être moderne, c'était être une parfaite femme d'intérieur ; elle devait apprendre à faire le ménage, à

cuisiner et à tricoter pour sa famille. Les pulls unisexes, comme les tricotés d'inspiration scandinave que mon père et moi portons sur la photo, étaient clairement pensés dans cet objectif : c'était un ingénieux outil marketing qui devait permettre de tricoter plusieurs vêtements à partir d'un même modèle. La mode unisexe renforçait également le rôle central que le noyau familial jouait dans la société d'après guerre : parents et enfants portaient des uniformes identiques tricotés à la main.

À mesure que le boom économique progressait, la mode découvrait le tricot et le crochet ; simultanément, les filatures commencèrent à cibler de plus en plus la femme en tant que consommatrice en soi plutôt que comme épouse et mère. En d'autres termes, grâce aux modèles les femmes étaient encouragées à tricoter pour elles-mêmes, pour leur propre plaisir, pour paraître belles et à la mode, ce qui ne s'était jamais produit auparavant. Vers la fin des années 1950, sur la Côte d'Azur française et italienne, il était tout à fait normal de voir de petits groupes de femmes sous les parasols en train de faire du crochet et de tricoter des tailleurs Chanel et des manteaux pour l'automne, des pulls en angora pour l'hiver et des sacs de shopping. C'était le début de la prise de conscience du pouvoir des femmes en tant que consommatrices.

Bien sûr, la division des rôles au sein de la famille, qui était intimement associée à la paix et au bonheur, n'avait été qu'un leurre depuis le début. Dans les années 1950, d'importants mouvements culturels circulaient déjà de manière souterraine ; ils allaient plus tard éclater dans ceux des droits de l'homme, et de la libération de la femme ainsi que dans le mouvement contre la guerre.

Pour la plupart des femmes enfermées dans le rôle de fée du logis, la cage à pelote était trop étroite, notamment parce que le matraquage publicitaire orchestré par le marketing en direction des femmes était en train d'ouvrir une fenêtre sur le monde extérieur et sur ses possibilités infinies. Beaucoup d'entre elles se sentirent de plus en plus isolées dans leur foyer ;

elles discernaient qu'il manquait quelque chose dans leur vie mais ne parvenaient pas à en saisir l'essence, ou peut-être avaient-elles peur d'affronter la réalité. En 1963, la journaliste Betty Friedan, qui avait abandonné sa carrière pour se marier, répondit à cette question dans *La Femme mystifiée*<sup>10</sup>, le livre qui devait rapidement devenir la bible du mouvement féministe américain. En interviewant ses anciennes camarades de Smith, une des universités du réseau d'élite Seven Sisters dédié à l'éducation des femmes, elle avait révélé au grand jour le profond sentiment de malaise que vivaient ces femmes très instruites. Elles sentaient qu'elles n'avaient pas d'ouvertures, aucune possibilité d'exprimer leurs talents. Le mariage s'était révélé être une prison existentielle, un piège socio-économique d'où elles ne savaient comment s'échapper. Contrairement à leurs aînées, ces femmes étaient pleinement conscientes des barreaux de la cage à pelote.

Dans les années 1960, bon nombre des mères de mes amies ressentaient cette même frustration, la mienne aussi. Selon la définition d'Erica Jong, elles souffraient d'un mal qui n'avait pas de nom. Elles n'arrivaient pas à mettre le doigt sur ce qui n'allait pas dans leur vie, à identifier la raison pour laquelle elles étaient insatisfaites malgré leurs beaux enfants, leur mari et leur maison parfaite<sup>11</sup>.

Elles continuaient de cuisiner, de tenir leur maison et de s'occuper de leur famille comme leurs mères avant elles, mais elles le faisaient sans aucune joie : les tâches ménagères étaient devenues un fardeau et elles les ressentaient parfois comme une forme de servitude volontaire.

Au milieu des années 1960, de nombreuses adolescentes regardaient leur mère comme un modèle à ne pas suivre. Rejetant l'image de la parfaite femme d'intérieur, elles se lancèrent dans une guerre ouverte contre le monde pour redéfinir la notion de féminité. Comme dans toutes les grandes révolutions, le mouvement féministe dut tout déconstruire avant de pouvoir

commencer à reconstruire ; tout ce qui était associé à la soumission de la femme devait être éradiqué.

*En fabriquant nos propres vêtements, nous lancions un message fort contre la société de consommation.*

Alors que le travail manuel « féminin » avait été rejeté par la plupart des femmes, car considéré comme un instrument susceptible de renforcer le schéma de la domination masculine, le tricot et le crochet soulevèrent des sentiments partagés au sein du mouvement féministe, qui ne parvenait pas à prendre une position claire. Selon certaines militantes, le tricot avait obligé les femmes à rester dans leur intérieur et les avait contraintes à une tâche invisible et mal reconnue ; le tricot était donc devenu le symbole de l'oppression de la femme. Elles ignoraient le pouvoir politique et révolutionnaire qu'il avait eu dans l'histoire et ne reconnaissaient pas sa valeur en tant qu'expression de la créativité. Beaucoup de jeunes femmes, moi comprise, n'étaient pas de cet avis ; nous continuions à tricoter et à aimer le faire, nous en avions le droit. Pour nous, les aiguilles et le crochet représentaient des armes supplémentaires dans la bataille pour notre indépendance, pas tant à l'égard des hommes mais contre le capitalisme, cette forme ultime de domination. En fabriquant nos propres vêtements, nous lancions un message fort contre la société de consommation, à l'instar du mouvement hippie. Fait intéressant, c'est grâce à cela que les tricoteuses purent vivre pleinement le slogan féministe si populaire « *I am mine* » (« Mon corps m'appartient »). Reconquérir le corps féminin revenait non seulement à déchirer le voile de l'exploitation pornographique masculine mais aussi à le rhabiller à son propre goût, en dehors de cette mode qui fabriquait des vêtements en série.

C'est grâce à une ruse que le mouvement féministe parvint à concilier le regard ambivalent qu'il portait sur le tricot et le crochet : tricoter n'était pas un acte politique mais une forme d'expression individuelle. Les femmes avaient le droit de tricoter pendant les assemblées et les réunions

hebdomadaires d'entraide et de sensibilisation, mais elles pouvaient aussi choisir de ne pas le faire ; la décision leur revenait. Les deux activités, le tricot et le crochet, étaient neutres. C'est un détail très important, car à l'intérieur du mouvement féministe, le mantra à l'origine de tous les autres était : « Tout ce qui est personnel est politique. » La neutralité n'existait pas : tout était politique, rien n'était privé.

Comment tricoter a-t-il pu pour devenir neutre ? La réponse la plus plausible à cette question est que l'image du tricot en tant que moyen d'oppression des femmes était un stéréotype intenable. En effet, les hommes tricotaient depuis des siècles et jamais les tricoteurs n'avaient eu l'impression d'avoir été réduits en esclavage par des fils et des aiguilles. Bien au contraire : savoir tricoter un poncho ou un pull, pour soi ou pour son partenaire, a toujours été vu comme la manifestation de la créativité et du talent d'une personne, un acte de libre arbitre.



C'est peut-être pour cette raison que pendant ma période militante dans le mouvement féministe italien, je n'ai jamais entendu la moindre critique à l'égard de ma pratique du tricot venant de quelqu'un qui ne tricotait pas. Je l'ai même enseigné à des amis proches, hommes et femmes, et j'ai vu la

passion grandir en eux. Les bikinis étaient parmi les modèles les plus populaires (cf. modèle, p. 225). Ceux qui ne tricotaient pas et ceux qui ne songeaient pas à le faire respectaient néanmoins le statut neutre de cette pratique. Le tricot n'était ni encensé ni condamné ; le fil et les aiguilles devinrent plutôt un outil supplémentaire à la disposition des tricoteurs pour promouvoir la libération et l'émancipation de la femme.

En 1975, à Rome, je faisais partie d'un groupe féministe qui promouvait l'usage de la contraception. Tous les vendredis après-midi je tenais des réunions publiques, accompagnée de deux gynécologues femmes. Une partie de mon travail consistait à aider les femmes à choisir le meilleur contraceptif et à les convaincre de venir par la suite partager leur expérience. De nombreuses femmes participaient chaque semaine aux rencontres mais peu d'entre elles revenaient nous voir. Je me souviens bien de celles qui l'ont fait, et en particulier d'une mère avec sa fille adolescente.

Elles étaient issues de la riche bourgeoisie sicilienne ; assises en silence, elles écoutaient les autres femmes. Pendant ces réunions, nous encourageons les participantes à raconter leur histoire, les raisons qui les avaient poussées à utiliser la contraception au lieu de simplement faire confiance à leur partenaire pour éviter une grossesse. Le partage et l'ouverture aux autres faisaient partie de notre stratégie, qui était de redonner du pouvoir aux femmes, de les aider à reprendre le contrôle de leur corps et de leur vie sexuelle.

En général, je ne tricotais pas pendant ces rencontres, préférant me tenir au milieu de la salle pour modérer les débats, répondre aux questions et pour fixer les rendez-vous de la semaine suivante avec les gynécologues. Mais ce vendredi-là, il n'y avait pas beaucoup de femmes ; la réunion avançait tranquillement, je me sentais à l'aise avec le groupe. Ainsi, vers la fin, alors que les gynécologues répondaient à quelques questions, je m'assis

sur un banc et pris en main mon travail, un sac de plage en jute que je venais de commencer.

La mère et la fille attendirent que tout le monde fût parti avant de s'avancer vers moi. La mère me demanda si on pouvait parler en privé ; j'allais répondre que cela était impossible, notre règlement imposant des débats publics, lorsque j'aperçus une lueur de panique dans les yeux de la fille. J'acceptai donc de les écouter, et nous prîmes place toutes les trois sur l'un des bancs.

Elles nous avaient menti : ce n'était pas la mère qui avait besoin de contraceptif, mais la fille. Je leur répondis que cela n'était pas un problème mais elles secouèrent la tête. Elle avait besoin d'une consultation en urgence ; elle venait d'avoir dix-huit ans et son mariage devait se célébrer la semaine suivante. Je leur dis que je ne pouvais pas satisfaire leur demande, personne n'était disponible avant une semaine, c'était notre règlement. J'allais partir quand je remarquai qu'elles me regardaient toutes les deux d'un air suppliant. Je me rendis compte qu'elles cachaient un secret terrible. Elles avaient désespérément besoin d'aide, me dis-je, et j'étais la seule personne qui pouvait la leur apporter.

Je les fis patienter pendant que j'allais dans l'autre pièce, où une gynécologue s'appêtait à partir. Je lui demandai si elle pouvait faire une exception et recevoir la mère et la fille immédiatement. Comme elle voulait connaître la raison, je lui parlai franchement : je n'étais pas sûre mais il devait certainement y avoir un motif grave pour que la mère et la fille aient si peur d'en parler. La gynécologue consentit à les recevoir.

Quand je retournai dans la salle, je vis la mère qui tenait mon tricot d'une main et le modèle de l'autre. En me voyant, elle s'excusa et remit tout immédiatement sur le banc. « Est-ce que vous tricotez ? » lui demandai-je. Oui, répondit-elle, ajoutant que dans l'agitation du départ elle avait oublié d'apporter son travail. Je pris mon sac à tricot et je rangeai l'ouvrage et le modèle ; je le lui donnai et je l'accompagnai, avec sa fille,

dans la pièce pour la consultation. « Vous en avez plus besoin que moi, lui dis-je. Vous n'avez qu'à me le rapporter quand vous reviendrez avec votre fille et son histoire. »

Un mois plus tard, elles étaient à la réunion. Elles apportaient un très beau sac tricoté en fil de jute et une histoire tragique avec un dénouement heureux à raconter au groupe. Le père avait promis sa fille en mariage à un lointain cousin, un homme âgé et puissant. Redoutant de tenir tête à son mari, la mère avait pris les choses en main ; elle avait contacté le groupe et avait aidé sa fille à se procurer un contraceptif. Ne pouvant arrêter le mariage, elle avait réussi à lui épargner d'avoir un enfant avec un homme qu'elle n'aimait pas.

Deux jours avant le mariage, la fille prit sa propre vie en main et refusa le mariage arrangé. Avec l'aide de sa mère, elle déménagea en Suisse et intégra un pensionnat pour passer son baccalauréat. La découverte de l'association et notre rencontre avaient donné à la mère le courage et la force de protéger sa fille, et à cette dernière la volonté de prendre son destin en main. Les femmes qui assistaient à la réunion commencèrent à applaudir spontanément ; le récit de l'émancipation de ces femmes fut un de ces moments magiques que je garderai pour toujours parmi mes souvenirs les plus précieux.

Le tricot prit place sur le devant de la scène du féminisme lorsqu'il fut enfin clair que l'émancipation des femmes n'avait rien à voir avec le fait d'abandonner les tâches domestiques et d'assumer des rôles traditionnellement masculins ; lorsque enfin nous reconnûmes que, par définition, l'égalité n'a pas de genre, de race ou de statut social, ce qu'avait toujours ouvertement soutenu le mouvement hippie. Il est intéressant de noter que les hommes avaient déjà cherché à s'approprier certaines tâches domestiques qui demandaient de la créativité et qui étaient traditionnellement remplies par les femmes, par exemple la cuisine. La

révolution qui eut lieu aux fourneaux entre la fin des années 1990 et le début des années 2000 ne faisait que confirmer ce que Debbie Stoller, fondatrice et éditrice du magazine *Bust*, a bien résumé dans son livre *Stitch'n Bitch*<sup>12</sup> : le mouvement féministe n'avait pas renversé les stéréotypes de la société traditionnelle, qui valorisaient ce que les hommes faisaient, des activités à l'extérieur de la maison. Le changement social ne serait réel que lorsque les tâches depuis toujours réalisées par les femmes seraient unanimement reconnues comme étant sur un pied d'égalité avec le travail des hommes.

Bien qu'il soit moins fréquent de rencontrer un homme qui tricote qu'un homme qui cuisine, tricoter transcende de plus en plus les barrières du genre, de la race et du statut social. Loin des clichés, cette activité nous enseigne à tous l'acceptation de l'autre et sa différence. Dans notre monde globalisé, c'est là encore une autre surprenante manifestation du pouvoir du tricot.

Magali Le Huche écrit et illustre des livres pour enfants. Bien connue en France, elle a publié en 2008 *Hector, l'homme extraordinairement fort*<sup>13</sup>. Hector travaille dans un cirque où tout le monde a une caractéristique unique. La sienne, c'est qu'il est exceptionnellement fort : d'un seul doigt il peut soulever deux lave-linge. Mais il a un secret. Sous sa caravane, il s'est construit une cachette où il peut s'adonner à son activité préférée : le tricot ; et il chante « Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, de l'angora au mohair, de la laine au coton, le tricot c'est ma passion ».

Un jour, les dompteurs de lions et de léopards découvrent son secret. Ils s'emparent de son ouvrage et, pour le ridiculiser, accrochent toutes les pièces qu'il a tricotées autour du chapiteau. Ils le brocardent et rient à pleine gorge, disant qu'il n'est pas extraordinairement fort mais que dorénavant ils l'appelleront « Hector, l'homme extraordinairement marteau du tricot », autrement dit, un toqué du tricot.

Hector n'a même pas le temps de pleurer sur son sort qu'un vent extraordinairement fort vient arracher les piquets du chapiteau qui s'envole, emportant tous les tricots d'Hector et, dans la foulée, tous les vêtements des forains. Quand le vent se calme enfin, tout le monde se retrouve nu, sans rien pour s'habiller.

Léopoldine, la ballerine qu'Hector aime secrètement, se retrouve toute nue devant sa caravane ; il serre contre lui le beau tutu qu'il a tricoté pour elle. Léopoldine l'enfile, rassemble les autres et demande à Hector de leur apprendre à tricoter. « Une maille à l'endroit, une maille à l'envers, de l'angora au mohair, de la laine au coton, le tricot c'est notre passion », chantent-ils tous ensemble, au bout de quelques instants. Ils tricotent de nouveaux vêtements ainsi qu'une nouvelle tente pour le cirque, qu'ils appellent désormais Le Cirque extraordinairement doux. Hector et Léopoldine dansent tout en tricotant : leur numéro s'impose rapidement comme favori auprès du public.

Briser les clichés est une des étapes du long chemin qui mène au progrès. C'est un acte subversif, souvent contestataire à l'égard du système, une vague révolutionnaire dont se sont emparées les femmes du mouvement féministe et sur laquelle elles continuent de surfer. Mais le changement dans la société ne peut pas se limiter à un seul genre, une seule race ou un seul groupe social ; le véritable changement de culture est toujours universel, tout comme l'élan de la révolte qui le porte. Que des hommes hétérosexuels, des homosexuels et des transsexuels tricotent, surtout en public, voilà un acte qui annonce la modernité depuis quelque temps déjà, en ce qu'il remet en question les définitions du masculin et du féminin. Le tricot interroge le regard que la société porte sur le genre dans la vie de tous les jours. Ce faisant, il nous pousse à davantage de tolérance à l'égard de la diversité, une démarche qui permet à notre âme de rayonner.

En 2017, Louis Boria fut photographié alors qu'il était en train de tricoter dans le métro de New York. L'image, postée par la chanteuse

Frenchie Davis, fit immédiatement le *buzz* sur les réseaux sociaux ; puisqu'elle rompait avec le stéréotype traditionnel selon lequel seules les femmes tricotent, et seulement à la maison, cette image est devenue une source d'inspiration pour beaucoup. Elle a contribué à casser un des derniers barreaux de la cage à pelote.

Pour Louis Boria, la passion pour le tricot fut une révélation. Quand il était adolescent, sa grand-mère avait essayé sans succès de lui apprendre le crochet. Des années plus tard, il fit un rêve dans lequel il se tenait les bras en l'air, comme s'il était en train de travailler avec du fil et des aiguilles. Dans le rêve, il éprouvait une telle sensation de bien-être qu'il décida d'apprendre à tricoter. Il devint tout de suite accro : tout ce qu'il voulait, c'était tricoter, mais il hésitait à le faire devant tout le monde, dans le métro ou dans le bus. Le cliché du tricot comme activité féminine l'en empêchait et il ne se sentait pas à l'aise avec l'idée de braver ce stéréotype publiquement car il ne voulait pas être jugé. En même temps, il se rendait bien compte que tous les jours il perdait son temps dans le métro, une heure et quart à l'aller et au retour, son ouvrage sagement rangé dans le sac à projets. Cela lui prit un certain temps avant de trouver le courage de le sortir en public mais, une fois qu'il eut fait les premières mailles dans le métro, les gens commencèrent à l'approcher : ils se pressaient autour de lui et, pleins de gentillesse, lui posaient des questions<sup>14</sup>.

Tricoter dans le métro a changé la vie de Boria. Aujourd'hui, il est à la tête de son affaire, la Brooklyn Boys Knits, qui fabrique des vêtements tricotés à la main ; il est épanoui, il vit pleinement son rêve. Mais le tricot a aussi été pour lui un moyen de se débarrasser de ses peurs. Certes, la cage à pelote a surtout vu défiler des femmes mais d'autres, beaucoup d'autres, se sont retrouvés derrière ses barreaux.

Aujourd'hui ces barreaux sont arrachés, l'un après l'autre, par des hommes et des femmes, tous tricoteurs. Parmi les figures emblématiques de la libération, le groupe finlandais de *heavy metal* qui a organisé en juillet

2019 le premier concours Heavy Metal Knitting World Championship, où les concurrents, souvent costumés, s'affrontent au tricot avec acharnement au rythme de groupes jouant au fond de la scène<sup>15</sup>.

Seules quelques barrières demeurent. Nous, les tricoteurs d'aujourd'hui et de demain, sommes de plus en plus libres. Ce qui nous définit, c'est le fil qui nous relie, ce cadeau offert par la nature que nous tissons et tricotonons, ensemble, ici et ailleurs, pour toujours. Nous sommes en train de sortir de la cage à pelote.

---

<sup>10.</sup> *The Feminine Mystique*, W. W. Norton Company, 1963 ; traduction française de Yvette Roudy, Belfond, 1964, rééd. 2019, Pocket, 2020.

<sup>11.</sup> *Makers : Women Who Make America*, « *The Feminine Mystique* », diffusé le 26 février 2013 par la chaîne PBS.

<sup>12.</sup> Debbie Stoller, *Stitch'n Bitch*, New York, Workman Publishing Company, 2004.

<sup>13.</sup> Édition Didier Jeunesse.

<sup>14.</sup> TrueExclusives, *Get to Know Brooklyn Boy Knits/Viral Subway Knitters*, mis en ligne le 23 avril 2018, <https://www.youtube.com/watch?v=1Ssv3rZMzo4>.

<sup>15.</sup> Voir le site du festival : <https://heavymetalknitting.com/>.

## Chapitre V

### LE TRICOT, LE YOGA DE L'ESPRIT



Derek, le peintre rasta que j'ai embauché pour rafraîchir ma maison avant de la mettre en location, a une cinquantaine d'années et vient de la banlieue sud de Londres. Un jour, pendant qu'il terminait un panneau de mur du salon où j'étais assise en train de tricoter, je remarquai qu'il n'arrêtait pas de me regarder. Je travaillais à un châle gris anthracite en dentelle ; j'avais acheté le fil très fin, en soie et cachemire mélangés, à Milan deux ans plus tôt mais je l'avais oublié avec le modèle au fond d'un vieux sac à pelotes. J'étais tombée dessus en faisant le tri dans mon garde-meubles ; je fus si contente que le soir même je me mis à commencer l'étole. Le modèle était compliqué, j'avais besoin de me concentrer pour bien assimiler le motif mais le regard intrigué que Derek jetait tout le temps à mon tricot me distrayait sans arrêt.

« Est-ce que vous tricotez ? » lui demandai-je à la fin. Il secoua la tête mais ajouta qu'il en faisait quand il était à l'orphelinat. Il aimait tricoter parce que, me dit-il, c'était la seule activité qui calmait sa colère. Je lui servis une tasse de thé et lui proposai de me raconter son histoire.

« J'ai déménagé de Birmingham à Londres à onze ans, commença-t-il. Ma mère avait trouvé un travail de secrétaire et, comme c'est la coutume dans mon pays, elle me prit avec elle parce que j'étais l'aîné, laissant mon petit frère et ma sœur à Birmingham chez des connaissances. L'idée était de mettre suffisamment de côté pour avoir un appartement bien à nous à

Londres, mais elle tomba gravement malade ; les médecins disaient qu'elle avait besoin d'un nouveau foie. Pendant que nous attendions un donneur, les assistants sociaux retrouvèrent mon frère et ma sœur qui vivaient dans la rue à Birmingham. Ils n'avaient que huit et neuf ans. Les gens qui devaient s'en occuper les avaient jetés dehors sans préavis. On ne sut jamais pourquoi, mais je suppose que ma mère étant malade, ils craignaient qu'elle n'arrête de payer pour eux. Mon frère et ma sœur furent placés dans un foyer pour enfants à Londres.

« Je me souviens qu'à l'époque, j'étais très en colère : contre ces gens qui avaient traité ma sœur et mon frère comme de vieux meubles, contre les médecins qui insistaient pour que ma mère subisse une transplantation, contre ce père que je n'avais jamais connu et dont je ne savais même pas le nom. J'étais très, très en colère. J'aimais ma mère et je voulais la protéger mais je n'étais qu'un enfant, et j'étais seul.

« La famille de ma mère avait émigré de la Jamaïque au Canada. Ma mère était venue au Royaume-Uni toute seule, je ne sais pas vraiment pour quel motif. Nous n'avions donc pas de famille ici, personne pour nous aider ; nous étions seuls. »

Je demandai à Derek si sa mère lui avait appris à tricoter ; il répondit que non mais ajouta qu'il l'avait souvent regardée faire, comme aujourd'hui avec moi. Il y a toujours un halo, dit-il, une aura de paix autour de ceux qui tricotent, même quand l'ouvrage paraît compliqué. Pendant qu'on tricote, le cerveau se vide des pensées négatives et se relaxe.

« Le tricot est le yoga du cerveau », dis-je. Il sourit, arrangea ses dreadlocks dans son énorme bonnet rasta rouge, hocha la tête et poursuivit son histoire : « Ma mère mourut quelques jours après la greffe. Peu après, je fus moi aussi placé dans une maison d'enfants. Ce n'était pas un mauvais endroit, mais je le détestais.

*Le tricot est le yoga du cerveau.*

« J'étais incontrôlable, j'avais tellement de rage en moi que je n'arrêtais pas de me bagarrer et de faire le mur. C'est à ce moment-là que je suis

devenu rastafari ; j'ai arrêté de manger de la viande et de me couper les cheveux. Je voulais de toutes mes forces un bonnet rasta aux couleurs de l'arc-en-ciel, et j'ai demandé à en faire un dès qu'on m'apprit à tricoter. Je me procurai la laine et le modèle et je passai des heures les aiguilles à la main. Pour la première fois depuis la mort de ma mère, j'étais en paix, et une fois le bonnet fini, j'étais tellement fier de l'avoir fait moi-même (cf. modèle, p. 229).

« Quand j'y repense, ce furent des années très sombres pour moi. J'étais perdu, seul dans un monde que je sentais hostile. Le peu de souvenirs joyeux que j'ai est lié à mon bonnet ; je me revois en train de le tricoter et de le porter fièrement dans la cantine de la maison d'enfants ; je me souviens aussi du week-end que je passai chez la dame qui m'apprit à tricoter quand on mangeait, parlait et riait en tricotant devant l'émission *Top of the Pops*. »

Une fois Derek parti, je réfléchis à ce qu'il m'avait dit. Moi aussi je traversais une période sombre dans ma vie. Mon mari et moi, nous nous étions perdus, inexplicablement, bien des années auparavant : il était devenu quelqu'un d'autre, mais je venais seulement de le comprendre quelques semaines plus tôt. Il m'avait menti pendant des années ; en apparence il était toujours le même, mais dans mon dos il dilapidait notre épargne en faisant des investissements financiers de plus en plus risqués. On parle d'infidélité financière, moi, j'appelle ça de la folie. Comme Derek, je me sentais à la merci d'un monde hostile, mais je ne suis pas en colère ; je suis triste, profondément triste. Heureusement, écrire ce livre est devenu pour moi une bouée de sauvetage dans un océan déchaîné, une boussole qui m'oriente vers un rivage plus sûr. Est-ce cela que le tricot avait signifié pour Derek ? Les mailles du bonnet l'avaient aidé à surmonter sa rage et à trouver la paix.

Ce qui, avant tout, différencie l'écriture du tricot est selon moi que le second n'est pas une lutte. Même quand je dois suivre un modèle

compliqué, quand je fais erreur sur erreur et que je dois défaire l'ouvrage, je ne me mets jamais en colère ; jamais je ne ressens la frustration de ne pas parvenir à exprimer mes pensées par des mots. En général, les tricoteurs ne jettent pas leurs aiguilles dans un coin pour aller courir sous prétexte de s'éclaircir les idées, alors qu'en réalité ils ne font qu'évacuer leur frustration. Les tricoteurs ne délaissent pas leur ouvrage pendant des jours pour recharger les batteries ; ils ne doutent jamais de leur projet. Ils s'accrochent, parce que répéter les mailles les apaise et parce que cela est amusant – le résultat final n'est qu'un bonus.

Il y a quelque temps, j'ai découvert *Knit Om*, un blog de tricoteurs qui a éveillé ma curiosité parce qu'il associe mantra et tricot. J'ai été intriguée par l'histoire d'une Américaine qui a commencé à tricoter en mémoire de son père, mort peu auparavant, et qui l'avait élevée avec l'aide de son grand-père. Les deux hommes étaient originaires de Norvège, pays connu pour ses contes populaires et ses modèles de tricot. Ils étaient tous les deux d'excellents conteurs, et l'enfance de cette femme regorgeait d'histoires de trolls et de *nissen*, petits lutins espiègles coiffés de chapeaux tricotés rouges en forme de cônes ou de bonnets de nuit. Apprendre à tricoter comme les Norvégiens lui apparaissait comme le meilleur moyen de garder le contact avec son père et son grand-père ; à travers les souvenirs, le tricot allait relier le présent au passé et au futur.

Elle acheta du fil, des aiguilles circulaires et un modèle d'écharpe norvégienne en forme de tour de cou, ou *snood*, puis regarda une vidéo sur YouTube pour apprendre à tricoter. Monter les mailles lui prit un certain temps car elle se repassait les images en boucle. Elle comprit enfin mais ses points n'étaient pas très réguliers. Parfois lâches, parfois trop serrés ; mais elle poursuivit et se rendit compte, quelques rangs plus tard, que son ouvrage n'était qu'un ensemble de mailles tordues. Elle ne savait pas que les mailles sur l'aiguille circulaire doivent être travaillées toutes du même

côté. Ce qu'elle avait tricoté n'était pas un *snood* bien rond et fermé mais une spirale tout entortillée ; elle défit tout et recommença.

Dans le récit qu'elle a posté sur le site, cette femme raconte qu'elle a fait et défait son ouvrage pendant des jours entiers, car il y avait chaque fois de nouvelles erreurs. Pourtant, elle continuait à monter les mailles avec autant d'application et de détermination que la première fois. Elle ne succomba pas au découragement ; au contraire, tout en ayant amélioré sa technique pour monter les mailles et faire suivre les fils noirs et blancs un rang après l'autre, comme dans le *snood* norvégien classique, elle savait qu'elle se tromperait encore, si bien qu'à chaque nouvelle erreur elle ne rechignait pas à tout défaire et à recommencer de zéro.

Pendant des jours, des semaines entières, elle fit et défit son ouvrage. Quand la laine – un fil acrylique qu'elle avait acheté bon marché – commença à se déliter, elle en racheta de meilleure qualité, qui résisterait à ce rituel de faire et défaire, telle Pénélope attendant le retour d'Ulysse. Quand elle eut enfin terminé ce qu'elle estimait être une pièce portable, elle la salua comme un vieil ami qui, au fil de toutes ces semaines de souffrance, avait soutenu sa main tremblante pendant qu'elle montait les mailles, tricotait, faisait et défaisait sans arrêt son ouvrage.

Je suis certaine que Derek a dû, lui aussi, défaire plusieurs fois son travail avant de parvenir au résultat souhaité. À la différence d'une Pénélope américaine, il finit par réussir son bonnet rasta. Mais en définitive, ce qui adoucissait le deuil de chacun n'était pas tant la beauté et la perfection d'un vêtement bien tricoté que le processus de création de cet objet.

Hier soir, je fouillais dans mes sacs à tricot pour voir combien de fil il me restait, dans l'espoir de trouver d'autres pelotes oubliées de jolies laines. Comme je n'ai plus beaucoup d'argent, je ne peux pas me permettre d'aller en dépenser dans une de mes boutiques préférées, maintenant que j'ai fini

mon châle. J'irai plutôt dans le rayon friperie du dépôt-vente Oxfam de Chelsea chiner des restes de vieux pulls en cachemire que je peux défaire pour me tricoter un bonnet. C'est quelque chose que je fais quand je cherche du fil de très bonne qualité. Il faut juste défaire proprement les mailles à la base du pull et ensuite remonter le fil en pelote. Les mailles des tricotés faits à la machine sont si régulières, sans nœuds, qu'il est facile et rapide de bobiner le fil en une grosse boule. Malheureusement, n'ayant rien trouvé à mon goût chez Oxfam, je dus me rabattre sur mon stock.

Au fond des sacs, je retrouvai plein d'écheveaux de fils emmêlés, un grand classique. Certains étaient gros, presque comme des petits coussins, et avaient les couleurs de l'arc-en-ciel. J'inspirai profondément, j'attrapai le premier écheveau et je commençai à le dévider. Je dus y passer plus d'une heure ; à la fin, en regardant les cinq boules de fil que j'avais réussi à constituer, je ressentis un sentiment d'accomplissement qui m'était familier.

Ma jeune coiffeuse me disait récemment que sa psychologue lui avait conseillé de faire exactement la même chose pour l'aider à sortir d'une période très difficile. Elle lui avait demandé de dessiner un écheveau de fils de différentes couleurs, tous emmêlés. La coiffeuse me montra son premier dessin ; je souris, il avait un air familier. Combien de fois avais-je démêlé des boules de toutes les couleurs, combien de temps avais-je passé à séparer les fils les uns après les autres, à défaire les nœuds et à tirer doucement sur un bout jusqu'à ce qu'un nouveau nœud apparaisse ? Combien d'heures ai-je passé à chercher le bout d'un écheveau emmêlé, à sortir patiemment un brin pour défaire le fil, à le dérouler pour en faire une pelote à ranger au fond de mon sac de tricot ?

« Je traversais une période difficile, me dit ma coiffeuse. J'avais rompu avec mon copain parce que je savais que ce n'était pas un homme pour moi, il m'avait trompée, il était narcissique, mais d'un point de vue affectif j'étais encore dépendante de cette relation. Je suis tombée malade ; mon système immunitaire ne fonctionnait pas bien et personne ne parvenait à

comprendre pourquoi. Professionnellement aussi, j'étais paumée. J'aime mon métier mais je détestais le salon où je travaillais, sans pour autant avoir le courage de m'en aller. Je ne gagnais pas assez pour vivre seule ; alors j'ai pris une chambre en colocation avec d'autres personnes. C'étaient des gens bien mais je ne m'entendais pas avec eux – à vrai dire, je ne m'entendais avec personne. Je me sentais prise au piège.

« Ma psychologue disait que l'écheveau de fils emmêlés symbolisait les différents pans de ma vie. En fait, c'était la pagaille : humainement, affectivement, professionnellement et socialement. Je devais mettre une couleur sur chaque problème : ma relation de couple était le fil rouge, le travail le fil jaune, et ainsi de suite. Il fallait que je démêle l'écheveau une couleur à la fois.

« Rompre avec mon copain ne m'apporta aucun soulagement ; ce n'était pas une solution pour la simple raison que notre relation n'était qu'un seul des fils qui étaient emmêlés dans l'écheveau. Couper ce fil, me sevrer de la relation ne fit qu'empirer les choses parce que cela ne démêlait pas tout l'écheveau. Bien au contraire : une partie du problème, le reste du fil rouge, restait à l'intérieur de la boule. Si je voulais aller mieux, il me fallait libérer un brin à la fois. »

Pendant qu'elle me parlait, j'entendais la voix de ma grand-mère me dire les mêmes choses : on ne coupe jamais le fil, on se débrouille pour prendre un bout à la fois et le sortir de l'embrouillamini. On ne coupe que dans des cas bien précis, quand les nœuds sont trop serrés et que les fils sont tellement fins qu'ils commencent à se déliter. Mais si on coupe un fil, on doit en couper plusieurs.

Couper le fil, c'est se rendre – c'est même pire. Comme le dit la psy de ma coiffeuse, c'est fuir la vie.

« Ce qui au début paraissait comme une tâche énorme et très douloureuse a fini par devenir une routine qui apaisait l'esprit, poursuivit la coiffeuse. Jour après jour, je passais mon temps à démêler les problèmes, à

les prendre un par un, cherchant tous les nœuds et les défaisant l'un après l'autre, toujours attentive à tout faire pour libérer le fil facilement. Au fur et à mesure que j'avancais, je dessinais la nouvelle forme que prenait l'écheveau. Quand je démêlai le premier fil, j'en faisais une boule et je créais un nouveau dessin à côté de l'écheveau. Petit à petit j'amassais plusieurs boules, chacune d'une couleur différente, tandis que l'écheveau se faisait de plus en plus petit et lâche, jusqu'à se réduire à néant. Quand je regardais toute la rangée de boules que j'avais dessinées, je les voyais presque dans mes mains, je sentais leur odeur. L'une après l'autre, je les plaçai dans mon sac de tricot. J'avais retrouvé l'ordre et la paix dans ma vie, je savais à nouveau quelle direction prendre. »

Elle me montra tous ses dessins jusqu'au dernier, avec toutes les boules bien rangées à l'intérieur du sac. Je remarquai qu'elle avait employé les mêmes couleurs dans chaque dessin mais que dans le dernier les teintes étaient plus riches, plus éclatantes. Elle avait souligné chaque couleur plusieurs fois et tout paraissait plus vif, comme si les fils avaient été lavés de la poussière accumulée pendant qu'ils étaient piégés dans l'écheveau.

Ma grand-mère pensait que le tricot avait un pouvoir à 360 degrés, de la politique à l'économie en passant par le bien-être du corps et de l'esprit. Dit en langage moderne, elle trouvait que « le tricot, c'est cool ». Sa conviction se fondait sur son expérience personnelle, ce bagage de sagesse qu'elle m'a transmis. Aujourd'hui, de nombreuses études scientifiques confirment que le tricot fait du bien au corps et à l'esprit. Il n'est que de mentionner *Knitting and Well-Being*, une étude académique réalisée d'après les avis des 3 545 tricoteurs du monde entier ayant répondu à un sondage en ligne. Dans les conclusions de la physiothérapeute britannique Betsan Corkhill, coauteure de l'étude et fondatrice de l'approche Stichlinks qui promeut le tricot comme pratique de soin, il est dit que « le tricot thérapeutique est actuellement utilisé dans la gestion de la douleur, de la santé mentale, de la

démence et de l'addiction. Les groupes de thérapie par le tricot stimulent la détermination et la créativité ; ils induisent le succès, la gratification et le plaisir, des bénéfices particulièrement importants chez ces sujets qui ne ressentent pas ces émotions dans les autres aspects de leur vie<sup>16</sup> ».

*Le tricot fait du bien au corps et à l'esprit.*

Si on devait résumer, le tricot nous aide à tenir bon dans les moments sombres et inattendus de la vie.

Il y a quelque temps, j'ai rendu visite à un ami malade du cancer à Stockholm. Je l'accompagnai un jour à l'hôpital pour sa séance de chimiothérapie. J'emportai mon tricot et mon livre. C'était le matin tôt, les patients présents étaient peu nombreux et dans la salle d'attente il n'y avait que quel-ques personnes. Je regardai autour de moi : pour un hôpital, la pièce était étonnamment confortable, meublée de petits fauteuils, d'une machine à café moderne et d'une télévision qui diffusait les nouvelles en mode silencieux, les sous-titres au bas de l'écran. Sur l'une des parois en verre, se trouvait une grande porte qui ouvrait sur la cour. J'attrapai mon ouvrage et je commençai à tricoter.

*Le tricot nous aide à tenir bon dans les moments sombres et inattendus de la vie.*

Un couple vint s'asseoir juste en face de moi. L'homme et la femme devaient avoir une soixantaine d'années ; ils étaient peut-être mariés depuis longtemps, me suis-je dit. L'homme ôta son manteau et se dirigea vers la machine à café. La femme sortit son tricot d'un grand sac à main. Elle travaillait un fil de coton bleu clair sur des aiguilles circulaires ; son ouvrage me parut être une robe pour une enfant de quatre ou cinq ans, probablement une robe d'été, pensai-je. Je remarquai la complexité du point, avec des rangées de festons en relief et des nœuds en dentelle sur la pointe de chaque feston. C'était un très joli motif et le fil en coton faisait ressortir les bordures des festons qui de loin faisaient penser à l'écume des

vagues. Elle ne suivait pas de modèle ; de toute évidence, elle avait appris par cœur la séquence de points et n'en avait pas besoin.

Nous eûmes un bref échange de regards et elle me sourit. J'étais en train de tricoter une robe multicolore pour ma petite-fille, mais, comme on était en novembre, j'utilisais de la laine. Mes points étaient monotones, avec un motif simple pour souligner la taille. Mais la laine était jolie et l'ouvrage ressemblait à un champ couvert d'arcs-en-ciel.

Une infirmière entra dans la pièce ; elle échangea quel-ques mots avec la femme avant de s'éloigner avec elle et le mari. L'ouvrage était resté sur le fauteuil où était assise la femme. J'attendis quelques minutes puis, comme ni elle ni son mari ne revenait, je me levai et m'approchai pour examiner de plus près la séquence de mailles qu'elle avait tricotée. Pendant que je me penchais sur le tricot, j'entendis quelqu'un parler en suédois derrière moi. C'était le mari, qui, voyant mon air déconcerté, poursuivit en anglais.

Il me montra le modèle, qui évidemment était en suédois. Je le remerciai et pris une photo et des notes ; c'est à ce moment-là que je remarquai qu'il avait sorti son propre tricot du grand sac à main de sa femme.

Peter et Ingrid, comme je l'appris ensuite, avaient tous les deux la soixantaine bien entamée et étaient mariés depuis plus de quarante ans. Ils avaient quatre enfants et six petits-enfants. La vie avait été généreuse avec eux jusqu'à ce qu'Ingrid se découvre un méchant cancer du foie. Ils se battaient depuis des années. Après une phase de rémission, la maladie était revenue récemment, s'attaquant à d'autres organes. Les traitements modernes avaient permis à Ingrid de vivre beaucoup plus longtemps qu'ils ne l'auraient espéré, mais le couple craignait qu'elle ne remporte pas la dernière bataille.

Ingrid tricotait depuis toujours. Quand elle était tombée malade, elle s'était inscrite à un club dont les membres, également malades et en souffrance, tricotaient pour des œuvres de charité. Les vêtements étaient

ensuite distribués aux réfugiés qui arrivaient démunis en Suède. La robe qu'Ingrid tricotait était destinée à une petite fille syrienne qui était chargée de lancer les fleurs lors du mariage de sa grande sœur.

Quant à Peter, il avait commencé à tricoter après la première récidive du cancer de son épouse ; il avait besoin de quelque chose pour se détendre, pour échapper au cauchemar de la maladie de sa femme. Cette rechute l'avait précipité, lui aussi, dans l'angoisse, avec son corollaire de hausse de la tension, de cholestérol et de palpitations cardiaques. Ingrid lui avait suggéré de tricoter pour améliorer son état de santé. Elle ne s'y était pas trompée : le rythme des mailles à l'endroit et à l'envers l'avait apaisé, avait atténué son angoisse, diminué sa tension artérielle et son cholestérol, et avait même fait disparaître ses palpitations. Bien sûr, il prenait aussi des médicaments mais depuis qu'il tricotait ses médecins en avaient fortement réduit les doses.

Peter ne tricotait pas pour une cause humanitaire mais au nom de la politique. Quand il me le dit, je le regardai, fascinée. Était-il adepte du *yarn bombing*, ou tricot urbain ? lui demandai-je ; non, répondit-il en souriant. Il était bien trop âgé pour se balader dans la ville et recouvrir de tricots les monuments et le mobilier urbain. Pour lui, le tricot était un outil d'engagement politique ; il faisait des carrés et des boutons en laine pour les manifestations. Il me montra sa collection, que je trouvai franchement impressionnante : des boutons pour sensibiliser au sujet de Facebook et d'Amazon ou pour attirer l'attention sur le rôle du Parlement en politique ; des carrés pour dénoncer les lois anti-immigration. J'aimais en particulier le gant avec l'œil turc porte-bonheur censé rappeler aux politiciens que « nous, le peuple » nous observons attentivement ce qu'ils font.

Que faisait-il de tous ces objets ? Il les laissait un peu partout dans des espaces publics, les bibliothèques, sur les fauteuils des cinémas, les rayons des supermarchés, pour que les gens puissent les prendre, les regarder et réfléchir à leur signification.

Je me dis que, somme toute, il était bel et bien adepte du tricot urbain, mais qu'il ne le savait pas ou qu'il ne voulait pas se l'avouer par modestie. Ce qu'il voulait vraiment, c'était se sentir politiquement et socialement connecté, communiquer avec le monde pendant qu'il traversait le tunnel sombre et sans fin de la maladie d'Ingrid. Le tricot était doublement bénéfique pour lui : il améliorait sa santé physique en même temps que son état mental.

De retour chez mon ami malade, je recherchais sur Internet [knittingpolitics.wordpress.com](http://knittingpolitics.wordpress.com), le site dont Peter avait parlé. Je n'arrivais pas à saisir qui était derrière le mouvement. Le site disait : « Venez pour tricoter, restez pour la politique ». Des images de carrés et de boutons tricotés alternaient avec des déclarations et des prises de position politiques ; en bas de la page, des modèles de tricot étaient mis à la disposition du public. Leur compte Twitter n'avait que trois cent soixante abonnés ! Mais ils existaient bien, et Peter les avait trouvés. C'était tout ce qui comptait pour lui.

*Nous sommes tous reliés les uns aux autres  
par un fil qui traverse le monde entier.*

Une fois de plus, l'histoire de Peter et Ingrid m'avait rappelé la sagesse que ma grand-mère me transmettait. Parce que nous tricotons, nous sommes tous connectés les uns aux autres par un fil qui traverse le monde entier, comme un long cordon bien réel, fait de minuscules brins de matière produits par la nature et filés par nous, les tricoteurs. Ce ne sont ni une page de Facebook ni un compte Twitter qui nous relient les uns aux autres, ce n'est pas l'univers glacial de l'Internet et du numérique, mais bien ce que notre terre produit : la laine, la soie et le coton, et tout ce que nous fabriquons avec cela pour répondre aux besoins du corps et de l'esprit. Des champs de coton de l'Égypte à la laine des moutons de Suède en passant par le poil des yacks de Mongolie : le fil que nous tricotons nous rappelle que nous vivons tous sur la même planète et que chacun de nous incarne le miracle de la vie.

Le mantra que nous récitons à chaque maille tricotée est l'essence de la vie : *Nous ne sommes pas seuls* – nous partageons les peines, la douleur et le désespoir mais également la joie, le bonheur et l'espoir.

---

Jill Riley, Betsan Corkhill et Clare Morris, « The Benefits of Knitting for Personal and Social Well-being in Adulthood : Findings from an international Survey », *British Journal of Occupational Therapy* 76, n<sup>o</sup> 2, 15 février 2013, p. 50-57 ; [https://neurobiography.info/nb\\_article.php?article=35582](https://neurobiography.info/nb_article.php?article=35582).

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

# Chapitre VI

## LA MAGIE DU TRICOT EN RÉSEAU



À l'époque du Far West, les femmes pionnières tricotaient. Certaines étaient plus habiles que d'autres, mais en avoir une certaine pratique était nécessaire quand on se lançait sur les difficiles chemins vers l'Ouest pour conquérir une frontière qui se déplaçait sans arrêt. Avant de prendre la route, les femmes tricotaient des chaussettes, des caleçons longs, des pulls et des bérets, des écharpes, des couvertures... bref, tout ce dont une famille pouvait avoir besoin pour affronter un voyage long et périlleux. Les femmes savaient qu'en quittant la civilisation elles devaient emporter tous les objets nécessaires pour atteindre leur destination. Une fois de plus, les aiguilles et le fil à tricoter faisaient partie du kit de survie.

Pendant le voyage, les femmes pionnières ne cessaient de tricoter pour s'habiller ainsi que leur famille : dans les chariots pendant la journée et le soir, au feu du bivouac ; après avoir cuisiné et accompli les tâches ménagères, quand elles se retrouvaient en petits cercles autour du feu. Elles avaient toujours du fil et des aiguilles dans les poches de leurs tabliers. Le tricot était aussi indispensable et naturel que l'air qu'elles respiraient.

Sur la route vers l'Ouest, les pionnières pratiquaient également le troc de vêtements tricotés. Les chaussettes étaient très recherchées, surtout par les hommes n'ayant personne qui puisse tricoter pour eux, comme les fermiers à la recherche de terres ou les mineurs qui voyageaient seuls en quête de fortune. Autour de 1850, dans la vallée de la Willamette, dans

l'Oregon, les chaussettes devinrent une sorte d'unité monétaire : les femmes en échangeaient une paire contre cinquante centimes de produits alimentaires. L'épicier revendait ensuite la paire de chaussettes pour soixante-quinze centimes au magasinier de la mine, qui à son tour réclamait le double du montant à ses clients. Les chaussettes étaient donc devenues une véritable monnaie de référence, comme les peaux de castor et le blé<sup>17</sup>.

Dans la société puritaine de l'époque qui interdisait aux femmes de travailler, de faire commerce, de s'engager en politique – sans parler de voter, bien sûr –, tricoter pour gagner de l'argent était une des voies possibles lorsqu'on voulait avoir accès à l'économie de marché classique. Dans les colonies et les villes de l'Ouest, les femmes moins fortunées avaient le droit de vendre leurs tricots. Celles issues des classes populaires faisaient du dépôt-vente ou troquaient leurs ouvrages en échange de biens et de services. Elles tricotaient pour les dames aisées et offraient leurs services en se proposant comme blanchisseuses. Contrairement aux bas en laine, ceux en soie ne se lavaient pas facilement : les couleurs se délavaient et l'eau abîmait parfois les tissus, si bien que les lavages n'étaient pas fréquents.

À l'instar du chapelet, le cliquetis des aiguilles à tricot apportait du réconfort et de l'espoir à ces femmes plongées dans un monde périlleux, rude et violent ; il soulageait aussi leur solitude. Ainsi, Mary Carpenter, jeune veuve, vivait dans un endroit isolé, loin de tout voisinage. Craignant les attaques nocturnes, elle cachait ses enfants dans le cellier sous le plancher de sa modeste cabane et passait chaque nuit à tricoter dans le noir absolu, assise sur une chaise installée sur les lattes qui en couvraient l'accès. En 1888, au plus fort de la tempête de neige qui frappa le village d'Oxford dans le Nebraska, les pionnières se mirent à tricoter à la lueur des bougies pour garder leur calme.

Après avoir survécu au voyage le long des pistes et s'être installées dans les terres nouvellement colonisées, les femmes se réunissaient et tricotaient

tout ce qui pouvait rendre leurs cabanes plus accueillantes. Elles parcouraient de longues distances jusqu'à la maison des voisins pour le seul plaisir de tricoter ensemble et de recréer autour du feu l'ambiance du groupe de tricot qu'elles avaient connue pendant le voyage. Pendant ces réunions, les femmes déroulaient ensemble le fil des souvenirs qu'elles avaient emportés dans leur voyage à travers un océan puis un continent ; elles tricotaient pour reproduire les objets qu'elles avaient laissés derrière elles, ustensiles d'une maison qu'elles ne reverraient plus. Elles partageaient les points et les modèles typiques de leur pays – la dentelle d'Allemagne, le motif d'Aran, traditionnel de l'Irlande – et les adaptaient à leur environnement spartiate, créant ainsi de nouveaux objets pour les besoins de leurs vies d'aventurières de l'Ouest. En tricotant des couvertures, des nappes et des rideaux, elles retrouvaient un semblant de normalité sur cette terre rude. Et à mesure qu'un lien se tissait entre elles à travers le tricot, leurs familles sortaient lentement de l'isolement de la nouvelle vie qu'elles se construisaient, petit à petit, entre douleurs et souffrances extrêmes. Des communautés se formaient ; des écoles, des églises et des magasins apparaissaient ; une ligne ferroviaire fut posée le long du trajet des caravanes qui allaient vers l'Ouest. Dans ces territoires éloignés, le désordre et l'impunité finirent par reculer et par laisser la place aux États. Enfin, tout, ou presque tout le continent nord-américain connut le progrès et la modernité.

De l'autre côté de la frontière, sur l'île de Vancouver, en Colombie-Britannique, les femmes salish de la tribu des Cowichan rejoignirent ces groupes au début du xx<sup>e</sup> siècle. Les missionnaires et les Européennes venues s'installer dans leur région leur avaient appris à tricoter. À l'origine, ces femmes étaient tisseuses ; elles fabriquaient des couvertures avec la laine des chèvres de montagne et de petits chiens d'une race aujourd'hui éteinte. Par la suite, elles apprirent à manier les aiguilles et insérèrent dans

leurs ouvrages les symboles de leur culture et de leur terre, reproduisant ainsi dans le tricot les histoires de leur peuple. Les pulls et les cardigans des Cowichan ont fini par remplacer les traditionnels manteaux d'hiver faits de peaux de bison ou de cerf peintes à la main avec des symboles et des motifs de la tradition tribale. Pour les femmes salish, le tricot est devenu un moyen d'accéder à l'indépendance économique, ce qui explique pourquoi elles ont transmis cette magnifique technique à leurs filles et petites-filles.

La laine que ces tribus autochtones américaines utilisent est filée à la main. C'est le fil de leur indépendance, de leur liberté et de leur vie. Il relie, par-delà un continent et un océan, des jeunes filles qui apprennent à tricoter sous les yeux de leurs grands-mères à une autre petite-fille, moi-même, qui tricote en écoutant les contes magiques de sa grand-mère à Rome. À la différence des femmes salish, nous n'avons peut-être pas inséré dans nos modèles les symboles de l'histoire de notre famille, mais dans mes souvenirs tout ce que nous avons tricoté ensemble représente un chapitre de notre histoire, de ce que nous sommes, de nos origines et de notre destinée.

La mystique et le pouvoir du tricot me guident encore aujourd'hui à travers les difficultés de la vie et j'imagine qu'il en est de même pour les hommes et les femmes du monde entier, quel que soit leur chemin de vie. Nous, les tricoteurs, sommes unis pour toujours, reliés les uns aux autres par des mailles à l'endroit et des mailles à l'envers, interconnectés par la beauté de cet artisanat. Assemblés autour des fibres naturelles dont ce fil est fait, nous sommes les témoins de ce que l'humanité a de meilleur en elle.

Il y a quelque temps, j'ai découvert une histoire de tricot émouvante écrite par Kim Harris, une femme de Toronto<sup>[18](#)</sup>. Elle voulait tricoter une paire de chaussettes avec la technique du point Kitchener mais malgré les tutos et les vidéos en ligne, elle avait du mal à le réaliser ; elle décida donc d'aller chercher de l'aide auprès du Collectif du tricot dans le centre-ville de Toronto, qui organisait des réunions mensuelles où les participants

échangeaient des idées et des techniques. Comme elle était en retard, elle trouva la salle déjà pleine et fut surprise de voir tant de personnes présentes. Pendant qu'elle cherchait une place, une femme appela au micro la catégorie : gilets et points dentelle.

Plusieurs personnes se levèrent et montrèrent leur ouvrage afin que ceux qui tricotaient des projets similaires et qui avaient besoin de conseils puissent se rapprocher d'eux. Venait ensuite la catégorie des vêtements pour bébé ; une femme se leva avec ce qu'Harris décrivit comme « un pull de la taille d'une boule de Noël », trop petit même pour un nouveau-né. Il était destiné à un bébé prématuré.

Il n'y a pas beaucoup de vêtements de cette taille en vente, ce qui représente un gros problème pour les parents. « Nous n'arrivions pas à habiller notre fille dans les vêtements de nouveau-né que nous avons achetés pour elle. Avec ses deux maigres kilos, elle était trop petite », m'avait expliqué la fille d'une de mes amies qui avait accouché d'un bébé prématuré dans un hôpital londonien. « Nous avons enfin réussi à trouver deux sites spécialisés en prématurés et nous avons acheté deux ou trois vêtements en ligne, mais c'était très cher. » Par chance, l'hôpital avait fourni au bébé tout ce qu'il fallait – petites couvertures, bonnets et vêtements à sa taille, tous probablement tricotés à la main par des femmes comme Kim Harris, à Toronto. « Les infirmières changeaient le bébé chaque jour, ce que nous ne pouvions pas faire parce qu'elle était trop fragile, avait poursuivi la fille de mon amie. Je me souviens de l'émotion que j'ai éprouvée en la voyant avec ces vêtements. Comme nous ne trouvions rien à sa taille, la voir avec ces minuscules bonnets en tricot sur sa petite tête était vraiment important pour nous. Dans ces vêtements, elle ressemblait vraiment à une personne et la voir chaque jour habillée différemment nous remonta vraiment le moral. »

Les petits ensembles que montrait la femme de Toronto avaient été tricotés pour un autre bébé prématuré, dit-elle, un qui « n'allait pas rentrer à

la maison ». À ces mots, un silence respectueux envahit la salle. Ces tricoteurs savaient bien que certains de leurs vêtements pour prématurés allaient habiller de petits êtres qui ne survivraient pas. Ils ne tricotaient pas seulement pour offrir quelque chose de joli aux parents, en attendant que leur bébé puisse porter la taille des nouveau-nés ; ils tricotaient aussi pour les parents dont le bébé allait être enterré. Je ne peux pas imaginer la douleur de ces mères et de ces pères qui prennent en main le premier et le dernier vêtement de leur bébé, mais j'imagine que ces vêtements tricotés de nos mains leur apportent un peu de réconfort.

Ces ensembles de la taille d'une boule de Noël sont le témoignage d'un amour. Quel que soit le désespoir profond dans lequel nous sommes, il est important que chaque maille soit montée et tricotée avec amour, pas nécessairement par un ami ou un parent, mais par un simple tricoteur anonyme, quelqu'un qui éprouve une véritable compassion pour les joies et les douleurs des autres.

Très souvent, les tricoteurs sont des êtres généreux ; ils tricotent plus pour les autres que pour eux-mêmes, pour les amis ou la famille, bénévolement ou pour des causes diverses. Les groupes et les réseaux de tricoteurs, version moderne des groupes des pionnières tricoteuses, sont les plus fervents défenseurs du tricot comme outil au service d'une cause.

En 2017, Jayna Zweiman, cofondatrice du projet Pussyhat, a lancé un nouveau projet. Son premier mouvement a été à l'origine des bonnets roses tricotés et portés par les participantes à la Marche des femmes de Washington le 21 janvier 2017.

Le deuxième projet, Welcome Blanket<sup>[19](#)</sup>, proposait que des tricoteurs fabriquent des couvertures pour accueillir douillettement les immigrants ; le fil mesurait deux mille *miles*, la longueur approximative du mur que Donald Trump voulait construire entre les États-Unis et le Mexique. Le message lancé par le projet est clair : les immigrants devraient être accueillis à bras ouverts au lieu d'être refoulés. Chaque couverture porte un mot personnel

de celui qui l'a tricotée, avec les détails de son passé d'immigré et des conseils

pour vivre aux États-Unis ; ainsi, à travers les tricoteurs d'aujourd'hui, l'initiative relie les nouveaux immigrants aux pionniers d'autrefois, comme une maille à l'endroit entre deux mailles à l'envers.



Des groupes de tricoteurs venant de tous les États américains ont relevé le défi, poursuivant ainsi l'ouvrage. Quand on commença à voir apparaître des images d'enfants mexicains séparés de leurs parents et enfermés dans des enceintes entourées de grillages, les gens furent horrifiés. Les enfants avaient l'air terrifiés, ils étaient gelés, couverts de saleté ; ils s'accrochaient aux couvertures de survie qu'on leur avait fournies. Les femmes du projet Welcome Blanket sortirent leurs aiguilles et leur fils et commencèrent à tricoter des couvertures chaudes et moelleuses.

Comme toujours dans l'univers du tricot, les grands-mères sont en première ligne, avec leur sagesse, toujours si profonde, et leur courage, si extraordinaire. Depuis 2012, le groupe australien de tricot Knitting Nannas Against Gas mène un combat acharné contre l'industrie minière et gazière du pays en se servant des fils, des aiguilles et des modèles comme armes puissantes pour susciter le changement. Ce qui a démarré comme une protestation locale à Lismore, petit centre de la Nouvelle-Galles-du-Sud, est devenu un mouvement d'ampleur nationale.

À bout de frustrations, Clare Twomey et Lindy Scott ont fondé ce groupe. Fatiguées des interminables discussions de meetings, elles ont décidé de passer à l'action. Elles se sont donc rendues au siège de Metgasco, société d'exploration pétrolière de la ville de Lismore, pour comprendre ce qui se tramait sur leurs terres. Pour leur première visite, elles avaient apporté des tabourets et du thé mais, comme elles penchaient plutôt pour l'action, elles décidèrent par la suite de prendre du fil et des aiguilles pour tricoter. Cela n'est pas sans rappeler ce que faisaient les tricoteuses au pied de l'échafaud. Les Nannas tricotent essentiellement en jaune et noir, les couleurs du groupe activiste Lock The Gate Alliance qui se bat pour faire connaître les risques induits par l'extraction du charbon et du gaz. Et les objets qu'elles tricotent – bonnets, écharpes et couvertures – sont bien sûr des symboles de contestation.

Depuis leur premier rassemblement à Lismore, de nouveaux groupes de Knitting Nannas se sont formés à travers l'Australie ; les femmes se réunissent et, tout en tricotant et en buvant du thé, suivent les actualités d'un œil attentif, notamment toute éventuelle collusion entre les sociétés d'exploitation minière et les politiciens. En vertu de leur âge, elles jouissent d'une aura de sagesse ; elles peuvent paraître fragiles mais ne le sont pas du tout. Elles font de leur âge et de leur sagesse une arme puissante au service de la planète.

Ma grand-mère n'aurait pas pu être une Knitting Nanna ; elle avait été éduquée pour rester dans l'ombre, et l'idée de se mettre en avant l'aurait mise mal à l'aise. Mais dans l'intimité, pendant nos séances de tricot, elle aurait salué le courage de ces Nannas toujours prêtes à s'attaquer à une industrie qui méprise l'homme et la nature au nom du profit. Je pense qu'elle aurait été choquée par le niveau de pollution que « le progrès et la modernité » ont entraîné et qu'elle aurait été très inquiète du changement climatique. Ma grand-mère vivait au rythme des saisons, qui marquaient aussi le rythme de sa vie. C'était un cycle magique qu'elle suivait chaque

année dans ses activités quotidiennes, le jardinage, la cuisine, les courses et bien sûr le tricot, au cours desquelles elle me racontait ses anecdotes du printemps à Rome, avec le parfum des fleurs qui égayait tout le monde, ou les vents froids de janvier qui apportaient jusque dans la ville la sensation de la neige des montagnes voisines.

Notre tricot était en phase avec les saisons, comme les fruits et les légumes que nous achetions au marché en plein air du quartier. En juillet et août, nous tricotions du coton et nous savourions de délicieuses salades de tomates et d'oignons ; à l'automne, ma grand-mère me préparait des pommes cuites à la cannelle, et en hiver on se régalaient avec les carottes, les patates et les betteraves et on tricotait de la laine, toujours en accord avec la météo, qui était alors parfaitement prévisible. Rien n'était monotone dans cette certitude de la météo et du retour des saisons ; au contraire, au fur et à mesure qu'une saison se terminait, nous nous préparions au changement, impatientes de tricoter de nouveaux modèles avec un fil différent, de manger une nourriture nouvelle et de porter d'autres vêtements. Même les orages de la mi-août étaient les bienvenus, parce qu'ils marquaient la fin de la longue saison d'été. Ils rafraîchissaient l'air et nettoyaient Rome de la poussière estivale, redonnant à la ville son éclat de bijou.

Cette beauté me manque, cette certitude d'une vie en accord avec les lois de la nature, une nature prévisible et saisonnière. À un certain moment de ma vie, ce rythme s'est dérégulé ; lentement il s'est noyé dans la pollution et dans les rouages d'une existence de haute technologie. Je veux qu'il revienne mais je ne sais pas comment faire.

En travaillant sur ce livre, j'ai découvert [WARM<sup>20</sup>](#), un projet de tricot à vocation environnementale lancé à Victoria, en Australie, par un groupe d'artistes et de tricoteurs qui ont travaillé ensemble à une fresque murale. C'est un gardien de chèvres qui est à l'origine de l'idée, un homme de notre époque qui a perdu son troupeau à cause du changement climatique. Les

tricoteurs furent invités à réaliser des étangs, des fleurs, de l'herbe, des arbres et des moulins à vent, des pièces tricotées et cousues ensemble pour recouvrir la reproduction géante d'un paysage dévasté. « Si nous ne pouvons pas faire renaître la nature comme elle était, tricotons-la ! », c'est le puissant message lancé par les tricoteurs de WARM pour signifier que la destruction de la nature n'est pas un crime « quelconque », mais le génocide de toute l'humanité.

Pendant l'été austral de 2019 à 2020, environ un milliard d'animaux ont été tués dans les incendies de forêt du pays. Les tricoteurs du monde entier ont sorti leurs fils et leurs aiguilles pour produire des mitaines, des chaussettes et de petits ponchos afin de protéger les animaux de la chaleur. Nous avons besoin les uns des autres. Nous sommes tous des créatures de la même planète et nous sommes tous interdépendants. Et sans animaux, notre terre n'existerait pas.

Un de mes plus proches amis, moine franciscain, m'a raconté récemment une histoire sur les similitudes entre les chèvres et les hommes. Nous évoquons la parabole de la brebis égarée. Pourquoi Jésus, le pasteur, est-il parti à sa recherche ? Voici la réponse de mon ami : un troupeau était en train de traverser une route très large, une sorte de voie rapide avec au milieu des séparateurs de chaussée en métal. Une des brebis s'était perdue ; prise de panique, elle se mit à taper sa tête contre le séparateur, comme si, dans sa folie, elle voulait se suicider. Les chiens qui étaient revenus sur leurs pas pour la chercher finirent par la retrouver, la tête ensanglantée. Comme cette brebis, un homme coupé du reste du monde devient fou et perd l'envie de vivre ; son existence n'a plus de sens pour lui.

Est-ce que nous avons tous perdu notre bon sens, dans ce monde dominé par l'individualisme et la cupidité ? Sommes-nous tous en train de nous suicider comme la brebis séparée de son troupeau au milieu de la route ? Sommes-nous tout simplement en train de détruire notre belle

planète et, sans le savoir, de condamner notre propre existence ? Serions-nous à ce point aveuglés par notre narcissisme que seuls les enfants et les adolescents parviennent à voir le désastre que nous sommes en train de perpétrer ? Je crois que je ferais bien d'approcher ces jeunes qui, tous les vendredis, manifestent contre le changement climatique, suivant l'exemple de Greta Thunberg, la jeune fille qui nous a suppliés d'arrêter ce carnage et d'en finir avec cette Babylone mondialisée que nous sommes en train de construire. Je devrais leur montrer comment rendre leurs protestations plus concrètes par le tricot, comme l'ont fait les artistes de WARM et comme ma mère l'aurait sans doute fait. Mais la question est : avons-nous suffisamment de temps pour tricoter quelque chose qui sauverait la planète ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

---

17. Anne Macdonald, *No Idle Hands: The Social History of American Knitting*, New York, Ballantine Books, 1990.

18. Kim Harris, « In a Knitting Club, I Found a Cure for Selfishness and Cynism », *The Globe and Mail*, 17 janvier 2016 ; <https://www.theglobeandmail.com/life/facts-and-arguments/a-stitch-in-time/article28223076/>.

19. Voir <https://www.welcomeblanket.org/>.

20. <https://www.bendigoadvertiser.com.au/story/4034976/knitting-for-climate-change/>.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre VII

### LE TRICOT À L'HEURE DES NEUROSCIENCES



Pour la première fois, je passe le printemps dans les montagnes Rocheuses. Il fait encore froid mais la nature explose sous les rayons tièdes du soleil qui soulèvent des nuages de pollen dans un ciel toujours couvert. Je suis sérieusement à bout. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai réussi à maîtriser le stress de ces derniers mois sans tomber malade. Heureusement, car il me fallait toute mon énergie pour élaborer des stratégies et régler le désastre financier causé par mon mari. Je ne suis pas encore tirée d'affaire, loin de là : la maison du lac où je réside actuellement n'est pas encore vendue et je dois par conséquent payer de lourdes charges mensuelles, ce que je ne pourrai pas me permettre pendant encore longtemps. Je dois trouver un autre montage financier, je dois agir vite, et pour cela j'ai besoin de garder la tête froide, au sens propre comme au figuré.

Le stress de la bataille que je mène pour éviter la ruine est en train de me rattraper ; il y a quelques jours, j'ai perdu mon calme. Cela s'est produit soudainement, pendant une crise d'allergie. Je venais de raccrocher le téléphone après une conversation houleuse avec mon banquier et, tout à coup, j'ai éclaté en sanglots. Je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer. Je pleurais sur mon mariage fini depuis longtemps, sur ma maison que j'aime tant et que je perdrai bientôt, pour l'humiliation de la ruine financière, ainsi que pour ma propre stupidité, qui m'a portée à croire que je pouvais confier à un homme, quel qu'il soit, toute la responsabilité de ma vie. Je pleurais

dans le jardin en ratissant les feuilles sèches et en ramassant les branches cassées ; je pleurais dans le garage en nettoyant la poussière accumulée sous la neige d'hiver ; je sanglotais dans chaque pièce de la maison en cherchant la boîte de mouchoirs. Je pleurais parce que dans la rue ils étaient à nouveau en train d'abattre des arbres pour construire une énième grande maison tape-à-l'œil produite en série ; je pleurais ce petit bourg autrefois pittoresque, désormais transformé en terrain de jeux pour les très riches ; je pleurais l'eau du lac, polluée par les fuites de diesel des trains qui transportent les rejets de la fracturation des schistes depuis l'est du Montana et le nord du Dakota jusqu'à l'océan Pacifique. Je pleurais même sur le réchauffement climatique, sur l'indifférence de l'homme face à la destruction de notre planète.

Et plus je pleurais, moins je respirais. Je me sentais oppressée, comme si une grosse pierre pesait sur ma cage thoracique. Et d'un coup, mon cœur se mit à faire le fou, comme à son habitude : je le sentais battre dans mon cou, de plus en plus vite. Depuis quelque temps je suis sous traitement pour ce qu'on appelle le *curling*, une pathologie qui affecte la valve mitrale. C'est assez grave, car elle provoque un prolapsus qui réduit la performance du cœur. Étourdie, je décidai de m'allonger sur le canapé, les yeux pleins de larmes ; j'étais incapable du moindre mouvement, j'écoutais juste le battement incontrôlable de mon cœur.



C'est Maria, mon employée de maison sud-américaine, qui me trouva sur le canapé pendant que je tentais de repousser une attaque de panique, les mains sur la poitrine. Avec Maria, nous nous connaissons depuis vingt-six ans : c'est désormais une bonne amie, nous nous aimons beaucoup. Quand je suis seule dans cette maison isolée au milieu des bois face au lac, elle reste avec moi. C'est une femme remarquable qui a eu une vie très difficile. Née dans une famille aisée mais piégée dans des traditions machistes, elle a trouvé son indépendance et sa liberté loin de son pays. Elle a élevé trois enfants toute seule en travaillant comme femme de ménage et comme serveuse aux États-Unis. Intelligente, bienveillante, c'est aussi une bonne tricoteuse. Pendant toutes ces années, nous avons passé beaucoup de temps ensemble à tricoter et à parler, à partager nos secrets et nos soucis et à nous soutenir l'une l'autre.

Comme elle était au courant des faiblesses de mon cœur, Maria n'appela pas tout de suite l'ambulance et ne m'emmena pas à l'hôpital ; assise près de moi, elle me caressa doucement la tête, me rappelant tout le chemin que j'avais déjà parcouru pour redresser mes finances.

Quand enfin j'eus fini de pleurer, elle me prépara un thé au gingembre et au miel et m'aida à me redresser pour le boire. Entre deux gorgées, nous commençâmes à parler. Puis elle sortit son ouvrage et se mit à tricoter un pull irlandais pour la fiancée de son fils. Au bout d'un moment, elle me pria d'essayer les manches pour vérifier la taille. Je sentais la chaleur et le doux contact de la laine qui glissait lentement sur mes mains et mes poignets. En caressant délicatement la manche, je félicitai Maria pour ce modèle compliqué qu'elle avait admirablement bien exécuté. Elle sourit et me tendit mon ouvrage, une écharpe avec un simple motif de dentelle que j'avais dessiné moi-même. « Loretta, me dit-elle en caressant l'écharpe, regarde comme c'est moelleux. » Elle se souvenait de cette laine mérinos que j'avais rapportée de Nouvelle-Zélande quelques années auparavant. Je pris délicatement le fil dans mes mains, comme un objet précieux, et je pensai : quand l'hiver sera là, cette écharpe réchauffera mon cou dans une douce étreinte, en un interminable et tendre câlin. Quand l'hiver sera là, je serai sortie de ce pétrin, il me faut juste tenir quelques mois encore.

À cet instant précis, je n'avais qu'une envie : tricoter cette merveilleuse laine pour en faire une couverture souple qui me protégerait de mes sombres pensées et de mes tourments. J'attrapai donc mes aiguilles et commençai à tricoter. Nous restâmes longtemps assises, Maria et moi, à tricoter et à parler, pendant que le soleil disparaissait derrière les montagnes et que son reflet sur le lac vide cédait lentement la place à l'obscurité. Je ne saurais pas dire quand exactement, mais à un certain moment, mon cœur arrêta enfin de faire des siennes et le battement dans ma gorge descendit vers ma poitrine. Les larmes cessèrent de couler sur mes joues et mes yeux purent enfin voir les mailles que j'étais en train de tricoter. En allant me coucher, je sentais que j'étais à nouveau maîtresse de la situation, j'étais guérie, j'étais redevenue moi-même.

Nous savons grâce aux neurosciences que lorsque nous sommes en situation de stress, le cerveau envoie des hormones spécifiques à tous les

circuits nerveux. Notre réaction dépend de la quantité d'hormones produites par le cerveau et de notre capacité à gérer ce phénomène chimique. Depuis quelques mois, malgré les problèmes bien plus complexes que j'avais dû affronter, j'avais toujours réussi à garder mon sang-froid ; ce jour-là, le stress parvint à me submerger et je me retrouvai en pleine attaque de panique sans rien pouvoir maîtriser.

Certains mouvements rythmiques et répétés, propres aux activités comme le yoga ou le tricot, ou même le simple fait de souffler dans un sac en papier, induisent une réaction de détente qui, comme nous le savons maintenant, neutralise les hormones du stress. La relaxation est l'antithèse du stress : elle ralentit la pression artérielle, augmente le niveau des énergies corporelles, régule la glycémie et parvient même à retarder le processus de vieillissement. Mais tout comme le yoga, le tricot est beaucoup plus qu'une activité relaxante.

Selon les scientifiques, le tricot – parce qu'il requiert l'usage des deux mains et qu'il impose aux deux parties du corps des mouvements coordonnés et simultanés – stimule la communication entre le cerveau gauche et le cerveau droit et les pousse à partager efficacement les informations. Les enfants souffrant de troubles de la perception spatio-temporelle sont orientés vers la pratique d'activités comme le *tai-chi* pour améliorer le fonctionnement simultané des deux hémisphères du cerveau. Comme le *tai-chi*, le tricot demande des mouvements rythmiques, répétitifs et automatiques, qui, de plus, sont exécutés simultanément. Même si le geste est facile en apparence – et en effet, il devient rapidement une seconde nature chez les tricoteurs –, le fait de traiter tous ces mouvements simultanément absorbe une grande partie des facultés du cerveau : plus on utilise ces facultés pour le tricot, ou pour une autre activité, moins il en reste de disponibles pour le stress.



Les chercheurs en neurosciences ont isolé les zones du cerveau stimulées par le tricot. Elles correspondent aux tâches de planification et de concentration (lobe frontal), au traitement des informations sensorielles et visuelles (lobe pariétal), aux capacités de stockage de la mémoire (lobe occipital) et à la capacité à coordonner la précision et le tempo des mouvements (le cervelet). L'accès à toutes ces parties stimule la connexion entre les cellules nerveuses (les neurones) et maintient une interaction fluide et optimale. Les neurones sont des cellules hautement excitables localisées dans le cerveau, dans la colonne vertébrale et dans les nerfs périphériques. Présents par millions dans notre corps, ils reçoivent les informations transmises par chaque sens, ils contrôlent le mouvement, construisent les souvenirs et composent les fondements neuronaux de la pensée. En vieillissant, plus nous faisons travailler ces connexions, plus nous stimulons les neurones et plus notre cerveau reste en forme, atténuant les effets de certaines maladies telle la démence<sup>[21](#)</sup>.

Bien plus qu'une détente, le tricot est une véritable gymnastique pour le cerveau (cf. modèle, p. 235).

En 2014, un groupe de tricoteurs australiens a monté un projet collaboratif itinérant destiné à montrer les bénéfices du tricot sur le cerveau. Accueilli au sein du musée Hazelhurst Regional Gallery and Arts Centre de Gympie, dans la banlieue sud de Sydney<sup>[22](#)</sup>, le projet Neural Knitworks fait aujourd'hui partie de l'initiative du *National Science Week* qui, tous les ans,

met à l'honneur des sujets scientifiques et technologiques à l'échelle nationale pendant une semaine.

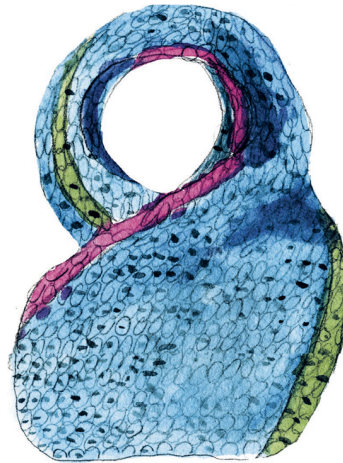
Neural Knitworks se fonde sur un principe simple : en stimulant le lien social et en mettant à l'épreuve nos capacités intellectuelles et de concentration, le tricot contribue à garder notre esprit vif, actif et en pleine forme. Pour l'édition de 2014, les participants devaient tricoter des centaines de pièces en forme de neurones qui allaient ensuite former une composition gigantesque<sup>23</sup>.

Je n'ai pas participé au projet mais, lors de mon attaque de panique, c'est bien le pouvoir du tricot sur les troubles neurologiques qui m'a soignée. Tricoter m'a ramenée à la réalité, à un état de pleine conscience. Cela a happé mon

esprit pour l'attirer loin des cauchemars, du pessimisme et des visions tragiques d'un avenir incertain. Cela a aussi évité que surgissent de mon inconscient les souvenirs douloureux d'événements de mon enfance, de situations mal gérées du fait de l'immaturation de mes parents et de mon jeune âge, des images qui réactivent d'anciens traumatismes. Il ne fait pas de doute que, dans les difficultés de ces derniers mois, le tricot m'a aidée à garder les pieds solidement ancrés dans ce que le présent m'offre de positif. Les pièces tricotées représentent mon passé tourmenté qui s'éloigne toujours plus, rang après rang, alors que le fil représente l'avenir radieux, aujourd'hui sagement enroulé dans la pelote de laine mérinos.

Entièrement absorbée par mes problèmes financiers, j'ai du mal à me détendre. Je crains qu'en m'arrêtant, ne serait-ce qu'une heure, je ne puisse jamais plus retrouver la même concentration. Pour la première fois de ma vie, il m'est difficile de lire et impossible de faire du sport ; j'ai tout le temps peur de perdre ma lucidité. Le tricot est un ami précieux ; il est devenu ma planche de salut émotionnel, intellectuel et physique, ainsi que ma principale source de dopamine, l'hormone du bonheur.

Pour détourner mes pensées de l'inquiétude qui me ronge, je commençai à fouiller parmi les fils restés au fond du sac de tricot de la maison du lac. Je choisis quelques pelotes aux couleurs vives et je commençai à tricoter une bouteille de Klein, un objet absurde qui est la représentation



d'une formule mathématique. La bouteille, en forme d'ampoule, a un long col arrondi qui traverse sa panse, si bien que l'ouverture du col se retrouve, assez bizarrement, à l'intérieur de la bouteille même. J'ai découvert cela en menant des recherches sur la relation entre tricot et mathématiques et j'ai été étonnée par la beauté de la bouteille et du tricot qui la reproduit. J'étais aussi intriguée par les représentations abstraites de cet objet qui défilent sur l'écran de veille de l'ordinateur : une surface plate et fine qui s'enroule sur elle-même et qui se recoupe sans s'interrompre.

Je ne suis ni mathématicienne ni scientifique mais, à la lecture des centaines de blogs de chercheurs qui tricotent et après avoir vu dans leurs vidéos comment ils utilisent le tricot pour illustrer leurs concepts et leurs formules, j'ai compris que cette forme d'expression va bien au-delà de ce que nous en savons. Dans la nature, certains phénomènes comme les nids des oiseaux ou les coquillages des mollusques reprennent la structure du tricot : en gros, ce sont des compositions de lignes superposées l'une sur l'autre et reliées verticalement et horizontalement entre elles, une méthodologie de construction qui assure stabilité et solidité et que les scientifiques appellent fabrication additive. Grâce à cette méthode, le tricot peut être utilisé pour représenter n'importe quel type de forme ou de surface, ainsi que l'a prouvé Sarah-Marie Belcastro, professeure au Smith

College, dont j'ai reproduit le modèle de la bouteille au tricot pour me détendre<sup>24</sup>.

Selon la professeure Belcastro, le tricot nous aide à comprendre les objets mathématiques : « Contrairement aux images numériques produites par l'ordinateur qui sont belles et mathématiquement parfaites, un objet tricoté est flexible et peut être manipulé. Le processus de création en lui-même dévoile des informations importantes : réaliser un objet à partir d'une feuille blanche, sans suivre un modèle existant, permet de comprendre beaucoup de choses. Afin de concrétiser physiquement quelque chose d'abstrait, il faut étudier suffisamment bien sa structure pour choisir les éléments à mettre en avant. Ces choix constituent une étape cruciale dans le processus global d'élaboration, mais pour que l'ensemble s'organise de manière logique il faut d'abord examiner le tricot selon les règles de la géométrie<sup>25</sup>. »

Le tricot est si modulable qu'il peut être utilisé pour modéliser des objets très complexes, comme les plans hyperboliques<sup>26</sup>. Il s'agit de surfaces à courbure négative, comme la forme d'une selle de cheval, dans lesquelles toutes les lignes courbes s'éloignent les unes des autres, ce qui implique qu'elles sont parallèles par rapport à un seul point et qu'ensuite elles divergent entre elles. C'est tout l'opposé de la surface sphérique, où les lignes se courbent les unes vers les autres, comme sur la surface d'une balle. Certains exemples dans la nature illustrent bien le plan hyperbolique : la limace de mer frisée, le schéma de croissance du corail ou encore les circonvolutions du cerveau.



Construire des modèles concrets et précis d'objets hyperboliques en papier ou en plastique est presque impossible à cause de la rigidité de ces matériaux ; avec du fil et des aiguilles à tricoter ou un crochet, cela devient autrement plus simple.

En 1997, Daina Taimina, professeure à l'université de Cornell, a réalisé au crochet le premier modèle de plan hyperbolique afin d'illustrer et de démontrer la formule mathématique révolutionnaire qui sous-tend la géométrie hyperbolique, selon laquelle deux droites qui ne se coupent pas ne sont pas nécessairement parallèles. Un plan hyperbolique se tricote en faisant des augmentations à chaque rang. Daina Taimina a calculé la proportion exacte de mailles à ajouter à chaque rang et a obtenu une reproduction fidèle des appendices de la limace frisée. Ensuite, elle a tracé sur ce plan deux lignes droites qui ne se croisent pas et qui, d'après la géométrie euclidienne, devraient être parallèles. Mais lorsqu'elle a replié son plan hyperbolique fait au crochet, comme le montre la vidéo Ted Talk, il est apparu de façon évidente que ces deux lignes n'étaient parallèles que dans la partie centrale du plan et qu'ensuite chacune des quatre extrémités divergeait sans jamais croiser l'autre. L'échantillon croché par la professeure Taimina prouve que le principe de la géométrie hyperbolique qui remplace le postulat euclidien des droites parallèles<sup>27</sup> est exact.

Pourquoi s'attarder sur la géométrie hyperbolique ? Parce qu'elle nous aide à comprendre l'univers, sa forme et sa nature. Le tricot contribue à éclairer le tableau d'ensemble dont fait partie l'homme, à dévoiler les

mystères de son origine et à clarifier les lois de la physique, Elisabetta Matsumoto, une physicienne, passionnée de tricot depuis son enfance, a décrit les tissus tricotés comme une sorte de méta-matériaux, à savoir des matériaux façonnés qui tiennent leurs propriétés non de la matière dont ils sont fabriqués – par exemple, le fil – mais de la structure qui les façonne. En fonction des séquences de points et de motifs, les tissus tricotés possèdent des propriétés très différentes de celles du fil dont ils sont faits. Ainsi, il est surprenant de constater que tous les tricots ont de l'élasticité alors que le fil n'est pas élastique. Le fait d'être tricoté confère donc au fil des propriétés supplémentaires.

Elisabetta Matsumoto est convaincue qu'il y a beaucoup à apprendre de la communauté de tricoteurs et que, traduite en un modèle quantifiable, cette connaissance pourrait favoriser le développement de nouveaux produits pour l'industrie, y compris dans le domaine aérospatial. Pour ma part, j'ajouterais que cette connaissance nous vient d'une expérience millénaire et qu'elle est le fruit de tâtonnements et de réussites transmis au fil des générations non seulement à travers l'enseignement du tricot mais aussi *via* le récit autour du tricot. Les tricoteurs sont les grands gardiens de la tradition orale ; en travaillant, ils se racontent des épisodes de leur vie, comme le faisait ma grand-mère avec moi. Souvent, ces récits se rapportent directement à l'art de tricoter, d'obtenir un nouveau point en changeant une seule maille du motif ou de cacher un petit mot d'amour dans une paire de chaussettes à torsades pour son amoureux. Le vrai pouvoir du tricot ne se trouve pas dans les livres, les revues ou les sites Internet qui regorgent de modèles ; il est parfois imbriqué dans les histoires vécues que l'on se passe de génération en génération et qui sont enregistrées dans la mémoire et dans l'expérience des tricoteurs. Elisabetta Matsumoto le sait bien : en tant que tricoteuse, elle a hérité de la sagesse de ses ancêtres, mais pour véritablement exploiter la richesse universelle des connaissances transmises grâce au tricot, elle doit accéder à l'héritage oral de tous les tricoteurs.

Décrypter ce qu'elle appelle « le code du tricot » – ces formules mathématiques qui se cachent derrière la combinaison des mailles et qui donnent aux tissus tricotés toutes leurs propriétés physiques – est une tâche monumentale. Si elle y parvient, le tricot pourrait bien contribuer à la création de nouveaux matériaux pour différents usages, par exemple pour fabriquer des prothèses élastiques qui remplacent les ligaments déchirés<sup>28</sup>.

À ce jour, une équipe de médecins français a développé un modèle mathématique rudimentaire qui décrit l'élasticité

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

d'un tissu en maille tricotée. C'est Frédéric Lechenault, un physicien, qui en a eu l'inspiration en regardant sa femme enceinte tricoter des chaussons et des couvertures de bébé, lesquels, après avoir été étirés, retrouvaient immédiatement leur forme initiale ; en d'autres termes, il a remarqué que tirer et plier ces tissus crée de l'énergie. Avec son équipe, il a isolé trois facteurs principaux : la longueur du fil, son aptitude à se plier et le nombre de points de croisement dans chaque maille. L'élasticité est définie par la façon dont sont tricotées les boucles qui relient le rang inférieur au rang supérieur<sup>29</sup>.

Le tricoteur connaît bien ces principes et choisit instinctivement des côtes pour le bas et les poignets de manche d'un pull de bébé, afin d'être sûr que le tissu s'étirera facilement quand on le met et qu'il reprendra ensuite sa forme pour bien adhérer au poignet de l'enfant. Cette connaissance découle du partage et de l'interaction entre tricoteurs et de la transmission de génération en génération. Aujourd'hui, les vidéos et les livres nous aident, mais comme l'écrit Kim Harris, la femme de Toronto qui voulait tricoter une paire de chaussettes avec le point Kitchener, quand on est bloqué il faut se tourner vers quelqu'un qui tricote.

Tricoter revient à expérimenter en permanence avec le fil, peu importe le degré de difficulté du modèle ; c'est par cet exercice que le tricot stimule et aiguisé le cerveau. Bien que les chercheurs aient démontré les effets positifs de la pratique du tricot, comme la baisse de la pression artérielle, voire la libération de la dopamine, je crois qu'il y a par ailleurs un lien plus profond, qui remonte à loin, entre cette pratique et la manière dont notre cerveau fonctionne et aborde les problèmes.

Les anthropologues ont montré que l'une des principales activités de nos ancêtres de l'âge paléolithique était de suivre les mouvements des animaux. Ils ont appris à les repérer en analysant les traces laissées sur le sol ; c'est là une aptitude fondamentale pour la chasse, la viande fournissant le gras animal qui alimente notre cerveau. Louis Liebenberg, chercheur de

l'université de Harvard, est convaincu qu'en parvenant à retracer le parcours d'un animal l'homme a marqué une étape fondamentale dans son évolution. Il soutient que cette faculté met en œuvre les mêmes capacités intellectuelles et créatives, celles nécessaires en mathématiques et en physique, et que cela représente l'origine de la science elle-même<sup>30</sup>.

Suivre des points fait aussi partie de l'art de tricoter. Un bon tricoteur sait toujours se repérer dans un modèle simplement en comptant les mailles et les rangs déjà terminés. Aujourd'hui, il existe des anneaux marqueurs, des diagrammes et même des applications Web qui comptent nos mailles, mais autrefois les tricoteurs devaient tout garder en mémoire et apprendre les modèles par cœur. Être capable de retracer et de suivre directement sur l'ouvrage ce que l'on a fait est fondamental pour éviter les erreurs. Une bonne tricoteuse sait toujours repérer exactement sa prochaine maille sur le dessin du modèle.

Suivre un modèle est un peu comme voyager dans un lieu inconnu à l'aide d'un plan topographique. Les symboles et les signes qui balisent le parcours constituent un code, un langage spécifique. Sur le plan, à côté des chemins, sont indiqués les fleuves, les collines et les montagnes, chacun représentant un espace vivant, un petit coin de notre univers. De même, les modèles indiquent sur le papier les différents points qui donneront vie au tricot. Mais à la différence des plans topographiques, qui nous invitent à faire l'expérience d'un environnement déjà existant, les modèles de tricot nous permettent d'en créer un à nous.

Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin de savoir naviguer ; le GPS et les smartphones font pour nous le travail mental de garder en mémoire les lieux que nous avons traversés ou l'image visuelle du plan que nous avons consulté. Nos capacités cognitives spatiales deviennent obsolètes et elles s'atrophient peu à peu. Le tricot permet de maintenir ces fonctions car il stimule l'hippocampe, qui est un peu le lecteur de plans du cerveau, comme l'a démontré en 2011 une étude menée par le docteur Yonas E. Geda,

psychiatre à la clinique Mayo de Rochester, dans le Minnesota. Les résultats montrent que dans une population âgée de soixante-dix à quatre-vingt-neuf ans, les tricoteurs et les crocheteurs bénéficient d'une meilleure santé mentale et d'une meilleure mémoire<sup>31</sup>.

Les neurosciences nous expliquent que lire un plan ou apprendre à naviguer peut favoriser la croissance de l'hippocampe et du cerveau, ce qui, en augmentant le nombre de cartes mentales, favorise le développement des connexions neuronales. Une étude de l'University College de Londres a analysé les IRM des cerveaux des chauffeurs de taxis londoniens ; selon les résultats, leur cerveau aurait grandi et se serait adapté pour mieux garder en mémoire les plans détaillés de la ville. Ces chauffeurs n'utilisent pas de GPS : pour obtenir la licence, ils doivent prouver qu'ils ont mémorisé l'emplacement de toutes les rues du Grand Londres, un processus d'apprentissage très laborieux connu sous le nom de *Knowledge*<sup>32</sup>.

Bien qu'aucune étude n'ait encore été menée pour évaluer l'augmentation de la taille du cerveau d'un tricoteur, il est probable que lire et suivre un modèle, tout comme le fait de tricoter, ait sur le cerveau des effets similaires au *Knowledge*. En tout cas, c'est ce que les chercheurs qui ont participé à l'étude du docteur Geda à la clinique Mayo s'accordent à penser. Leur hypothèse est qu'en favorisant le développement des voies neuronales le tricot nous aide à maintenir une bonne activité cognitive.

Je ne suis ni chercheuse ni experte en tricot. Je suis une femme qui se bat pour résoudre une situation dans laquelle elle n'aurait jamais pensé se retrouver. Ces derniers mois, j'ai vécu tous les symptômes du stress, du désespoir, et parfois même de la dépression. J'ai été souvent la proie de visions cauchemardesques sur mon avenir, et j'ai douté de jamais revoir la lumière au bout du tunnel. Tout au long de cette épreuve, le tricot m'a aidée à rester lucide, il m'a donné de la force et m'a ancrée dans la vie ; il a aiguisé mes capacités intellectuelles, faisant de moi une meilleure écrivaine, peut-être même une personne meilleure. Le tricot a été un compagnon

silencieux, il m'a poussée à l'ouvrage dans l'adversité ; il est devenu pour moi un espace sûr, un endroit où me réfugier dans les longues et froides nuits d'hiver. Et avec l'arrivée du printemps, alors que je commence à tricoter du coton dans une maison que je vais bientôt quitter, une maison que j'aime et que je pensais à moi pour toujours, le tricot m'a aidée à accepter ce gros changement.

Je me sens prête pour le prochain chapitre de ma vie, pour aller là où elle voudra me conduire, car je sais que, où que j'aille, je ne serai pas seule. J'emporterai le savoir-faire que ma grand-mère m'a transmis, un véritable trésor sur lequel la science essaie de faire la lumière. Et c'est tout ce dont j'ai besoin.

---

21. Sarah McKay, « This is Your Brain on Knitting », *Your Brain Health*, <https://drsarahmckay.com/brain-knitting/>.

22. National Science Week National Office, « Neural Knitworks : Craft a Healthy Brain », <https://www.scienceweek.net.au/neural-knitworks-craft-a-healthy-brain/> ; pour les modèles : [https://www.scienceweek.net.au/wp-content/uploads/2014/04/knitworks\\_patterns.pdf](https://www.scienceweek.net.au/wp-content/uploads/2014/04/knitworks_patterns.pdf).

23. <https://www.facebook.com/neuralknitworks/>.

24. Stuart Fox, « Move Over, String Theory, It's Yarn's Turn », *NYU Scienceline*, 28 mai 2008 ; <https://scienceline.org/2008/05/physics-fox-knitting/>.

25. *Ibid.*

26. Daina Taimina, « Crocheting Adventures with Hyperbolic Planes », TEDxRiga, 14 juin 2012 ; <https://www.youtube.com/watch?v=w1TBZhd-sN0> ou <https://www.youtube.com/watch?v=D-AHvZqbMT4>.

27. Échantillon au crochet réalisé par Daina Taimina, « Crocheting Adventures with Hyperbolic Planes ».

28. <http://meetings.aps.org/Meeting/MAR19/Session/K63.1>.

29. Jennifer Ouellette, « Physicists Are Decoding Math-y Secrets of Knitting to Make Bespoke Materials », *Ars Technica*, 8 mars 2019, <https://arstechnica.com/science/2019/03/physicists-are-decoding-math-y-secrets-of-knitting-to-make-bespoke-materials/>.

30. George Dvorsky, « Here are Some Essential Survival Skills We've Lost from Our Ancient Ancestors », *io9*, 23 septembre 2015 ; <https://gizmodo.com/here-are-some-essential-survival-skills-weve-lost-from-1732594841>.

31. Jane E. Brody, « The Health Benefits of Knitting », *Well* (blog), *The New York Times*, 25 janvier 2016 ; <https://well.blogs.nytimes.com/2016/01/25/the-health-benefits-of-knitting/>.

32. Rebecca Maxwell, « Spatial Orientation and the Brain ; The Effect of Map Reading and Navigation », *GIS Lounge*, 8 mars 2013 ; <https://www.gislounge.com/spatial-orientation-and-the-brain-the-effects-of-map-reading-and-navigation/>.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre VIII

### TRICOTONS TOUS ENSEMBLE POUR RÉPARER LA SOCIÉTÉ



Lorsque nous vivions à San Francisco, mon premier mari se rendait souvent en Alaska pour son travail et revenait avec des histoires surprenantes sur la vie dans ces régions polaires et lointaines. J'ai toujours été attirée par le climat froid et par les paysages glacés. Vingt ans plus tard, quand je pus enfin me rendre en Alaska, je fus fascinée par la beauté de ses paysages et par son histoire. Lors de mes voyages, j'eus l'occasion de parler avec les populations autochtones et de découvrir leur lien avec le tricot.

L'Alaska a été la dernière frontière de l'expansion coloniale sur le continent nord-américain. Les premiers colons, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, étaient des commerçants et des explorateurs russes et européens qui voyaient les populations indigènes comme arriérées et sauvages, vivant dans des conditions épouvantables. Les hommes et les femmes vivaient séparés dans des maisons souterraines faites de bois flotté et d'os et couvertes d'herbe, reliées entre elles par des tunnels. Les femmes occupaient de petites habitations unifamiliales avec leurs filles et leurs fils. À l'âge de cinq ans, les garçons allaient vivre dans la large structure centrale où les hommes vivaient, travaillaient et se reposaient, où ils socialisaient et faisaient de la politique.

Les femmes n'avaient le droit de pénétrer dans la partie réservée aux hommes que lorsqu'elles apportaient la nourriture pendant les fêtes ; les hommes pouvaient visiter les appartements des femmes pendant la nuit

mais devaient les quitter avant l'aube. Ils chassaient et pêchaient, tandis que les femmes faisaient le ménage et cuisinaient les repas. Elles ne tissaient pas le poil des animaux et ne tricotaient pas ; toutefois, elles cousaient des vêtements très confortables faits de peaux et de fourrures, fabriqués à l'aide d'une technique très étonnante.

Pendant des milliers d'années, les populations locales se sont nourries d'animaux et des produits de la nature, très hostile, selon un mode de partage collectif dicté par une économie de subsistance basique. Leur forte identité tribale les conduisait à adopter le principe du partage qui garantissait leur survie tout en imposant le respect de la ségrégation des sexes.

Les commerçants et les explorateurs russes et européens introduisirent en Alaska une civilisation qui n'était pas compatible avec les modes de vie autochtones. Ce furent les missionnaires, venus convertir les habitants à la religion chrétienne, qui achevèrent de détruire le système tribal en mettant fin à la ségrégation entre hommes et femmes, qu'ils considéraient comme immorale étant donné que les autochtones n'étaient pas monogames. Les femmes n'étaient plus autonomes dans leur espace, qu'elles devaient désormais partager avec les hommes. Le principe du partage collectif fut rapidement mis à mal par le concept de propriété inscrit dans la culture et l'économie des colonisateurs. Les hommes furent encouragés à ne plus chasser au profit de la tribu dans sa globalité, mais seulement pour leur famille. Marx aurait dit que la force de travail de chaque homme n'appartenait plus à la collectivité mais qu'elle était devenue la propriété de l'individu, qui en disposait à sa guise. Il en allait de même pour les femmes : elles cessèrent de travailler pour la tribu, chacune ne travaillant plus que pour sa propre famille. La formation de nouvelles cellules familiales altéra profondément les équilibres socio-économiques des populations indigènes, réduisant leur sens du collectif et leur identité de groupe.

Les colonisateurs introduisirent également une économie capitaliste fondée sur l'échange de monnaie, inconnue des autochtones et en décalage avec leur économie tribale. L'argent devint un moyen d'échange pour l'achat des marchandises, y compris des biens en provenance de l'étranger et jusqu'alors inconnus, telle la farine qui faisait partie de l'alimentation des colonisateurs. Sans surprise, des produits destinés à faciliter la vie dans le cercle arctique furent introduits dans le régime alimentaire des populations indigènes. Mais pour ces dernières, habituées à travailler au sein d'un système d'économie tribale, il n'était pas facile de se procurer l'argent nécessaire à l'achat de ces marchandises. Avec la disparition progressive de leur économie de subsistance traditionnelle, ceux qui ne purent s'adapter à ces changements drastiques tombèrent dans l'indigence.

La société originelle des indigènes d'Alaska était bien plus égalitaire que celle de l'Occident. La richesse était généralement redistribuée lors des cérémonies et des fêtes annuelles, et les familles s'entraidaient ; aucun membre de la tribu n'avait faim ou n'était sans abri. À mesure de la désintégration de l'économie collective, chacun dut apprendre à gagner sa vie pour survivre, et les populations locales se battaient pour continuer à vivre, comme leurs ancêtres, des fruits de leur terre. Mais la chasse, la pêche et la récolte ne produisaient pas suffisamment d'argent pour survivre dans l'économie des colonisateurs. Les familles avaient besoin de sources de revenu supplémentaires.

Ainsi qu'ils l'avaient déjà fait au Canada, les missionnaires apprirent aux femmes alaskiennes à filer et à tricoter. Elles se montrèrent particulièrement douées pour cet art. Produire des chaussettes, des caleçons et des maillots de corps pour les étrangers se révéla être une source d'argent très fructueuse, un complément de revenus indispensable pour accompagner les populations autochtones dans leur transition vers le xx<sup>e</sup> siècle.

Le tricot permettait aux femmes d'être financièrement indé-pendantes cependant que la « civilisation occidentale » broyait leurs sociétés

traditionnelles. Le tricot soudait ensemble les tribus – il reliait les membres les uns aux autres, protégeait leur esprit de communauté et préservait leur tradition sur le difficile chemin vers la modernisation. Les femmes tricotaient toute l’année, pendant qu’elles gardaient les enfants et s’occupaient des anciens ; en été, elles tricotaient en allant pêcher et cueillir des baies, et à l’automne, en préparant les conserves pour la longue saison d’hiver. Puisqu’elles travaillaient souvent en groupe au sein de coopératives dédiées au tricot, elles avaient des liens solides entre elles. C’est ce qui préserva la cohésion des communautés malgré les transformations importantes qu’elles subissaient.

Lors d’un vol de Los Angeles à Seattle, je me suis retrouvée assise à côté d’un jeune autochtone. Avec l’un de ses petits frères, il avait été élevé par ses grands-parents, qui vivaient dans un village voisin de celui où deux autres enfants étaient restés avec les parents. Je lui demandai comment il avait vécu la séparation d’avec ses parents et il m’expliqua que dans sa culture la famille élargie est aussi proche de l’enfant que le père et la mère ; il n’avait pas été traumatisé par la séparation et n’avait éprouvé aucun sentiment d’abandon en allant vivre chez ses grands-parents.

Comme tant d’autres, sa famille élargie partageait entre ses membres l’argent gagné. Il me raconta que la plupart des femmes tricotent pour contribuer aux revenus de la famille. Sa grand-mère, qui avait quatre-vingt-dix ans, avait appris le tricot auprès d’une Russe quand elle était encore enfant et l’avait ensuite enseigné à toutes ses filles et petites-filles ; elles tricotaient pour Oomingmak, la plus grande coopérative d’Alaska.

Après quelques recherches, je fus impressionnée par l’histoire et la production de cette société. Oomingmak avait été créée par John Teal, un entrepreneur visionnaire du Vermont qui croyait qu’on pouvait domestiquer les bœufs musqués pour leur laine. Ces grands mammifères, qui ressemblent à de vrais bœufs, sont en fait très proches des chèvres et

génétiqnement associés à un ancêtre ayant survécu à la dernière glaciation. Après avoir dirigé pendant dix ans une ferme expérimentale dans le Vermont, Teal s'implanta en Alaska pour y développer une activité de production de fils et de tricots destinés aux touristes. Son projet fut rapidement couronné de succès et en 1970 la coopérative de producteurs Oomingmak Musk-Ox fut créée.

Le bœuf musqué possède un poil long et soyeux qui tombe tout seul au printemps. Le sous-poil se ramasse en peignant l'animal ; autrefois, la fibre brute était prélevée à la main directement sur sa peau. La laine du bœuf musqué est connue sous le nom de *qiviut*, c'est un fil très particulier qui ressemble au cachemire. Il est doux, chaud et imperméable et peut supporter des températures extrêmes et des brossages fréquents sans se feutrer ni rétrécir. Ce sont les dentelles et les vêtements tricotés en *qiviut* qui, pendant des décennies, ont aidé les familles d'Alaska à subsister et à préserver le principe du partage.

Chaque membre de la coopérative Oomingmak paie une cotisation annuelle de deux dollars ; en échange, il ne paie pas le fil, produit aux frais de la coopérative. Seules les aiguilles sont à la charge des tricoteurs. Comme les membres sont dispersés aux quatre coins de l'État, compte tenu du coût des déplacements, tout se fait par courrier, de la prise de contact au paiement en passant par la livraison.



« Les tricoteurs sont payés au nombre de mailles. Chaque projet contient une quantité spécifique de mailles et de rangs, ce qui simplifie le calcul. Le prix de la maille varie en fonction de l'inflation mais l'objectif est de payer aux tricoteurs un revenu équitable tout en veillant à ce que le

coût final pour le touriste ne soit pas prohibitif. À la fin de l'année, les profits sont redistribués aux tricoteurs, qui reçoivent chacun une somme en fonction du nombre de pièces qu'ils ont produites pendant l'année<sup>33</sup>. »

En découvrant que le tricot a redonné de l'espoir aux femmes alaskiennes dans la difficile période qu'elles ont vécue, je me dis que je réussirai, moi aussi, à naviguer dans les eaux troubles de mon présent et à m'adapter à une nouvelle vie. J'atteindrai un rivage sûr, et de là je commencerai un nouveau voyage – mais je n'en suis pas encore là. Ma maison au bord du lac a été vendue ; dans un mois, je ferai mes cartons et je les mettrai au garde-meubles. Mes livres seront stockés sous clé dans un endroit sombre ; leur présence me manquera au réveil. Toutes mes pelotes iront aussi au garde-meubles, avec les aiguilles au métal étincelant de ma grand-mère ; le jour de mon départ, j'emporterai simplement un petit sac avec mon ouvrage en cours, rien d'autre.

Le changement est toujours traumatisant. Néanmoins, il peut être positif, malgré ce qu'on y perd. Mon ami frère franciscain m'a conseillé de passer l'été à voyager et à regarder le monde autour de moi, si possible avec une petite valise à demi vide que je pourrai remplir de fils exotiques avant de rentrer. « Deviens une nomade cosmopolite pour quelque temps », dit-il en souriant. Et pourquoi pas ? Hier j'ai acheté un billet pour faire le tour du monde. J'irai rendre visite à des amis dans différents pays et je me changerai les idées. J'ai là une occasion qui n'était pas offerte aux femmes alaskiennes. En m'asseyant pour planifier mon voyage, je me suis rendu compte qu'une fois de plus le tricot guide mes pas. Je veux aller en Nouvelle-Zélande et en Tasmanie, des endroits où je sais que je trouverai de beaux fils et de beaux modèles, puis en Finlande, en Islande, et je veux visiter la Mongolie, pays des dernières tribus nomades.

Il y a deux ans, j'ai fait la connaissance de Nancy Johnson, une journaliste américaine d'origine asiatique venue m'interviewer pour « Weekend », un programme de la BBC World Service qui m'invite parfois

en qualité de chroniqueuse. Nancy est arrivée au studio avec toutes sortes de magnifiques lainages tout doux de la marque Tengri<sup>34</sup>, une maison de luxe qu'elle a fondée et qui produit des vêtements pour homme, des tapis, des couvre-lits et autre linge de maison avec de la laine de yack de Mongolie. Au cours de l'émission, elle expliqua que le yack est un mammifère bovidé au poil long, une race qui vit depuis la nuit des temps dans la région de l'Himalaya dans le sous-continent indien, sur le plateau

du Tibet, en Mongolie et en Russie. Nancy achète la fibre de yack aux familles nomades, la fait tisser et tricoter en Écosse et dans le Yorkshire, et vend ensuite le produit fini dans le monde entier. Quelle association intéressante, me suis-je dit en me souvenant de la boucle commerciale des matières brutes entre les colonies américaines et l'industrie textile des Midlands en Angleterre pendant la révolution industrielle. Mais, comme le souligna Nancy Johnson, dans son modèle économique il n'y a pas d'exploitation, bien au contraire ; en redistribuant équitablement les profits, Tengri a réussi à revitaliser deux secteurs en déclin – l'élevage nomade en Mongolie et l'industrie textile britannique.

En parlant avec Nancy, j'ai appris beaucoup de choses sur la Mongolie. Depuis une dizaine d'années, la vie nomade traditionnelle dans ce pays est menacée par la civilisation occidentale et par le changement climatique, deux événements concomitants et interdépendants qui constituent une double peine catastrophique pour le pays.

Le sort de la Mongolie pourrait bien être emblématique de notre passé pastoral et de l'avenir dystopique qui menace notre planète.

Pendant des milliers d'années, la vie des hommes dans la steppe et dans le désert de Gobi s'est déroulée en symbiose avec celle des troupeaux de brebis, de chevaux, de chèvres, de chameaux et de yacks ; dans cet environnement profondément hostile, chacun dépendait de l'autre pour sa survie. Les familles nomades conduisent les animaux vers les lieux de pâturage situés à des milliers de kilomètres, parfois plus de six fois par an.

Elles font et défont leurs bagages pour veiller sur les troupeaux, leur seul moyen de subsistance. L'économie pastorale a permis aux Mongols d'exploiter les maigres ressources de la terre, trop maigres pour subvenir aux besoins des hommes et des animaux herbivores pendant toute une année. Comme dans le désert irakien, migrer de pâturage en pâturage est la clé de leur survie.

Aujourd'hui, l'élevage nomade mongol repose sur un équilibre extrêmement fragile. Un hiver très froid, qui généralement fait suite à un été sec, pourrait exterminer d'un coup des troupeaux entiers. Pendant l'hiver 2010, qui fut l'un des plus froids de l'histoire, huit millions d'animaux sont morts. Depuis, la Mongolie a supporté d'autres hivers rigoureux. Avec la perte d'un troupeau, l'économie de subsistance d'une famille nomade s'écroule : privée de tout moyen de survie, celle-ci est forcée de fuir vers les villes surpeuplées et polluées à la recherche de travail dans l'industrie minière qui, elle, est en plein essor. Au cours des trente dernières années, un quart de la surface de la Mongolie s'est désertifié à cause du changement climatique et deux mille rivières se sont asséchées. Le pays est au bord d'un changement irréversible.

Tout au long de cette mutation, les femmes nomades mongoles n'ont pas cessé de filer et de tricoter la laine et le fil produits grâce à leurs troupeaux pour habiller et chauffer leurs tribus. La Mongolie produit deux sortes de fils très recherchés, celui de la chèvre cachemire et celui du yack ; depuis toujours, le second est filé et tissé afin de fabriquer du feutre pour les yourtes dans lesquelles vivent les nomades, tandis que le cachemire est tricoté et transformé en vêtements chauds. La Mongolie produit environ un cinquième de l'offre mondiale de cachemire brut. Au prix de quarante-cinq dollars le kilo, il s'agit là d'une source de revenus non négligeable pour les pasteurs nomades et d'un bon moyen de perpétuer les modes de vie traditionnels, menacés par l'urbanisation rapide. De fait, le ratio de chèvres

par habitant a été multiplié par quatre dans le pays depuis la chute du communisme et se situe actuellement autour de six chèvres par personne.

Néanmoins, l'activité de production et de vente du cachemire s'est révélée à double tranchant pour l'économie précaire des familles nomades. Bien que l'argent ainsi gagné ait permis à beaucoup d'entre elles de ne pas sombrer financièrement pendant les périodes difficiles, la multiplication des troupeaux a appauvri les pâturages. Les chèvres cachemire arrachent l'herbe avec la racine, rendant impossible la repousse. La désertification de la Mongolie a été en partie provoquée par l'augmentation du nombre d'éleveurs de chèvres, qui doivent répondre à une demande mondiale de plus en plus importante. Ainsi, l'industrialisation et la modernisation risquent de faire de la Mongolie une terre stérile et abandonnée, présage terrifiant pour notre planète.

Lorsqu'elle eut connaissance de cette nouvelle alarmante, Nancy Johnson fut choquée. Elle savait que la Mongolie était le principal fournisseur de cachemire de luxe et décida de chercher un moyen pour aider à prévenir les dommages causés par cette industrie. En parlant avec des amis du milieu de la mode, elle eut l'idée de fabriquer des vêtements tricotés en laine de yack : « Cette matière, aussi chaude et douce que le cachemire, est aussi biologique, hypoallergique, antibactérienne, et permet à des peuples entiers de vivre. Cette fibre est miraculeuse. Et elle se lave en machine ! », me confiait Nancy Johnson, ajoutant que « les yacks ne détruisent pas l'environnement comme le font les chèvres cachemire ».

En effet, à la différence de ces dernières, les yacks ne se nourrissent que des brins d'herbe et laissent les racines, ce qui permet aux plantes de repousser. Nancy Johnson les décrit comme des tondeuses, car ces animaux ne font que couper les brins sans abîmer la terre. Curieusement, comme les bœufs musqués, les yacks perdent leurs poils en été, ce qui constitue un moyen simple et écologique de ramasser leur laine.

Tengri n'est pas une coopérative comme Oomingmak en Alaska mais son modèle économique est construit autour du même concept de partage du profit. Tengri offre aux éleveurs un prix plus élevé pour les fibres de yack et fournit une avance à chaque famille pour couvrir les coûts de l'alimentation et du soin des bêtes. C'est un modèle qui a remporté un grand succès, si bien qu'aujourd'hui le nombre de troupeaux de yacks élevés pour leur laine a augmenté de façon exponentielle, ce qui représente une alternative écologiquement viable au cachemire. Des sociétés et des coopératives comme Tengri, ou Oomingmak en Alaska, constituent un moyen efficace d'aider les communautés traditionnelles à affronter l'inévitable transition vers le monde moderne sans qu'elles aient à abandonner les principes du partage et tout en préservant l'environnement.

Au fil des siècles, le tricot et l'économie se sont alliés pour fournir un filet de sauvetage à tous ceux qui traversaient des bouleversements dans leur existence ; or le monde d'aujourd'hui octroie de moins en moins de place aux valeurs et aux sociétés traditionnelles. La dégradation des sols, le changement climatique, la pollution et les déchets empoisonnent notre planète et menacent sa survie. La corruption et l'appât du gain sapent la cohésion sociale et favorisent les inégalités, dégradant le tissu commun qui nous relie tous ensemble.

À l'heure où de nouveaux défis s'annoncent pour notre avenir, le tricot peut s'allier à la politique pour recoudre les fractures et reconstruire les ponts de la communication ; il peut purifier l'air pollué, assainir l'eau et faire revivre les liens sociaux. Mais une forme ancienne d'artisanat peut-elle combattre l'apocalypse climatique et la dystopie politique ? Les adeptes du tricot urbain et du *yarn bombing*, ou tricot-graffiti, le pensent.

Depuis plus de dix ans, des hommes et des femmes se retrouvent au cœur des villes pour protester, à travers le tricot, contre la dégradation environnementale. En 2006 et 2007, le groupe londonien I Knit a

développé, en lien avec l'ONG WaterAid, un projet appelé « Tricotez une rivière ». Leur objectif : attirer l'attention sur le milliard d'habitants de la planète qui n'ont pas accès à l'eau potable. Des volontaires venant du monde entier ont tricoté cent mille pièces qui, réunies, ont formé une rivière. Le site du groupe I Knit raconte que pendant l'événement le fleuve a été « installé dans le quartier South Bank à Londres et plus précisément sur le toit du National Theatre, d'où il retombait comme une cascade », offrant « une vue particulièrement spectaculaire<sup>35</sup> ».

Au Canada, les Rock Vandals ont employé l'arme du tricot-graffiti pour faire entendre leur inquiétude à propos du danger que l'industrie du pétrole représente pour l'environnement ; ils ont également utilisé le tricot pour couvrir les arbres, les lampadaires et les poteaux des routes et apporter ainsi de la couleur dans la morosité hivernale du Grand Nord<sup>36</sup>.



Le tricot comme moyen de contestation, également appelé *guerrilla-knitting*, a offert une voie pacifique à ceux qui souhaitent manifester contre les mauvaises décisions en politique. En août 2016, à l'occasion de l'anniversaire de l'explosion de la première bombe nucléaire au Japon, le mouvement Wool Against Weapons – littéralement « De la laine contre les armes » – a tricoté une écharpe longue de plus de onze kilomètres afin de relier les deux usines que l'entreprise AWE, fabricant d'armes nucléaires au Royaume-Uni, a implantées dans les villes d'Aldermarston et de

Burghfield. En Allemagne, le duo Strick & Liesel – jeu de mots sur *Strickliesel*, qui désigne en allemand le tricotin, jouet utilisé par les enfants pour apprendre le tricot – a lancé le projet Fluffy Throw-Up, protestation douce et non violente unique en son genre contre l'énergie nucléaire. Leur logo jaune et noir recouvre des arbres, des lampadaires, des rambardes de ponts et des poteaux de toutes les villes allemandes<sup>37</sup>.

Le tricot-graffiti est aussi utilisé pour rompre les barrières raciales et de genre. Au Chili, les Hombres Tejedores – « Les hommes tricoteurs » – tricotent en public pour briser les stéréotypes traditionnels masculins et féminins<sup>38</sup>. À Reykjavik, pour la Gay Pride, les membres du mouvement des *Yarnstormers* tapissent les poteaux et les arbres dans les rues avec des pièces tricotées aux couleurs de l'arc-en-ciel et, pendant la nuit, ils habillent les statues avec des vêtements multicolores<sup>39</sup>.

En 2014, après la mort tragique par balle de Michael Brown à Ferguson, dans l'État du Missouri, Taylor Payne et CheyOnna Sewell ont donné vie à Yarn Mission, un mouvement que

les deux activistes décrivent comme un groupe de tricoteurs visant à combattre l'injustice raciale à travers le collectif. Se retrouver pour tricoter dans un cercle sûr et paisible aide les gens à exprimer leurs expériences traumatiques et à emprunter ensemble le chemin de la guérison.

Il y a dans le monde des centaines de milliers d'initiatives de *guerrilla-knitting* similaires, requérant toutes de l'engagement, de la mobilisation, de l'organisation, de la planification ainsi qu'une vision claire du futur. Le tricot comme moyen de protestation est l'équivalent contemporain des mouvements politiques de terrain en faveur du suffrage universel, des droits civiques, ou encore de la libération des femmes et de la liberté de parole. Les activistes du tricot-graffiti sont des citoyens qui se mobilisent pour rencontrer d'autres gens et agir avec eux. Le Pussyhat Project a incité les femmes à tricoter des bonnets roses pour la Marche des femmes de janvier 2017 et les a ensuite poussées à descendre dans les rues et à former

une marée de bonnets de laine rose dont plusieurs avaient été tricotés par des volontaires (cf. modèle, p. 205). Même lorsque la mobilisation n'est pas directement liée à un événement politique, comme c'est le cas pour Knittami en Italie – un groupe de tricot-graffiti dont le slogan est « Couvrez la ville avec vos laines » – les *guerrilla-knitters* restent des activistes à l'ancienne. Ils s'organisent, collaborent et manifestent dans les espaces publics pour diffuser leur message d'espoir et de changement de société.



De Occupy Wall Street au mouvement espagnol des Indignés en passant par la Umbrella Revolution de Hong Kong, toutes ces initiatives ont disparu aussi vite qu'elles sont nées, des sursauts d'activisme politique qui se sont consumés aussi rapidement que des chandelles. Mais le tricot-graffiti se porte encore très bien. Le tricot urbain est un phénomène mondial qui résiste au temps ; il surgit partout : en Alaska, en Nouvelle-Zélande, en Suède, aux États-Unis. Mais alors, pourquoi en savons-nous si peu sur la révolution du tricot ? La réponse est simple : les médias ne sont pas intéressés par un mouvement de protestation paisible, silencieux et durable, essentiellement créé par des femmes, tout comme ils ne s'intéressaient pas aux hippies qui tricotaient. Il n'y a rien de sensationnel dans le fait de recouvrir de tricot un bus à Reykjavik, les arbres d'un parc à Anchorage en Alaska ou les quais de l'Embarcadero à San Francisco. Personne ne crie de slogans, il n'y a pas de blessés ; l'activisme à travers le tricot est presque chaleureux. Mais la véritable protestation se cache derrière ces pièces de tricot qui recouvrent notre environnement comme en surimpression ; le

message révolutionnaire est inscrit dans la mobilisation même de la masse et dans ce qui pousse à tricoter pour



une cause, seuls chez eux ou bien en groupe. Derrière le tricot-graffiti, il y a des guerriers tricoteurs, des personnes qui ont des idéaux et qui embrassent une cause, des hommes et des femmes qui veillent les uns sur les autres et qui travaillent ensemble pour créer quelque chose de nouveau.

Leur contribution a beau être minuscule, elle n'en est pas moins significative : une fleur tricotée suspendue par un fil aux branches nues des arbres des jardins d'Anchorage en hiver, ou bien un des cinq mille coquelicots qui, chaque année, sont tricotés en mémoire des soldats décédés, comme on le faisait pour les victimes de la Première Guerre mondiale et désormais pour tous les soldats de toutes les guerres (cf. modèle, p. 205).

*Je n'ai pas renoncé, je ne perdrai pas espoir* : voilà l'esprit des tricoteurs. C'est ce que ma grand-mère m'a appris : le travail du tricot n'est jamais fini, il y a toujours un nouveau modèle et une nouvelle laine à tricoter pour ceux que l'on aime. Créer un monde meilleur c'est un peu comme tricoter, c'est une tâche jamais terminée ; c'est un effort sans fin et en même temps nécessaire, comme le fait de respirer.

Nous sommes tous liés les uns aux autres, riches et pau-vres, citoyens et réfugiés. Nous faisons tous partie du même

fil et du même modèle. C'est le vrai pouvoir du tricot, la métaphore ultime de la vie : chacun de nous est une maille de la société mondiale, et ensemble nous sommes plus forts.

---

33. Donna Druchunas, « Knitting : Hobby or Economic Imperative ? », Sheep to Shawl, 15 novembre 2006 ; <https://sheeptoshawl.com/knitting-softens-impact-worlds-collide/>.

34. <https://houseoftengri.com>.

35. Miss Cellania, « 10 Impressive Yarnbombing Projects », Mental Floss, 20 août 2018 ; <https://www.mentalfloss.com/article/77154/10-impressive-yarn-bombing-projects>.

36. Nina Elliott, « This Knitted Adventure », *Rock Vandal* (blog), 7 août 2016 ; <https://www.rockvandal.com/blog/2016/08/07/this-knitted-adventure>.

37. Caroline Howard, « Names You Need to Know : Yarn Bombing », *Forbes*, 30 avril 2011 ; <https://www.forbes.com/sites/carolinehoward/2011/04/30/names-you-need-to-know-yarn-bombing/?sh=4835404c5c5c>.

38. « Knitting as a Political Act », *Wooly Ventures* (blog), 23 janvier 2017 ; <http://www.woolyventures.com/knitting-political-act/>.

39. RX Beckett, « The Bus that Yarn Built », Reykjavík Grapevine, 17 septembre 2012 ; <https://grapevine.is/icelandic-culture/art/2012/09/17/the-bus-that-yarn-built/>.

# Épilogue

## *ALL YOU NEED IS LOVE*



Je suis à l'aéroport de Los Angeles, attendant d'embarquer pour le premier vol de mon tour du monde. Je n'ai plus de chez-moi : ma maison de Londres est louée, celle des États-Unis est vendue, mes affaires sont stockées dans des garde-meubles des deux côtés de l'Atlantique, y compris mes très chers livres. Je voyage avec deux valises, une pour l'été et une autre pour l'hiver, un sac à tricot avec plusieurs pelotes de laine et mon ordinateur portable. C'est tout ce que j'emporte et tout ce dont j'ai besoin pour l'instant. Je n'ai plus de mari non plus, ni d'enfants dont m'occuper – ils sont grands, ils vivent un peu partout dans le monde. Pour la première fois en quarante ans, je suis totalement seule. Je redoutais ce moment depuis des mois, j'imaginais qu'il serait triste et difficile, je pensais même que je pleurerais. C'est pourquoi j'ai pris mon ouvrage avec moi, pour qu'il me donne du courage et qu'il m'aide à m'apaiser.

Il y a quelque temps, je suis tombée sur une histoire étonnante de tricot thérapeutique<sup>40</sup>. Une Anglaise, Clare Young, était dans un état de stress post-traumatique, de dépression et d'angoisse après la mort de son mari. Son psychologue lui a conseillé d'apprendre à tricoter. Avec l'aide de quelques amis, Clare a recouvert de tricot un arbre du centre de soins palliatifs de Cheltenham, dans le Gloucester, en guise de remerciement aux équipes qui avaient soigné son mari pendant la phase terminale de sa maladie. C'est également pour les remercier qu'elle tricota des poupées à

l'effigie des médecins, des infirmières et de tout le personnel soignant, de tous ceux qui avaient été en relation avec lui, et qu'elle les déposa ensuite sur une couverture au pied de l'arbre. En regardant les photos de l'installation réalisée par Clare, je me suis dit que les avatars miniatures tricotés étaient en train de pique-niquer sous l'arbre par un beau jour de printemps dans les jardins du centre. C'était une image joyeuse, baignant dans l'amour et le bonheur, une célébration de la vie.

L'œuvre de Clare était si belle que les images de son tricot-graffiti ont fait sensation sur Internet, au point que certains l'ont comparée à Gloucester Banksy, le fameux *street artist*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

à l'identité inconnue. Elle fut si émue par l'accueil réservé à son projet qu'elle demanda aux gens de tricoter des cœurs en laine en souvenir de leurs êtres chers disparus, afin de pouvoir décorer tout un jardin en tricot et d'égayer les malades du centre (cf. modèle, p. 239). Elle posta sa demande sur Facebook et reçut rapidement pas moins de 52 000 cœurs de la part de 450 tricoteurs du monde. Beaucoup étaient accompagnés de petits mots émouvants évoquant la personne disparue. Peu de temps après, elle lança un nouvel appel, dans lequel elle demandait aux gens leurs restes de laine et de fil pour terminer de tricoter des fleurs, des plantes et des pots pour un autre jardin thérapeutique, cette fois-ci à la Société royale d'horticulture anglaise.

Parmi ceux qui entendirent son appel se trouva Ian, qui venait de perdre son épouse un an plus tôt ; également tricoteuse, elle avait laissé beaucoup de fil. L'homme avait été ému par l'appel télévisé de Clare et surpris par sa détermination. Il décida alors de la contacter pour lui donner la laine de sa femme. Ils se rencontrèrent et finirent par tomber amoureux.

Le fil que la femme de Ian n'avait pas pu tricoter avait guidé l'homme vers Clare, et l'hommage d'amour et de dévotion que cette dernière avait rendu à son mari avait fourni la trame de la rencontre qui allait lier leurs vies. Pendant que Clare adoucissait sa souffrance en tricotant, Ian faisait de même en lui donnant du fil pour tricoter et une maille après l'autre, une fleur tricotée après l'autre, l'amour s'épanouit et remplit le vide laissé par leur deuil.

Aujourd'hui Clare continue à tricoter des fleurs, des plantes et des jardins bénévolement pendant que Ian, mari dévoué, la soutient dans sa mission. Ils vivent ensemble et sont heureux, entourés par les jolies œuvres végétales qu'elle tricote. Dans une interview pour la BBC, ils évoquent avec tendresse l'époux et l'épouse décédés ; ils ne les ont pas oubliés mais ont surmonté le chagrin et appris à vivre à nouveau.



À la différence de Clare, je n'ai pas été traumatisée par la mort d'un être cher mais j'ai également besoin de guérir ; comme elle, j'ai choisi le tricot, et plus précisément l'écriture sur le tricot, pour m'aider à me remettre. Pendant les six derniers mois, j'ai dévidé le fil de quarante années de ma vie passées à tricoter et j'ai défait à la main presque toute la trame de ma vie d'adulte. Bien que j'aie fait cela en usant de toute la sagesse transmise par ma grand-mère et avec le courage et la détermination d'une bonne tricoteuse, l'expérience fut quand même éprouvante. En tirant le fil des mailles, un rang après l'autre, j'ai remonté le temps de ma vie et retrouvé les paysages émotionnels que j'avais laissés derrière moi et finalement oubliés. Naviguant à travers mes souvenirs, j'ai fait très attention à ne pas rompre le fil et à ne pas me déconnecter, à accepter mes erreurs et à en tirer les leçons. Mais j'ai parfois été obligée de couper les fils perdus pour venir à bout d'une maille mal tricotée refusant de se défaire, ou pour démêler des mailles trop serrées et feutrées par de fréquents lavages. Chaque fois que cela se produisait, j'avais peur de perdre le fil de ma vie et de ne plus pouvoir le réutiliser sans avoir à ajouter des nœuds, ces vilains défauts qu'on voit entre les mailles. Je craignais que ma nouvelle vie ne finisse par

être encore pire que celle d'avant. Les enseignements de ma grand-mère m'ont aidée à dépasser cette peur : comme elle le disait souvent, on doit défaire le fil aussi régulièrement que possible et redoubler d'adresse pour cacher adroitement les nœuds quand on le tricote à nouveau. J'espère que son amour et sa sagesse continueront à me guider lorsque je commencerai à tricoter les pelotes de laine détricotée que j'emporte partout avec moi dans mon sac à tricot.

Je n'étais pas la seule qui, à ce moment-là, prenait un vol des États-Unis vers l'étranger dans le but de recommencer sa vie. Le fils de Maria était parti pour toujours la semaine précédente. Il avait presque toujours vécu aux États-Unis, où il avait débarqué avec sa mère et sa sœur à l'âge de cinq ans avec un simple visa de touriste. Il avait gagné des bourses prestigieuses qui lui avaient permis de fréquenter les meilleures universités du pays. Il s'était marié et avait un bon travail, une belle maison, un bateau, deux chiens et une voiture ; sa femme travaillait comme comptable. Mais à trente-neuf ans, il n'avait toujours pas de passeport américain. Personne ne sait pourquoi le renouvellement de son permis de travail, une simple routine administrative qui se répétait tous les deux ans, fut refusé cette fois-ci. Sans doute une erreur informatique. Mais l'avocat spécialiste des questions d'immigration qu'il avait consulté lui suggéra de ne pas faire appel de la décision car cela aurait pu entraîner son emprisonnement pour une durée allant jusqu'à deux ans, la durée d'attente habituelle pour les immigrés illégaux avant qu'une décision de justice ne soit prise.

Quand Maria apprit que son fils chéri devait quitter les États-Unis, elle fut dévastée. À l'instar de ce que j'avais fait lorsque ma vie avait commencé à tomber en quenouille, son fils se mit à évaluer fébrilement les différentes possibilités pour revenir en Amérique du Nord. Le scénario qui lui paraissait avoir le plus de chances de succès était de s'inscrire en master au Canada et de demander la nationalité canadienne. Cela lui prendrait

cinq ans, cinq ans sans pouvoir voir sa mère, qui ne pouvait quitter les États-Unis car, comme lui, elle n'avait qu'un permis de travail et pas de passeport ni de carte verte. Sans compter qu'évidemment il ne lui serait jamais permis de revenir aux États-Unis.

Pour Maria comme pour moi, le printemps fut une période de planification et d'évaluation de différents scénarios afin de trouver la meilleure solution à notre problème. Nous pleurions beaucoup, mais nous nous soutenions également beaucoup l'une l'autre. Ce qui nous faisait tenir, malgré les mauvaises nouvelles et les obstacles, c'était le tricot, et l'affection que nous nous portions mutuellement. Chaque soir, assises avec nos fils et nos aiguilles, nous nous racontions les nouvelles de la journée. Je lui montrais parfois des modèles ou des vidéos d'histoires autour du tricot que j'avais trouvés en faisant des recherches pour ce livre, ou encore je lui lisais à haute voix quelques passages que je venais d'écrire. Souvent, elle me montrait des livres sur le tricot qu'elle avait empruntés pour moi à la bibliothèque. Nous essayions de nouveaux modèles et cela nous absorbait tellement que parfois nous tricotions jusqu'au petit matin. Aucune des deux ne pouvait dormir longtemps et le tricot meublait nos insomnies.

Le jour du départ de son fils, Maria n'alla pas lui dire au revoir à l'aéroport, cela aurait été trop douloureux pour tous les deux. Au lieu de cela, elle vint me voir pour discuter du projet qu'elle avait finalement retenu : elle allait encore travailler pendant deux ans pour mettre de l'argent de côté, et ensuite elle quitterait les États-Unis. Depuis son pays natal, elle aurait tout loisir de voyager et de visiter son fils au Canada deux fois par an, jusqu'à ce qu'ils puissent à nouveau vivre l'un près de l'autre. Elle n'était pas triste, elle ne pleurait pas ; elle était même excitée en pensant à l'avenir. Son enthousiasme la rajeunissait, lui donnait un air de femme forte à qui tout réussit. Elle n'avait plus peur de changer de vie et de tout recommencer à l'âge de soixante-quatre ans.

Quand j'étais adolescente, en écoutant pour la première fois Paul McCartney chanter « Will you still love me when I'm sixty-four ? », du fameux tube des Beatles *When I'm Sixty-Four*, je pensais que c'était là un âge canonique. Mais maintenant que je l'ai atteint, je me sens plus jeune qu'à cinquante ou même quarante ans. Comme Maria, j'éprouve un regain d'énergie parce que j'ai un projet, et j'ai vraiment hâte de voir ce que l'avenir me réserve.

Tous ces tourments auraient-ils été un mal pour un bien ? Ai-je vraiment tout perdu – un mari, une vie très confortable, deux belles maisons, une place sociale respectable parmi les gens aisés ? Ou bien serait-ce le contraire, c'est-à-dire qu'en réalité j'ai gagné ma liberté, et que ce que je pensais tricoter depuis quarante ans n'était pas une couverture de survie mais une camisole de force ? En défaisant tout, lors de l'épreuve psychologique et du désastre financier que j'ai traversés, en détricotant métaphoriquement le fil des manches, du dos et la ceinture qui avaient immobilisé mes bras autour de ma taille, je me suis débarrassée de lourds fardeaux qui pesaient sur mon existence et qui m'empêchaient de prendre mon envol et d'être moi-même. J'ai libéré une femme qui jouait un rôle depuis des décennies, dans une vie fictive qu'elle croyait meilleure que sa vraie vie, une femme qui a tricoté le mauvais modèle, un modèle trop serré pour elle mais qu'elle faisait semblant de croire parfaitement ajusté. Et j'ai réussi à faire tout cela grâce à l'amour de ma grand-mère et à l'art du tricot qu'elle m'a transmis.

---

*Knitting after grief leads to love ; <https://www.bbc.com/news/av/uk-46595743>.*

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

# MODÈLES



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# le bonnet pussy power hat de la marche des femmes à washington en 2017



## **Taille**

S (M/L)

## **Fournitures**

1 écheveau Malabrigo Worsted (210 yards pour 100 g) couleur fuchsia (un fil de type Worsted de couleur rose conviendra aussi)

Aig. n° 5

## **Mesures**

Échantillon : 18 m. × 23 rangs pour 10 cm en jersey

Tour de tête : 23,5 cm (28 cm) ; et hauteur finale : 37,5 cm (43,8 cm) avant la couture

## **Points employés**

Jersey : tricoter toutes les mailles à l'endroit sur les rangs endroit, et toutes les mailles à l'envers sur les rangs envers.

Côtes 2/2 : 1 m. end. \*2 m. end., 2 m. env. ; répéter depuis \* jusqu'à 1 m. avant la fin, 1 m. env.

## Explications

Monter 42 (50) m. Penser à laisser une longueur de fil suffisante pour la couture des côtés.

Tricoter en côtes 2/2 pendant 8,25 cm (10,8 cm).

Continuer en jersey jusqu'à 29,2 cm (33 cm) en terminant par un rang envers.

Commencer les côtes sur un rang endroit : 1 m. env., 2 m. end. ; répéter depuis \* jusqu'à 37,5 cm (43,8 cm).

Avec l'endroit du travail face à vous, rabattre toutes les mailles. Couper le fil en laissant une longueur suffisante pour la couture.

Plier le bonnet en deux et coudre chaque côté. Rentrer les fils.

Mettre le bonnet, et les oreilles de chat apparaîtront.

## wig hat, perruque en tricot



### **Taille**

Unique (pour adulte)

### **Fournitures**

Red Heart 100 % acrylique (140 g) en coloris #2734 pink

Aig. n° 5

5 aig. double pointe n° 5 ou 2 jeux d'aiguilles circulaires n° 5

4 anneaux marqueurs

### **Mesures**

Échantillon : 28 m. × 22 rangs pour 10 cm en côtes 2/2

Taille du bonnet fini : 20 cm au plus large et 28 cm de hauteur à plat  
(non étiré)

### **Point employé**

Côtes 2/2 : rang 1 (end.) : 3 m. end., [2 m. env., 2 m. end.] jusqu'à 1 m. avant la fin, 1 m. end.

rang 2 (env.) : 3 m. env. [2 m. end., 2 m. env.] jusqu'à 1 m. avant la fin, 1 m. env.

## Explications

### *Perruque*

Avec les aig. droites ou un jeu d'aig. circulaires, monter 96 m.

Tricoter en côtes 2/2 jusqu'à ce que la pièce ait atteint l'équivalent de la distance entre la ligne de vos sourcils et le bas de votre menton (environ 16,5 cm), en finissant sur un rang envers.

*N.B. : Les mailles supplémentaires le long de la lisière compenseront la largeur des première et dernière côtes. Plus tard, quand la frange sera ajoutée, ces mailles formeront une côte envers.*

Si vous désirez plus de longueur dans la partie centrale de la perruque, il vous suffit de tricoter davantage de rangs à cet endroit.

Rang suivant (end.) : tricoter comme précédemment mais glisser les première et dernière mailles.

### *Frange*

Avec l'endroit face à vous et en utilisant la technique du Backward Loop Cast-On, monter simplement 32 m.

*N.B. : La technique de montage du Backward Loop Cast-On permet une certaine élasticité.*

Répartir les mailles sur les aig. double pointe ou les aig. circulaires et joindre en rond avec l'endroit de la perruque vers vous en faisant bien attention à ne pas vriller les mailles (s'assurer que toutes sont bien positionnées dans le même sens et qu'elles ne sont pas vrillées sur elles-mêmes au moment de joindre en rond).

La première maille sera une maille envers ; puis tricoter en côtes 2/2 pendant 10 rangs. Si vous désirez une frange plus longue, il vous suffit de tricoter davantage de rangs à cet endroit.

*N.B. : Les mailles supplémentaires au début et à la fin du rang deviennent des mailles envers dans les côtes 2/2 là où la frange est ajoutée au reste de la perruque – voir diagramme A.*

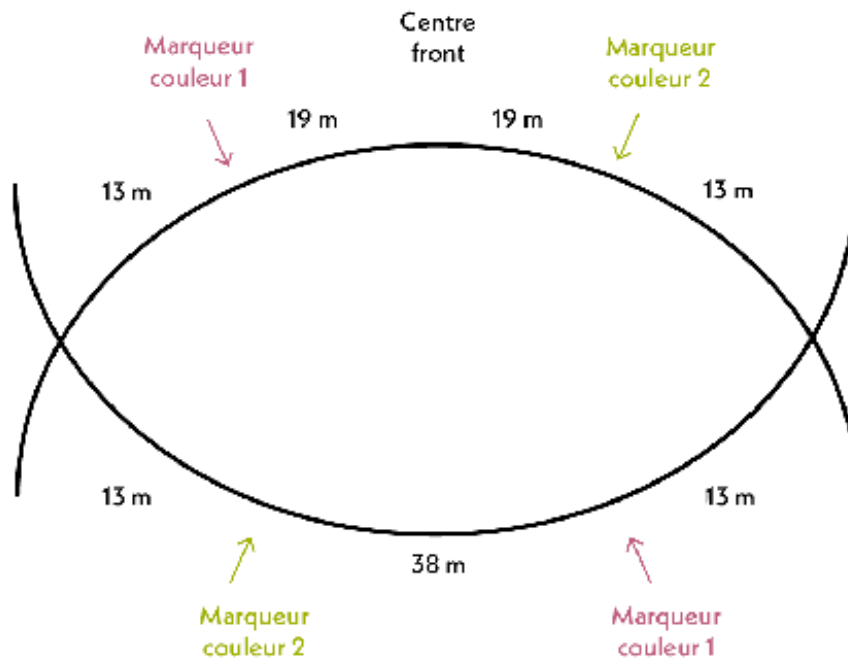


Diagramme A

## *Diminutions*

Répartir les mailles sur les aiguilles et placer les marqueurs selon les indications du diagramme B. En plaçant les marqueurs, commencer le comptage au milieu de la frange devant, qui se trouve être au milieu d'une côte envers.

*N.B. : Le diagramme B montre le placement des marqueurs sur les aig. double pointe et les aig. circulaires.*

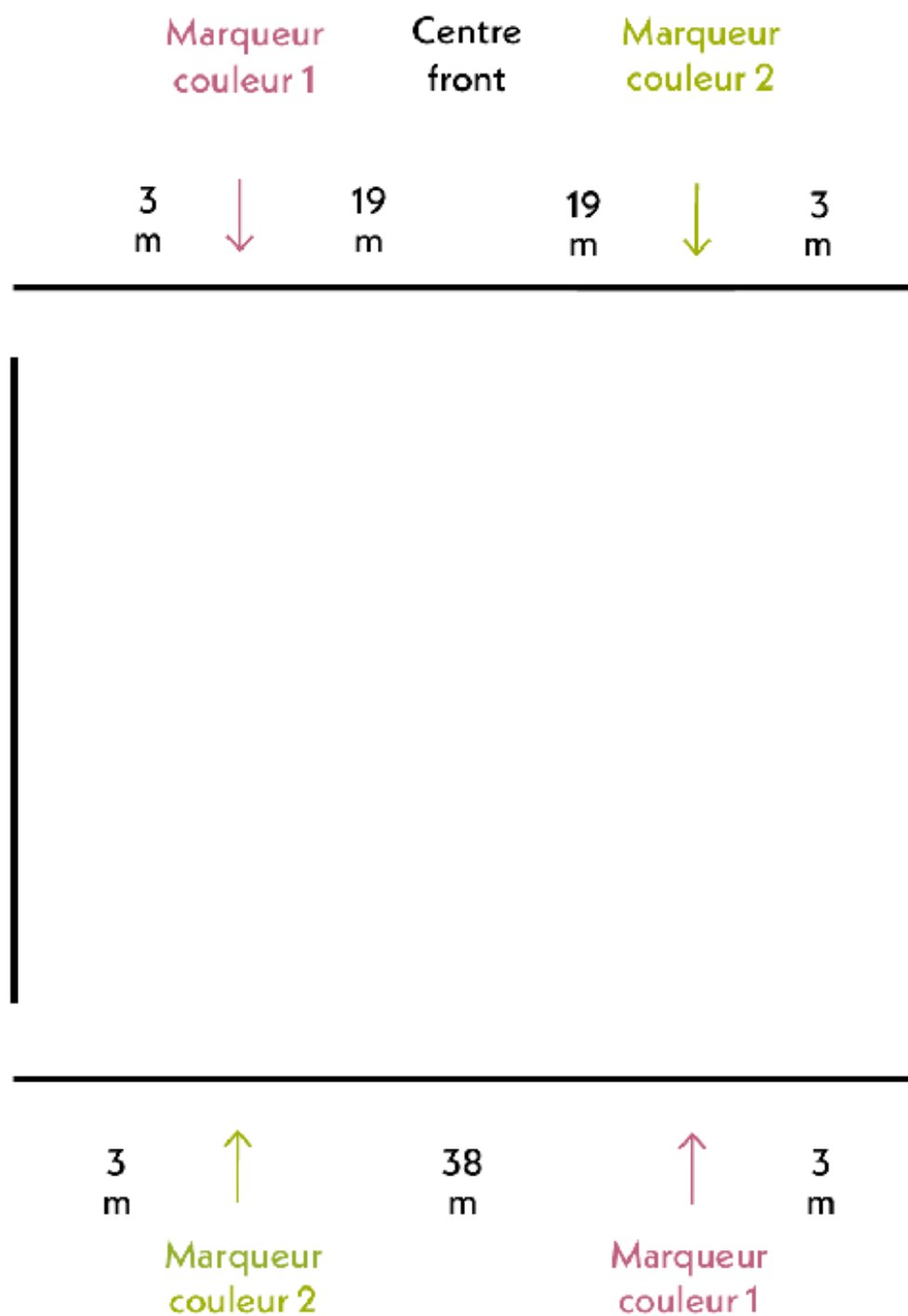


Diagramme B

*N.B. : Les diminutions seront tricotées de la même façon devant et au dos de la perruque. Les marqueurs sont placés une maille avant ou une maille après les diminutions plutôt que juste à côté, pour faciliter le travail.*

Rang de diminution : commencer sur la frange. \*Tricoter en côtes 2/2 jusqu'au marqueur de couleur 1, gl. le marqueur, 1 m. end., gl. 2 m. puis les tricoter ens. à l'end. (diminutions inclinées à droite), tricoter en côtes jusqu'à 3 m. avant le marqueur de couleur 2, tricoter 2 m. ens., 1 m. end., gl. le marqueur ; répéter depuis \* à chaque rang jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 6 m. entre les marqueurs.

Tricoter jusqu'au marqueur de couleur 1 (côté droit de la frange).

Rang suivant : \* gl. le marqueur, 1 m. end., gl. 2 m. et les tricoter ens. à l'end., tricoter 2 m. ens. à l'end., 1 m. end., gl. le marqueur, [2 m. ens. à l'env., 2 m. end.] jusqu'à 2 m. avant le marqueur suivant, 2 m. ens. à l'env. ; répéter depuis \* une fois.

Enlever le marqueur, 1 m. end., gl. 1 m. Transférer la moitié du travail (entre milieu devant et milieu dos) sur une aig. double pointe ou une aig. circulaire, en enlevant les marqueurs. Transférer la seconde moitié du travail sur une autre aig. et couper la laine en laissant un fil de 60 cm de long pour rabattre les mailles.

## *Finitions*

Retourner le travail à l'envers pour commencer le rabattage à 3 aig.

Rabattre avec la technique des 3 aig. en serrant bien.

Rentrer les fils et retourner le travail sur l'endroit.

# les chaussettes des soldats britanniques des deux guerres mondiales



## **Fournitures**

1 pelote P.K. Victory Service Yarn

Aig. n° 11 si vous tricotez avec une tension « normale »

Aig. n° 10 si vous tricotez avec une tension « serrée »

Aig. n° 12 si vous tricotez avec une tension « lâche »

## **Explications**

Monter simplement 60 m. (sur trois aiguilles : 20-20-20). Joindre en rond et tricoter en côtes 2/2 pendant 10 cm.

Puis tricoter en jersey pendant 18 ou 20 cm selon la longueur souhaitée.

## *Talon*

Tricoter 28 m. à l'end. sur une seule aiguille, retourner le travail et tricoter les 28 m. à l'env. Retourner à nouveau et tricoter toutes les mailles à l'endroit.

Répéter ces deux rangs (en glissant la première maille au début de chaque rang) 11 fois (12 répétitions au total) ou sur 24 rangs. Avec l'intérieur du talon tourné vers vous, tricoter 15 m. à l'env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. à l'env.

Tourner, 4 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Tourner, 5 m. env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. env.

Tourner, 6 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Tourner, 7 m. env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. env.

Tourner, 8 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Tourner, 9 m. env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. env.

Tourner, 10 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Tourner, 11 m. env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. env.

Tourner, 12 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Tourner, 13 m. env., 2 m. ens. à l'env., 1 m. env.

Tourner, 14 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Relever et tricoter à l'endroit les 12 m. le long du côté du talon.

Tricoter à la suite 2 m. à l'end. de l'aig. du dessus de pied.

Tricoter 28 m. de l'aig. du dessus de pied sur une seule aig., les 2 m. qui restent sont tricotées à l'end. sur une 3<sup>e</sup> aig. et, à la suite, relever les 12 m. le long de l'autre côté du talon.

Diviser les mailles du talon et les répartir sur les deux aiguilles latérales, puis tricoter à l'end. la première moitié jusqu'au milieu du talon.

Première aiguille : tricoter toutes les mailles à l'end. jusqu'à 3 m. avant la fin des mailles de l'aig. latérale, 2 m. ens. à l'end., 1 m. end.

Aiguille du dessus de pied : toutes les mailles à l'end.

Troisième aig. : 1 m. end., 2 m. ens. à l'end., toutes les mailles à l'end. jusqu'à la fin de l'aig.

Faire les diminutions ainsi un rang sur deux jusqu'à ce qu'il ne reste que 56 m. sur les aig. (28 m. sur l'aig. du dessus de pied, 14 m. sur chacune des aig. latérales.)

Tricoter toutes les mailles à l'end. jusqu'à ce que le pied mesure, depuis l'arrière du talon : 20 cm pour la taille 32, 23 cm pour la taille 36 et 25,5 cm pour la taille 40.

## Pointe

Sur l'aig. du dessus de pied, tricoter 2 m. end., 2 m. ens. à l'end., jusqu'à 4 m. avant la fin de l'aig., 2 m. ens. à l'end., 2 m. end.

Sur la première aig. latérale, 2 m. end., 2 m. ens. à l'end., puis toutes les mailles à l'end. jusqu'à la fin de l'aig.

Sur la deuxième aig. latérale, tricoter toutes les mailles à l'end. jusqu'à 4 m. avant la fin de l'aig., 2 m. ens. à l'end., 2 m. end.

Tricoter toutes les mailles à l'end. sur le rang suivant.

Répéter ces deux rangs jusqu'à ce qu'il ne reste que 10 m. sur l'aig. du dessus et 5 m. sur chacune des aig. latérales. Transférer les mailles des aiguilles latérales sur une seule aiguille ; vous avez deux aiguilles et 10 m. sur chacune d'entre elles. Couper le fil en laissant une longueur de 25,5 cm.

Maintenant, utiliser le point *grafting* pour la pointe.

À l'aide d'une aiguille à tapisserie, passer le fil dans la première maille de l'aiguille du dessus de pied comme pour la tricoter à l'env. en laissant la maille sur l'aiguille à tricoter. Puis passer le fil dans la première maille de l'aiguille placée dessous comme pour la tricoter à l'env. et la laisser tomber de l'aiguille.

\* Passer le fil dans la deuxième maille de l'aig. placée dessous comme pour la tricoter à l'end. en la laissant sur l'aig. à tricoter. Puis passer le fil à travers la première maille de l'aig. du dessus de pied comme pour la tricoter à l'end. et la laisser tomber de l'aig. à tricoter. Passer le fil dans la deuxième maille de l'aig. du dessus comme pour la tricoter à l'env. en la laissant sur l'aig. à tricoter. Passer le fil dans la première maille de l'aig. placée dessous comme pour la tricoter à l'env. et la laisser tomber de l'aig. à tricoter.

Répéter depuis \* jusqu'à ce que toutes les mailles aient été rabattues.

*N.B. : Le fil doit passer deux fois dans chaque maille, à l'exception de la première et de la dernière maille de l'aig. placée dessous. Toujours bien garder le fil sous les aiguilles à tricoter. En rentrant le fil, le faire passer une seule fois sous la pointe afin de ne pas créer de surépaisseur.*

## *Finitions*

Placer les chaussettes sur des bloqueurs à chaussettes et presser avec un fer chaud à travers une serviette humide. Sécher à plat.

Coudre les étiquettes indiquant la taille sur chaque chaussette.

Attacher les chaussettes par paires.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# bonnet phrygien



## Taille

Unique (pour adulte)

## Fournitures

Bonnet : fil 8-ply (DK) de couleur rouge (env. 50 g)

Cocarde : fil 8-ply (DK) en coloris bleu, blanc et rouge

Aig. circulaires et aig. double pointe n° 5,5

2 anneaux marqueurs

## Explications

### *Bonnet*

Monter 80 m.

Avec les aig. circulaires tricoter jusqu'à 16,5 cm.

*N.B. : Il s'agit d'une préférence personnelle. La bordure de mon bonnet mesure 5 cm et a été ajoutée à la fin.*

## *Diminutions et mise en forme*

Placer les anneaux marqueurs de telle sorte que le travail est partagé en deux (40,40).

\*Répéter dans la première moitié\* [seconde moitié]

Rang 1 : \*3 m. end., 2 m. ens. à l'end.\* [toutes les mailles à l'end.]

Rang 2 : toutes les mailles à l'end.

Rang 3 : \*2 m. end., 2 m. ens. à l'end.\* [toutes les mailles à l'end.]

Rang 4 : toutes les mailles à l'end.

Rang 5 : \*1 m. end., 2 m. ens. à l'end.\* [toutes les mailles à l'end.]

Rang 6 : toutes les mailles à l'end.

Rang 7 : \*2 m. ens. à l'end.\* [8 m. end., 2 m. ens. à l'end., 20 m. à l'end., gl. 2 m. puis les tricoter ens. à l'end., 8 m. à l'end.]

Rang 8 : toutes les mailles à l'end.

Rang 9 : \*2 m. ens. à l'end.\* [6 m. end., 2 m. ens. à l'end., 22 m. end., glisser 2 m. puis les tricoter ens. à l'end., 6 m. end.]

Rang 10 : toutes les mailles à l'end.

Rang 11 : \*2 m. ens. à l'end.\* [4 m. end., 2 m. ens. à l'end., 24 m. end., gl. 2 m. puis les tricoter ens. à l'end.]

Rang 12 : toutes les mailles à l'end.

Rang 13 : \*2 m. ens. à l'end.\* [2 m. end., 2 m. ens. à l'end., 26 m. end., gl. 2 m. puis les tricoter ens. à l'end., 2 m. end.] ; 33 m. restantes.

Tricoter à l'end. pendant environ 9 cm en essayant régulièrement le bonnet et en tenant bien en place le bas pour vérifier la longueur.

## *Finitions*

Sur un rang, faire 3 m. end., 2 m. ens. à l'end.

Passer le fil à l'intérieur des mailles restantes et faire un nœud.

Plier le rebord du bonnet et coudre sans serrer.

*N.B. : Le bas du bonnet va rouler sur l'avant et se maintenir en place, mais je recommanderais de le coudre ou de l'épingler parce que le résultat est assez risible quand il retombe.*

## *Cocarde*

Monter 52 m. dans le coloris blanc.

Rangs 1 à 3 : tricoter en côtes 2/2 dans le coloris rouge.

Rangs 4 à 6 : tricoter en côtes 2/2 dans le coloris blanc.

Rang 7 : tricoter en côtes 2/2 dans le coloris bleu.

Rangs 8 à 10 : dans le coloris bleu, tricoter 2 m. ens. à l'endroit sur l'ensemble du rang. En cas de nombre impair de mailles, tricoter la dernière maille à l'end.

Couper le fil et le passer à travers les mailles restantes. Tirer sur le fil et joindre les côtés pour former la cocarde.

Coudre la cocarde sur le côté du bonnet.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **pull sans manches unisexe**



*Ce pull a une aisance négative ; l'élasticité met en évidence le point de côtes.*

*Il est aussi assez court, comme beaucoup de vêtements vintage.*

### **Taille**

S/M (L/XL)

### **Fournitures**

Fil 10-ply pour des aig. n° 5 en trois coloris (250 m. pour chacun)

Aig. n° 4, de préférence circulaires

Aig. n° 5, de préférence circulaires

### **Points employés**

Côtes 1/1 : rang 1 : 1 m. end., 1 m. env.

rang 2 : tricoter les mailles comme elles se présentent

Côtes 3/1 : rang 1 : 3 m. end., 1 m. env.

rang 2 : tricoter les mailles comme elles se présentent

### **Mesures**

Largeur : 34/41 cm (42/51 cm)

Longueur : 48 cm (54 cm)

Hauteur de l'emmanchure : 20 à 21 cm

## **Explications**

*N.B. : Les trois couleurs sont tricotées alternativement tous les quatre rangs, toujours dans le même ordre (1 répétition de chaque couleur sur 12 rangs), sur l'ensemble de l'ouvrage.*

### *Dos*

Monter 80 (100) m. avec les aig. n° 6 (avec la méthode du Long Tail Cast-On ou montage à la suisse).

Tricoter en côtes 1/1 pendant 24 rangs (deux répétitions de chaque couleur).

Tricoter avec les aiguilles n° 5 pendant 6 (7) répétitions : 72 (84) rangs.

Diminutions de l'emmanchure : rabattre 8 (12) m. au début des deux rangs suivants, puis diminuer de 2 m. au début des deux rangs suivants, puis 1 m. au début des 2 rangs suivants. \*

Tricoter les mailles restantes jusqu'à avoir réalisé 4 répétitions de couleurs et deux rangs de la première couleur depuis le début de l'emmanchure.

Rabattre soûplement.

### *Devant*

Tricoter comme le dos jusqu'à \*.

Continuer avec les mailles restantes pendant 12 rangs (1 répétition) depuis l'emmanchure.

Encolure : 32 (40) m. end., rabattre 16 (20) m. pour l'encolure, tricoter les mailles restantes à l'endroit.

Sur le rang suivant (vous tricotez l'épaule droite), diminuer de 2 m. du côté de l'encolure, puis de 1 m. sur les deux rangs suivants.

Continuer avec les mailles restantes jusqu'à avoir tricoté 4 répétitions et deux rangs de la première couleur depuis le début de l'emmanchure.

Rabattre soûplement. Faire de même pour l'épaule gauche.

## *Finitions*

Coudre les épaules ensemble.

Encolure : avec les aig. n° 6, relever les mailles autour de l'encolure et tricoter 5 rangs en côtes 1/1. Rabattre soûplement.

Emmanchure : avec les aig. n° 6, relever les mailles autour de l'emmanchure et tricoter 5 rangs en côtes 1/1. Rabattre soûplement.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## maillot deux pièces



### **Taille**

40-42

### **Fournitures**

Fil de coton 4-ply (de préférence avec de l'élasthane ; 50 g = 100 m)  
en deux couleurs, dont 2 dans la couleur A et 1 en couleur B

Aig. circulaires n° 3

### **Point employé**

Point jersey

Point de riz : rangs 1 et 2 : 1 m. end., 1 m. env. Recommencer à partir de \*

rangs 3 et 4 : 1 m. env., 1 m. end. Recommencer à partir de \*

### **Explications**

## *Bas*

*N.B. : Il est tricoté du bas vers le haut.*

Monter 41 m. dans le coloris A. Tricoter au point jersey :

Rang 1 : 1 m. end., 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 3 m. avant la fin du rang, surjet simple, 1 m. end. [2 m. ajoutées].

Rang 2 : toutes les mailles à l'envers.

Répéter deux fois avec la couleur A, puis faire deux rangs avec la couleur B.

Reprendre la couleur A et continuer jusqu'à ce qu'il ne reste que 15 m. sur l'aiguille.

Tricoter pendant 11 cm (gousset).

Commencer les augmentations pour le dos : augm. de 2 m. par rang à une maille du bord

1) 1 m. end., 1 augm., toutes les mailles à l'endroit jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 augm., 1 m. end. [2 m. en moins]

2) 1 m. env., 1 augm., toutes les mailles à l'envers jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 augm., 1 m. env. [2 m. en moins]

Continuer ainsi jusqu'à avoir 63 m., et terminer par un rang envers, puis tricoter 2 rangs avec la couleur B.

Recommencer ces deux rangs avec la couleur A jusqu'à avoir 71 m. sur l'aiguille.

Joindre le dos et le devant pour tricoter en rond.

Avec l'endroit face à vous, ajouter 15 m., relever les 41 m. du devant, ajouter 15 m.

Tricoter en rond au point jersey 1 rang de couleur A, 2 rangs de couleur B, 8 rangs de couleur A, 2 rangs de couleur B, 4 rangs de couleur A, 4 rangs de couleur A au point de riz.

Rabattre les mailles et rentrer les fils.

## *Top*

Préparer une bordure I-cord de 40 cm.

Puis tricoter au point jersey en commençant par les 3 m. montées pour l'I-cord ; alterner 8 rangs de couleur A avec 2 rangs de couleur B

1) 1 m. end., 1 augm., 1 m. end., 1 augm., 1 m. end. [2 m. ajoutées]

2) toutes les mailles à l'envers

Continuer jusqu'à obtenir 41 m.

Commencer à former le bonnet :

1) 1 m. end., 1 augm., 18 m. end., surjet double (gl. 1 m., tricoter 2 m. ens. à l'end., passer la maille glissée par-dessus la dernière maille), 18 m. end., 1 augm., 1 m. end. [on conserve le même nombre de mailles]

2) toutes les mailles à l'envers

Répéter deux fois ces deux rangs.

Commencer à tricoter le bord inférieur pour le lien sous la poitrine :

1) toutes les mailles à l'endroit

2) toutes les mailles à l'endroit

3) \*1 m. end., 2 m. ens. à l'end., 1 jeté, répéter depuis \* jusqu'à 2 m. avant la fin du rang, 2 m. end.

4) toutes les mailles à l'endroit

Rabattre les mailles et rentrer les fils.

Tricoter une I-cord de 120 cm et l'insérer à travers les trous créés par les jetés à la base des triangles.

## bonnet rasta



### Taille

Unique (pour adulte)

### Fournitures

Fil Polaris de Drops, 1 pelote dans le coloris noir, 1 pelote dans le coloris rouge, 1 pelote dans le coloris jaune, 1 pelote dans le coloris vert

Aig. circulaires n° 7 (longueur 80 cm)

1 anneau marqueur

Crochet n° 4

1 aiguille à tapisserie

### Points employés

Côtes 1/1 : \*1 m. end ; 1 m. env., répéter depuis \* jusqu'à la fin du rang

Technique du magic loop pour les diminutions

### Explications

*Bonnet*

Monter 56 m. avec le fil noir et joindre en rond, en faisant bien attention à ne pas vriller les mailles. Placer le marqueur au début du rang.

Tricoter 7 rangs en côtes 1/1.

Tricoter les 3 rangs suivants ainsi :

1) toutes les mailles à l'endroit

2) toutes les mailles à l'endroit

3) 2 m. end., 1 augm. intercalaire, répéter jusqu'à la fin du rang  
[84 m.]

Tricoter les 84 m. pendant 10 rangs pour chaque couleur :

1) 10 rangs en rouge

2) 10 rangs en jaune

3) 10 rangs en vert

Commencer les diminutions avec le fil vert :

1) 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 m. end.

2) 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 m. end.

3) 2 m. ens. à l'end.

Passer le fil dans la dernière maille avec une aiguille à tapisserie, serrer et rentrer le fil.

## *Visière*

Sur l'envers du travail, relever 21 m. sur le rang de montage du bonnet. Commencer par une maille envers et tricoter en côtes 1/1, en alignant les mailles endroit et envers avec celles du bonnet déjà tricoté.

Diminutions :

1) 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 m. end.

2) 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 m. end.

3) 2 m. ens. à l'end.

Passer le fil dans la dernière maille avec une aiguille à tapisserie, serrer et rentrer le fil.

Avec le crochet réaliser des mailles coulées sur le bord de la visière (pour éviter qu'elle ne se rétracte).

Couper et rentrer le fil.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## coquelicot au point de côtes



### Fournitures

Fil de type DK (8-ply) en noir et en rouge

Aig. n° 3,75

1 aiguille à tapisserie

Bouton, pour décorer

Attache pour broche

### Explications

Monter 52 m. avec le fil rouge.

Rangs 1 à 6 : tricoter en côtes 2/2.

Rangs 7 à 9 : 2 m. ens. à l'end. jusqu'à la fin du rang. Si le nombre de mailles est impair, tricoter la dernière maille à l'endroit.

Couper le fil et le passer à travers les mailles restantes. Tirer et serrer pour former le coquelicot.

Coudre les côtés ensemble et fermer le centre.

*N.B. : Les trois derniers rangs peuvent être tricotés avec le fil noir (pour former le cœur du coquelicot), mais un bouton fonctionnera aussi très bien.*

Coudre l'attache de la broche à l'arrière du coquelicot.

## bonnet en forme de cerveau



### Taille

Unique (pour adulte)

### Fournitures

1 pelote de Bernat Giggles dans le coloris Tickled Pink

Aig. circulaires n° 5, 40 cm

Aig. double pointe n° 5

1 aiguille à tapisserie

### Mesures

Échantillon : 20 m. × 24 rangs pour 10 cm

### Explications

Monter 76 m. Joindre en rond en faisant attention à ne pas vriller les mailles.

Rang 1 : \*1 m. end., 1 m. env., répéter depuis \*.

Rangs 2 à 8 : comme le rang 1.

Rangs 9 à 28 : toutes les mailles à l'endroit.

Commencer les diminutions :

Rang 29 : \*1 m. end., surjet simple, 14 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [68 m.].

Rang 30 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 31 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 12 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [60 m.].

Rang 32 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 33 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 10 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [52 m.].

Rang 34 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 35 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 8 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [44 m.].

Rang 36 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 37 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 6 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [36 m.].

Rang 38 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 39 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 4 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [28 m.].

Rang 40 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 41 : \*1 m. à l'end., surjet simple, 2 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. ; répéter depuis \* [20 m.] Transférer les mailles sur les aiguilles double pointe si besoin.

Rang 42 : toutes les mailles à l'endroit.

Rang 43 : \*2 m. ; ens. à l'end. ; répéter depuis \* [10 m.].

Rang 44 : 1 m. à l'end., 2 m. ens. à l'end. jusqu'à 1 m. avant la fin du rang, 1 m. end. [6 m.].

Rang 45 : 2 m. ens. à l'end. [3 m.].

Passer le fil à travers les mailles restantes. Tirer et serrer, et rentrer les fils.

*N.B. : Ce modèle crée un bonnet qui se pose au-dessus des oreilles pour figurer un cerveau. Si vous désirez un bonnet plus large qui recouvre les oreilles et qui puisse être porté en hiver, il vous suffit de tricoter des rangs supplémentaires avant les diminutions, jusqu'à obtenir la longueur souhaitée.*

## *Finitions*

Monter 5 m. avec les aiguilles double pointe.

Tricoter une bordure I-cord. Il vous faudra approximativement 3 à 3,5 m. d'I-cord pour chaque côté du bonnet. Je recommande de tricoter une longueur d'environ 2 m. puis de commencer à attacher l'I-cord sur le bonnet avant de la terminer. Elle sera ainsi plus facile à manier et toujours en une seule pièce.

Attacher l'I-cord au bonnet avec une couture à la main en essayant de reproduire les ondulations du cerveau. Plier le bonnet en deux ; cela vous aidera à recréer les hémisphères droit et gauche du cerveau et à ne pas déborder d'un côté ou de l'autre. Attention à ne surtout pas coudre ensemble les deux côtés du bonnet ! Laissez libre cours à votre créativité, avec des grands ou des petits tourbillons, boucles et lacets. Suivez votre inspiration et soyez créatif. Servez-vous de votre cerveau !

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## cœur



### Fournitures

Laine mérinos (peut être tricoté dans n'importe quel type de laine, en faisant bien attention à conserver les proportions de la hauteur et de la largeur)

Aig. n° 5

Matériel de rembourrage (coton, laine, etc.)

### Mesures

Échantillon : 17 m. × 22 rangs pour 10 cm

### Point employé

Point mousse : tricoter toutes les mailles à l'endroit (1 crête = deux rangs au point mousse).

Tricoter en diagonale en aller-retour ; à la fin, replier l'ouvrage pour créer les deux moitiés du coussin en forme de cœur.

### Explications

Monter 26 m. en laissant environ 40 cm de fil au début.

Tricoter 3 cm au point mousse.

Sur les deux rangs suivants, rabattre 7 m. au début. Il reste 12 m.

Tricoter 3 cm au point mousse.

Couper le fil en laissant environ 40 cm.

Passer le fil à travers les 12 dernières mailles et tirer pour rétrécir.

Plier les cœurs en deux et les coudre ensemble par le haut.

Passer le fil laissé de côté au début du montage (40 cm) à travers les mailles extérieures et serrer.

Coudre ensemble les côtés inférieurs pendant que vous remplissez le cœur avec le rembourrage.



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Bibliographie

Korda, Holly, *The Knitting Brigades of World War I: Volunteers for Victory in America and Abroad*, Menlo Park, New Enterprise, 2019

Le Huche, Magali, *Hector, l'homme extraordinairement fort*, Paris, Didier Jeunesse, 2008

Levine, Barbara, *People Knitting: A Century of Photographs*, New York, Princeton Architectural Press, 2016

Lundberg, Anna-Karin, *Medieval-Inspired Knits: Stunning Brocade and Swirling Wine Patterns with Embellished Borders*, Londres, Trafalgar Square Books, 2013

Macdonald, Anne L., *No Idle Hands: The Social History of American Knitting*, New York, Ballantine Books, 1990

Matthews, Rachael, *The Mindfulness in Knitting: Meditations on Craft and Calm*, Brighton, Leaping Hare Press, 2017

Nargi, Lela, *Knitting around the World: A Multistranded History of a Time-Honored Tradition*, Londres, Voyageur Press, 2011

Nargi, Lela (éd.), *Knitting through it: Inspiring Stories for Times of Trouble*, Londres, Voyageur Press, 2008

Rowlandson, Mary, *A Narrative of Captivity, Sufferings and Removes of Mrs. Mary Rowlandson*, Boston, Nathaniel Coverly, 1770

Rutt, Richard, *A History of Hand Knitting*, Fort Collins, Interweave Press, 1989

Stoller, Debbie, *Stitch'n Bitch: The Knitter's Handbook*, New York, Workman Publishing Company, 2004

Strawn, Suzan M., *Knitting America: A Glorious Heritage from Warm Socks to High Art*, Londres, Voyageur Press, 2011

Warner, Geraldine, *Protest Knits: Got Needles? Get Knitting*,  
Londres, Herbert Press, 2017

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Crédits

Tous les modèles ont été testés et tricotés par Cristina Longati (Il Caffé des Gomitoli, [www.ilcaffedeigomitoli.it](http://www.ilcaffedeigomitoli.it) ; Face-book : /ilcaffedeigomitoli ; Instagram : @ilcaffedeigomitoli) en collaboration avec Maglialenta de Grazia (Instagram : @maglialenta).

**Pussy Power Hat** : créé par Kat Coyle pour le Pussyhat Project, <https://www.pussyhatproject.com/knit>

**Wig Hat, perruque en tricot** : créé par Megan Reardon, <https://www.ravelry.com/patterns/library/hallowig>

**Les chaussettes des soldats britanniques** : publié par le *Star Weekly*, Toronto, 1942 et adapté par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Bonnet phrygien** : créé par Alexandria Bee, <https://www.ravelry.com/patterns/library/phrygian-cap>

**Pull sans manches unisexe** : <https://www.collectorsweekly.com/articles/yarn-bombs-in-the-70s-knitting-was-totally-far-out/> ; adapté par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Maillot deux pièces** : créé par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Bonnet rasta** : créé par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Coquelicot au point de côtes** : créé par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Bonnet en forme de cerveau** : créé par Kathy Doherty, <https://www.ravelry.com/patterns/library/thinking-cap---brain> et adapté par Grazia Baravelli et Cristina Longati

**Cœur** : créé par Grazia Baravelli et Cristina Longati

## Remerciements

J'ai écrit ce livre dans un des moments les plus difficiles de ma vie. Néanmoins, pendant que je faisais mes recherches et que j'écrivais, j'ai reçu tellement d'amour, d'affection et de soutien, parfois inespéré, que j'ai réussi à dépasser toutes les difficultés et à envisager de nouveau la vie avec espoir.

Mes remerciements les plus chaleureux vont à :

Loretta Dal Pozzo et Oliver Balmelli, Giovanna Amato, Suzy et Mark Luben, Lesley et George Magnus, Vivian et David Ereira, Gaby Ereira, Silvia et Stefano Mazzola, Sarah Freeman, Kate Snell, Marianne Heier, Miriam Cosic, Barbara et Bruce Macevoy, Bonnie Hannigan et David Crow, Patricia Beck, Marisela, Emma Ulvaeus, Bjorn Axelsson, Angela Cook, Barbara Beattie, Lindsley et Stephen Robinson, Cristina Longati, Grazia Baravelli, Marcella Bernardini, Delia Zangelmi, Cristina De Pietro, Carlotta Borghi, Paolo et Alessandra Tosi, Scott Strellnauer et beaucoup d'autres.

Merci à Silvia Marazza et à Helvia Persiani ; un remerciement tout particulier à Muriel Mendoza pour ses étonnantes histoires à propos du tricot pendant la Seconde Guerre mondiale et pour m'avoir fait connaître son mari à travers ses souvenirs. Merci à Angelica et Vittorio Pignatti, et à Eleonor et Stephen Creaturo, pour avoir pris soin de moi.

Je remercie tous les tricoteurs, les propriétaires et les vendeurs de magasins de tricot que j'ai rencontrés un peu partout dans le monde pendant mes travaux : leurs conseils et leur sagesse m'ont été infiniment précieux.

Comme toujours, Diana Finch et Marco Vigevani, mes agents littéraires, ont cru en mon projet et m'ont aidée à le mener à bien ; sans leur soutien et

leurs conseils ce livre n'aurait pas vu le jour.

Mention spéciale à Alessandra Olanow, qui a illustré le texte.

Et un remerciement particulier à mon merveilleux assistant, Federico Bastiani, et à son épouse, Laurel, qui se sont mis en quatre pour me soutenir, ainsi qu'au père Emidio et à Giuseppe Pasini, qui sont toujours là pour moi.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## L'auteure



Loretta Napoleoni tricote avec passion depuis l'enfance, lorsque sa grand-mère lui mit des aiguilles entre les mains en Italie. Elle est aussi économiste, consultante, éditorialiste et auteure à succès. Elle a écrit sur les circuits de financement mondial, le terrorisme, les changements sociaux et économiques depuis le 11-Septembre ainsi que sur les économies européenne, chinoise et nord-coréenne. Ses livres sont traduits en vingt et une langues.

Grâce à son activité de conférencière et son action au service d'organisations internationales et dans les marchés de matières premières, elle a parcouru le monde entier – toujours avec un tricot en cours dans son sac. Elle a enseigné dans le cadre du programme Fulbright à Washington D.C. au sein de la Paul H. Nitze School of Advanced International Studies de l'université Johns-Hopkins, ainsi qu'à la Rotary School de la London School of Economics.

Elle est diplômée en relations internationales et docteure en économie.

Elle partage son temps entre Londres et Rome et voyage tous les ans aux États-Unis.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Table des matières

[Copyright](#)

[Dédicace](#)

[Avant-propos](#)

[Introduction. AMOUR, POLITIQUE ET ÉCONOMIE AU FIL DU TRICOT](#)

[Chapitre I. POURQUOI TRICOTONS-NOUS ?](#)

[Chapitre II. UN FIL D'ARIANE POUR LA LIBERTÉ](#)

[Chapitre III tricoter pour la révolution](#)

[Chapitre IV. FÉMINISME ET TRICOT, UNE RELATION D'AMOUR-HAINE](#)

[Chapitre V. LE TRICOT, LE YOGA DE L'ESPRIT](#)

[Chapitre VI. LA MAGIE DU TRICOT EN RÉSEAU](#)

[Chapitre VII. LE TRICOT À L'HEURE DES NEUROSCIENCES](#)

[Chapitre VIII. TRICOTONS TOUS ENSEMBLE POUR RÉPARER LA SOCIÉTÉ](#)

[Épilogue. ALL YOU NEED IS LOVE](#)

[Modèles](#)

[Le bonnet pussy\\_power hatde la marche des femmes à washington en](#)

[2017](#)

[Wig hat, perruque en tricot](#)

[Les chaussettes des soldats britanniques des deux guerres mondiales](#)

[Bonnet phrygien](#)

[Pull sans manches unisexe](#)

[Maillot deux pièces](#)

[Bonnet rasta](#)

[Coquelicot au point de côtes](#)

[Bonnet en forme de cerveau](#)

[Cœur](#)

[Bibliographie](#)

[Crédits](#)

[Remerciements](#)

[L'auteure](#)

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)